This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1st edition

No. 5293 Shelf 74

Ex Libris P. A. H. Muschamp

Zah. IV B. 108

first edition

2 vols

£6-10-0

MIGNARD

ET

RIGAUD

PAR

PAUL DE MUSSET.

I

PARIS.

VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,

21, QUAI DES AUGUSTINS.

1839

TAYLOR
- 7 MAR 1968
LIBRARY

Le premier Favori de Monsieur

(GASTON D'ORLÉANS.)

Le roi Louis XIII était encore fort jeune, lorsqu'on vit arriver à la cour un gentilhomme nommé L'Épine, qui réussit d'abord à se mettre dans les bonnes grâces de tout le monde. Il était admirablement beau de visage, aimable d'esprit et altier de cœur. Il faisait bien les vers et toutes choses fort galamment. Monsieur, frère du roi, ayant pris amitié pour lui au jeu

de paume, le voulut avoir parmi ses serviteurs, et comme ce gentilhomme s'était donné au prince de Condé, le père du grand capitaine, son altesse royale fut obligée de le demander à M. le prince', qui ne le céda point sans regret.

Une fois qu'il l'eut placé dans sa maison, Monsieur en fit son compagnon, lui donna sa confiance et beaucoup de ses affaires à gouverner; ce qui excita contre M. de L'Épine des jalousies terribles. Naturellement prompt à jouer de l'épée, le favori ne s'inquiéta point des envieux; mais on verra plus tard que ses ennemis, pour ne se pas montrer, ne lui gardaient pas moins bonne rancune, en attendant qu'il vînt à commettre une faute.

Gaston d'Orléans était, comme on sait, d'esprit plus enjoué que Louis XIII; il aimait à faire des niches d'écolier, riait de mauvais bons mots qui n'en valaient pas la peine, et rencontrait cependant assez heureusement dans ses saillies. Plus libertin en paroles qu'autrement, il vivait bien avec sa femme. La paresse

et l'incapacité de rien gouverner étaient ses défauts, qui sont grands pour un prince : il les avait en commun avec le roi, et l'on peut s'en étonner, en pensant qu'ils étaient tous deux enfans du monarque le plus actif et le plus guerrier que la France ait jamais eu. Monsieur ne se doutait en aucune façon qu'il fût un homme faible. Le cardinal ayant su qu'il avait raillé son frère de se laisser mener par un ministre, dit au roi en riant :

— Monsieur s'imagine que si votre majesté lui donnait ma besogne ce serait lui qui gouvernerait, et il se trompe : ce serait le jeune L'Épine.

Le cardinal disait vrai ; car le prince n'eût point osé seulement acheter des chevaux sans consulter son favori.

Monsieur ne souffrait pas qu'on mît le chapeau sur la tête en sa présence, lors même qu'il voyageait, et ne rougissait pas de faire de méchantes farces, ni de plaisanter avec ses marmitons. Ses manières en cela n'étaient point conformes à celles de son favori, à qui l'on re-

prochait de prendre des airs trop hauts, comme ce grand M. de Bussy, du siècle précédent, que Henri III fit tuer, et dont l'histoire offre de merveilleux rapprochemens avec celle du jeune L'Épine.

Les maîtresses de son altesse royale étaient souvent des bourgeoises, tandis que celles du favori étaient des princesses. Monsieur faisait reproche à L'Épine de ne lui pas confier ses amourettes; mais, outre que ce garçon était prudent en ces matières, il savait bien que le prince était trop bavard pour garder un secret. On voit par une lettre de ce temps que Gaston d'Orléans était amoureux de madame de Ribaudon, qui n'était pas de grande volée, et qui habitait une petite maison du quartier Saint-Paul. L'Épine, au contraire, avait des accointances dans un lieu si élevé, que l'écrivain n'a point osé nommer la personne. Il nous a fallu, pour savoir qui elle était, recourir aux poésies du jeune homme, et nous y avons trouvé le passage suivant, où il y a de la passion, du bien-dire et le prénom de sa maîtresse :

Hélas ! que me sert-il, Anne, ma chère vie,
Que tout le long du jour mon ame soit ravie
Au feu de tes beaux yeux, et que par leur douceur
Je puisse, en te voyant, abuser mâ douleur ?
Anne, que me sert-il que mon ame plaintive
Puisse trouver souvent ton oreille attentive,
Que du feu de mon cœur, mes soupirs enhardis
Osent dedans ton sein chercher un paradis ?
Amour, comme le chef de tout mon équipage,
Son flambeau dans la main, me va servant de page,
Et, souriant vers moi, qu'il entend soupirer,
Il me brûle en faisant semblant de m'éclairer.
Et puis j'espère en vain, dedans la solitude,
Sentir calmer les flots de mon inquiétude,
Car encore chez moi je trouve en arrivant
Une troupe d'ennuis qui me vient au-devant ;
D'un côté le respect, la peur, la défiance,
L'attente, qui combat avec l'impatience,
Et puis le souvenir du doux feu de tes yeux,
Mes désirs, qui, haussés d'un vol audacieux,
Me font trouver du temps la carrière trop lente,
Après, le désespoir devant moi se présente,
Me vient ouvrir la porte, et, l'œil à demi mort,
Me montre un lit tout seul pour tout mon reconfort

Nous regrettons beaucoup que la discrétion de M. de L'Épine n'ait point laissé venir à

notre connaissance les détails de ses premières amours. Parmi les grandes dames de la cour on n'en trouve que deux ayant le nom d'Anne: ce sont la princesse de Gonzague, sœur de Marie, et madame de Guéméné, qui était une Rohan. Or, la première était trop jeune alors, et tout le monde sait qu'elle débuta par aimer le duc de Guise. Il faut donc que ce soit la princesse de Guéméné, dont il existe des portraits qui nous la montrent fort belle, avec des yeux bleus, des cheveux blonds et un très-aimable sourire. Elle n'avait pas encore cet embonpoint qui l'a gâtée par la suite. Il est à croire, d'après la date que portent les vers cités, qu'elle n'était pas mariée lors de ses amours avec L'Épine.

Ce n'était donc encore que mademoiselle Anne de Rohan; et si l'on pense à la grandeur du nom, aux gênes qui entourent une demoiselle de cette qualité, on ne s'étonnera pas que le jeune poète ait rimé sur ses ennuis et ses privations. Comme il arrive d'ordinaire, le mariage mit fin sans doute à cette liaison, et les événemens qu'on va lire l'ont empêchée de se re-

nouer. C'est là tout ce que nous en pouvons dire.

Dans un été que la cour passa au château de Blois commença une autre intrigue qui eut de terribles conséquences. Un dimanche au matin, Monsieur et sa suite ayant fait une partie de chasse, rentrèrent au château après que la messe fut dite. Le chapelain s'apprêtait à officier de nouveau, quand son altesse royale, entendant les cloches de la ville qui appelaient les fidèles, eut la fantaisie de s'en aller à la cathédrale en petit équipage. Le prince venait de s'asseoir, au grand ébahissement du menu peuple, lorsqu'il se fit un mouvement dans la foule pour donner passage à une fort jolie demoiselle, qui avait brevet de chanoinesse, avec sa place dans la nef, et qui était estimée de messieurs du chapitre à cause du bien qu'elle donnait à l'église. Elle s'installa non loin de Monsieur, entre deux prudes femmes qui la menaient partout et lui tenaient lieu de ses parens, qu'elle avait perdus. Elle garda fort dévotement son visage baissé sur son livre d'heures pendant le service, et avait tant de grâce à s'agenouiller,

que tous les gentilshommes et Monsieur lui-même en eurent à la fois dans les yeux. La messe étant achevée, le prince attendit à la porte de l'église que la jeune fille sortît, et quand elle passa en compagnie de ses matrones, il la salua comme si c'eût été la reine. La petite n'en parut ni embarrassée ni surprise; elle répondit par une grande révérence, et roula ses prunelles noires avec coquetterie. Monsieur tourna les talons et s'en fut en riant; mais il n'avait pas fait trente pas qu'il dit à son favori de courir après cette fille pour s'informer qui elle était. M. de L'Épine vint à son tour faire un salut à la demoiselle; cette fois elle rougit jusqu'au front, en tenant ses prunelles doucement fixées sur ce beau cavalier, et ses heures lui tombèrent des mains. Le gentilhomme ramassa le livre, et l'offrit avec ce bon air de galanterie qu'on a dans les cours :

— Mademoiselle, dit-il, son altesse royale m'envoie vous demander qui vous êtes, et s'il vous plaît de recevoir sa visite?

— Monsieur, répondit-elle, je me nomme

Louise Roger; je demeure à cette maison où vous voyez des jalousies vertes. C'est bien de l'honneur que son altesse royale veut me faire, et je la recevrai aussi bien que le peut une petite bourgeoise qui n'a pas l'usage du beau monde.

— Je vous apprendrai, s'il vous plaît, ce que vous aurez à faire, où il faudra mettre les siéges, et comment on donne à un prince la droite et la porte.

— Vous m'obligerez fort en prenant cette peine.

— Souffrez donc que je vous accompagne jusqu'à votre logis, car il peut arriver que Monsieur vous rende sa visite aujourd'hui.

L'Épine offrit son bras à la demoiselle. Il la conduisit à la maison, suivi par les deux prudes femmes, et des gens qui passaient se retournèrent en disant :

— Voilà bien le couple le plus charmant qui soit dans le monde entier.

Louise Roger était une fille sage, et qui avait de ces petits caractères qu'on ne mène point aisément. On l'accusait parmi ses égales de s'en

faire accroire, et pour cette raison elle se gardait de laisser aucune prise à la médisance. Son brevet de chanoinesse, qu'elle devait aux services militaires de feu son père, la rendait fort contente, et, pour ne pas perdre cette position, elle disait qu'elle ne se voulait point marier; mais au fond elle n'était pas bien assurée de tenir ferme dans ce dessein. Les vieilles gens qui vivent beaucoup dans les églises la caressaient fort à cause de sa dévotion, et l'appelaient Louison en y ajoutant quelque épithète amicale, comme la sage Louison, quand c'étaient des femmes; ou la gentille, la belle Louison, quand c'étaient des vieillards encore verts, ayant souvenir de leur jeunesse.

En arrivant chez elle, Louison donna permission aux deux prudes femmes de s'occuper du ménage, et demeura seule avec M. de L'Épine dans son petit salon, qui était fort propre et tout garni de fleurs. C'était une affaire de conséquence pour elle que de rendre les honneurs à une altesse royale; Louison avait beaucoup à apprendre au sujet de l'étiquette. Heu-

reusement l'envoyé du prince était fort versé dans ces matières. On régla toutes choses jusques aux moindres détails. Il fut convenu que la demoiselle donnerait le tapis au page qui viendrait annoncer Monsieur, c'est-à-dire qu'elle marcherait au-devant de lui jusqu'au bout de son tapis. Pour le frère du roi, ce n'était pas trop que d'aller au perron de la rue. Il fallait ensuite que la maîtresse du logis se mît à la gauche du prince, à chaque porte qu'on aurait à passer; puis elle devait offrir un siége à dos et à bras à son altesse royale; mais elle ne pouvait avoir qu'un pliant en face de Monsieur.

— A présent, demanda la demoiselle, ne savez-vous point ce que son altesse royale me veut dire?

— Cela n'est pas difficile à deviner, répondit L'Épine, et je vais vous en donner sur l'heure la comédie. Le prince a l'esprit tourné au badinage; il tâchera de vous divertir et fera des jeux de mots; puis il glissera parmi ses folies quelques douceurs sur vos beaux yeux, qui sont, il est vrai, bien charmans. Il vous dira

que leurs flammes lui ont blessé le cœur, et cela ne vous étonnera pas, car elles en ont atteint bien d'autres. •

— Vous croyez qu'il poussera la galanterie jusqu'à ce point avec une pauvre fille?

— Cela est certain. Il demandera la permission de revenir vous voir, et soyez assurée qu'à la seconde visite il vous prendra la main comme ceci, en la portant à ses lèvres.

M. de L'Épine baisa fort gentiment la main de la demoiselle, qui en changea de couleur, sans doute en pensant à l'honneur de recevoir ce baiser d'une altesse royale.

— Ce que vous m'annoncez là m'inquiète un peu, dit-elle; il ne faut point donner à gloser aux méchans de la ville, et je ne veux pas que Monsieur prenne avec moi de ces libertés.

— Par ma foi! vous n'êtes pas au bout, car je vous garantis que le prince désire en prendre bien d'autres. A la troisième entrevue, il se mettra ainsi à vos genoux, et vous regardant avec passion, il vous dira quelque chose approchant de ceci : Mademoiselle, dès le premier

moment où je vous ai vue, je me suis senti blessé au fond du cœur ; je m'en vais partout traînant le dard dans la plaie ; je n'en guérirai pas si vous n'avez pitié de moi...

— Mais c'est une déclaration d'amour ! interrompit Louison.

— Hélas ! mademoiselle, le prince est amoureux de vous.

— Oui-dà ! et il s'imagine peut-être que je serai sa maîtresse ? Je vous remercie de m'en avoir avertie ; j'y vais mettre bon ordre.

— Prenez garde ! point de brusquerie ; n'allez pas le fâcher, et surtout ne dites pas que je vous en ai donné l'avis, car je serais perdu.

— Ne craignez rien ; je ne voudrais pas vous causer de la peine, seulement j'aurai soin de me faire garder par mes vieilles dames de compagnie. Elles demeureront près de moi pendant les visites de son altesse royale.

— Cela est prudemment avisé.

Il fut convenu que les duègnes se tiendraient debout à chaque côté de la demoiselle, et qu'elles ne la quitteraient pas une minute.

M. de L'Épine promit d'informer secrètement Louison des intentions de Monsieur.

— Vos avis me seront nécessaires, lui dit-elle ; je ne veux point appartenir au prince. Il faut que vous m'aidiez à me préserver de ce malheur.

— Je vais me trouver dans une fâcheuse alternative, mademoiselle ; je serai le confident de son altesse royale, qui m'enverra souvent vous parler pour son compte ; et cependant j'aurais aussi quelque chose à vous dire pour le mien.

— Revenez tant que cela vous plaira, reprit Louison en rougissant ; je compte sur vos promesses et sur la part que vous témoignez prendre à mes embarras.

— Je vous servirai de tout mon cœur ; mais pour avoir une excuse à mes propres yeux de sacrifier les intérêts du prince aux vôtres, donnez-moi le titre de votre ami.

— Bien volontiers, je ne l'ai jamais donné à personne qui m'en ait semblé plus digne.

M. de L'Épine pressa la main de Louison et prit congé.

Entre gens beaux, jeunes et de sexes différens comme ils étaient, on sait ce qu'amitié veut dire. Si le lecteur a déjà soupçonné par leur conversation qu'ils déguisaient l'amour sous un nom plus modeste, à plus forte raison s'étaient-ils devinés l'un l'autre par ces feux que les yeux savent mal retenir, et par cent autres signes qui ne trompent jamais.

Cependant Gaston d'Orléans s'en vint faire sa visite le même jour. Il avait mis de beaux habits et plus de rubans qu'à l'ordinaire. Sa barbe rousse était bien peignée, ses cheveux bouclés et ses joues fort vermeilles. Les choses se passèrent comme l'avait prévu M. de L'Épine, et selon l'étiquette convenue d'avance. Monsieur laissa ses gentilhommes au dehors, et pénétra seul dans le salon; mais il fit la grimace en voyant les deux prudes femmes s'établir gravement à leur poste.

—Il paraît, dit le prince en s'asseyant, que vous craignez les voleurs et l'escalade; vous voilà flanquée de deux tourelles comme une forteresse.

— Votre altesse royale m'excusera si je me fais assister par ces respectables dames. Ce sont elles qui m'ont élevée. S'il m'arrivait de manquer en quelque point aux devoirs que je dois à votre altesse royale, elles m'en avertiraient bien vite.

— Nous n'avons pas beso in de tant de cérémonie. Vous me rendez plus d'honneurs que je n'en demande, et vous savez admirablement recevoir les gens.

Louison fit une grande révérence en disant :

— Votre altesse royale a bien de la bonté.

Mais les deux vieilles demeurèrent immobiles comme si elles eussent été de bronze.

— Gardez donc vos sentinelles si vous voulez, reprit Monsieur avec humeur.

Puis il ajouta entre ses dents :

— Voyez où se va nicher l'envie de singer les demoiselles de qualité !

Le prince, une fois démonté par ce bel étalage de précautions, battit la campagne comme faisait le roi avec ses maîtresses. Il parla chiens, faucons et musique. Il s'embarrassa dans ses

phrases, et ne trouva rien à équivoquer sur les mots, comme il arrive quand on n'a pas l'esprit dans son aplomb. Enfin, perdant patience et voulant prendre le dessus, il s'arrêta tout court, et s'écria :

— Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes fort jolie, et que je me veux déclarer votre serviteur ?

Louison se leva, et fit une nouvelle révérence.

— Je ne badine point, reprit son altesse royale ; je suis dès aujourd'hui admirateur passionné de vos appas.

Louison fit une troisième révérence plus profonde que les autres.

— Vous recevrez ce soir des confitures, et j'enverrai demain mes violons jouer dans votre jardin, si cela peut vous divertir.

— Je ne mérite pas tant de faveurs.

— Si fait, si fait ; je voudrais vous donner bien d'autres douceurs, à cause de la *douce heure* que j'ai passée près de vous. Je vous en avertis ; vous avez place de chanoinesse dans mon *cœur* comme dans celui de la cathédrale.

— Votre altesse royale entend la plaisanterie, répondit Louison avec une nouvelle révérence.

— Oui; mais vous savez bien démêler qu'il y a du sérieux parmi tout cela, et je vous en fournirai des preuves une autre fois. Pour le présent, il suffit que vous me teniez pour un homme qui est à vous.

Monsieur leva le siége; la demoiselle le conduisit sans rien omettre du cérémonial, mais toujours escortée par ses deux gardes-du-corps.

— Ouf! s'écria le prince en arrivant à la rue, ce n'est pas une petite affaire que de courtiser une bourgeoise. Je crois que cette provinciale se va moquer de moi; mais je la mènerai plus vite à la prochaine visite.

M. de L'Épine entendit ces paroles avec plaisir. Sitôt qu'il eut rempli tous ses devoirs de cour, il quitta le château pour voler chez Louison. Ces jeunes gens se consultèrent fort longuement sur les moyens d'éconduire Monsieur sans le fâcher. La demoiselle témoignait une grande frayeur des intentions de son altesse royale, et tremblait fort pour sa vertu; mais

elle ne prenait pas garde qu'en évitant un écueil elle se hasardait trop auprès d'un autre aussi périlleux; ou plutôt, disons le vrai, elle s'y jetait délibérément, les yeux ouverts, car elle aimait notre gentilhomme de tout son cœur, et quand il trahissait sa flamme naissante, elle ne prenait aucun soin de cacher le plaisir qu'elle en éprouvait.

On croira aisément que M. de L'Épine marcha grand train dans les bonnes grâces de Louison. Monsieur en était encore aux cérémonies et aux révérences, que déjà son favori avait obtenu de la belle tout ce que son altesse royale en désirait avoir. Au rebours des autres amans, qui se sont toujours perdus par leurs imprudences, ceux-ci goûtèrent leur bonheur fort doucement et sans accident fâcheux tant qu'ils s'aimèrent bien, c'est-à-dire pendant environ trois mois. L'Épine en usait le plus discrètement du monde avec sa belle, n'en parlant jamais, ne la voyant que de nuit, avec toutes les précautions imaginables. Cependant, comme il était poète, et que ces esprits-là ont le travers

de rimer sur les choses qui les touchent sans pouvoir résister à cette manie, il courut une chanson de lui parmi les jeunes gens, où il parlait de sa maîtresse, en la déguisant sous le nom de Francine. Nous en citerons les trois derniers couplets, qui sont fort au-dessus de ce que faisait alors le commun des beaux diseurs :

Qu'elle a bonne grâce à me dire
Qu'Amour n'avait plus son bandeau
Alors qu'elle me trouva beau,
Et que son cœur pour moi soupire
Par raison et par jugement
D'un amour sans aveuglement !

Que son excuse me contente,
Quand elle dit que ses glaçons
N'étaient que les premiers frissons
De la fièvre qui la tourmente !
Je meure, je serais marri
Que plus tôt elle m'eût chéri !

Mais surtout l'aise me transporte
Lorsque d'un amoureux baiser
La belle tâche d'apaiser
Ma douleur qu'elle voit trop forte.
A l'heure je suis bien marri
Qu'elle ne m'a plus tôt chéri.

Monsieur, ayant ouï réciter cette poésie, fit querelle à son favori pour ne lui avoir point confié ses amours, et demanda qui était cette Francine : notre galant promit qu'il la ferait bientôt connaître à son altesse royale, et le prince n'y songea plus.

Précisément à cause de la belle résistance que lui opposait son ingrate, Monsieur allait devenant chaque jour plus amoureux. Il députait souvent M. de L'Épine et donnait ainsi de grandes facilités à son parlementaire, ne se doutant pas qu'il lui servît de couverture. On jasait par la ville des assiduités du prince chez une petite bourgeoise, tout en louant fort la demoiselle de sa vertu. La cour en riait un peu par derrière, et disait que Gaston n'avait point hérité de la verdeur du feu roi, qui menait aussi vivement l'amour que la guerre. Son altesse royale eut vent de ces plaisanteries, et enrageait de toutes ses forces. M. de Guise l'aîné, qui vivait encore en ce moment, et était expert en galanterie, lui dit un jour :

— Mon cousin, si vous me permettez de vous

donner un conseil, je vous indiquerai le moyen de réussir. Il y a trois endroits où les femmes sont particulièrement sensibles : ce sont les yeux, la vanité et l'avarice. Or, votre altesse royale a bien attaqué sa belle aux deux premiers; mais elle a trop négligé le troisième. Ce n'est pas la peine d'être frère du roi pour ne vouloir plaire qu'avec les agrémens de sa personne. Envoyez des diamans, des colliers, de l'argenterie, de bonnes grosses pièces d'or, et je vous assure que les rigueurs s'adouciront comme par magie.

Monsieur n'était pas généreux naturellement, mais il n'y regardait pas de trop près lorsqu'il s'agissait de contenter ses passions. Il résolut de mettre en pratique les avis du duc de Guise. Il envoya donc à Louison une agrafe de robe ornée de diamans magnifiques.

Un soir M. de L'Épine trouva sa maîtresse fort pensive, et lui ayant demandé ce qu'elle avait :

— C'est, lui répondit-elle, que Monsieur m'a envoyé ce joli présent que vous voyez à mon

épaule, et je ne sais point si je dois l'accepter.

— Assurément, Louison, il le faut garder ; car si je vous le faisais rendre, vous en auriez regret, et je ne pourrais vous rien donner d'aussi beau. Le prince n'est pas coutumier du fait ; profitez de cette humeur généreuse, et je m'en rapporte à vous pour le reste.

Le lendemain, Monsieur ne demanda pour prix de son présent qu'à baiser les mains qui l'avaient reçu, et Louison n'eut point le courage de refuser une faveur qui lui coûtait si peu. A deux jours de là, des valets à la livrée d'Orléans apportèrent une corbeille remplie de dentelles flamandes et de soieries d'Angleterre, avec des gants de frangipane pour plus d'une année. Le premier présent ayant été accepté, il n'y avait pas moyen de faire la difficile pour le second. Louison ne songea pas à le renvoyer, et passa une journée entière à essayer et à mettre ces belles choses dans les armoires. Il arriva de tout ceci que le prince ne trouva plus autant de sévérité dans les regards de la demoiselle ; qu'on ne l'ennuya plus avec les révéren-

ces, et qu'à la fin des entrevues, où la langue de Louison se déliait notablement, Monsieur s'en allait ayant gagné quelques pieds sur les terres qu'il convoitait.

— Mon cousin de Guise, pensait-il, avait raison, et je sais maintenant comme il faut prendre ces filles de la bourgeoisie.

Et son altesse royale redoublait de magnificence dans ses envois. L'Épine avait aplani les voies à son maître en formant la demoiselle aux jeux de l'amour : un beau matin, Monsieur obtint qu'on fît sortir les duègnes incommodes, et sa visite se prolongea plus tard que d'ordinaire. Le favori, qui attendait à la porte avec les autres gentilshommes, devina ce qui lui arrivait, et se mordit les doigts de fureur. Le soir il s'en vint chez sa maîtresse, et il s'apprêtait à lui parler bien cruellement pour la dernière fois, lorsqu'il la vit toute en larmes :

— Hélas ! s'écria Louison sans attendre ses reproches, je n'ai pas su résister aux séductions de Monsieur. Voilà ce que c'est que de mal faire une fois ; vous êtes cause de ma honte,

car le prince seul n'aurait point réussi à me pervertir. Ce qui achève de me désespérer, c'est que vous allez me haïr et que vous en avez le droit.

La pauvre fille était éplorée tout de bon, et de plus si charmante dans sa douleur, qu'au lieu de colère, notre gentilhomme ne sentit que de la pitié d'abord, et finalement de l'amour, comme s'il ne fût rien arrivé. Il ne songea qu'à lui donner des consolations, et demeura chez elle jusqu'au point du jour, s'estimant encore heureux que la maîtresse d'un si grand prince que le frère du roi voulût bien l'admettre au partage. Il avait néanmoins quelques instans de jalousie et de dépit, où il se promettait d'abandonner Louison et de ne point aller chez elle le soir; mais, une fois l'heure venue, il prenait la clef qu'il avait reçue d'une porte secrète, et rien ne pouvait l'empêcher de l'aller mettre dans la serrure.

M. de L'Épine fit ce métier durant un mois, pestant le jour contre sa belle et amoureux sitôt que la nuit venait; mais il ne tarda pas à re-

marquer un changement dans les manières de Louison. La demoiselle prenait de l'ambition. Elle parlait de la cour, où elle eût voulu paraître ; de mariage avec un gentilhomme, et du bien que le feu roi avait fait à ses maîtresses. Il résolut alors de la quitter tout doucement, sans lui faire de peine, et en homme qui sait comme il faut vivre avec les femmes.

Un matin qu'il sortait de la maisonnette par le jardin, un gentilhomme qui appartenait au roi le vit refermer la porte derrière lui. L'Épine releva son manteau jusqu'à ses yeux ; mais non point assez vite pour éviter d'être reconnu.

En moins de deux heures la nouvelle vola de bouche en bouche jusqu'au petit lever. Elle venait d'être contée à sa majesté, lorsque Monsieur entra. Louis XIII trouvait un plaisir particulier à apprendre aux gens les choses qui les devaient contrarier : il se mit à ricaner durant un gros quart d'heure à tout ce que lui disait son frère ; si bien que Monsieur, perdant patience, demanda au maître de la garderobe si des écoliers ne lui avaient point mis du

blanc sur le dos, pour que le roi se moquât ainsi de lui.

— Non, dit sa majesté en éclatant, ce n'est pas du blanc que vous avez, mais un bois de cerf dix-cors au milieu du front.

— Sur quelle herbe avez-vous donc marché cette nuit, mon frère, pour faire de ces plaisanteries de caserne?

— Oh! monsieur, ce n'est pas contre moi qu'il vous faut être en colère; mais contre votre favori, M. de L'Épine. Apprenez que ce jeune homme vous trompe et rit à vos dépens avec votre maîtresse. On l'a vu sortir de chez Louise Roger ce matin par une porte de derrière.

— Les ennemis de ce garçon vous ont fait un conte. L'Épine est le confident de mes amours, ce dont les autres enragent. Je ne croirai à ces méchancetés que sur de bonnes preuves.

—Nous aurons soin qu'elles vous soient données de façon à ne vous point laisser un doute.

Le chevalier de Brion, qui était aussi des gentilshommes de Monsieur, eut connaissance de cette conversation, et devina aux allures de

son altesse royale que le coup avait porté. L'Épine était de ses amis ; mais il craignait de mettre les doigts sous une mauvaise écorce en se mêlant de cette affaire. Cependant il apprit en dessous-main que le prince devait faire cerner pendant la nuit le logis de Louison, et que l'ordre était donné de massacrer le favori, s'il cherchait à s'y introduire. Brion voulut sauver M. de L'Épine de ce mauvais pas. Il s'approcha de lui tandis que Monsieur tirait des oiseaux, et lui dit à l'oreille :

— N'allez pas ce soir où vous savez.

— J'irai, si vous ne parlez plus clairement, car je ne sais ce que vous voulez dire.

— Feignez tant qu'il vous plaira de ne point me comprendre ; mais mettez l'avis à profit.

— Quelle histoire me faites-vous là ?

— Morbleu ! laissez donc ces finesses, mon cher ; il s'agit de votre maîtresse. La mèche est éventée. Pas de visite à Louison ce soir, ou vous êtes mort. Comprenez-vous à présent ?

— Qui vous a dit cela ? qu'est-il arrivé ?

— Au diable l'imprudent !

M. de Brion s'enfuit à toutes jambes pour éviter les questions. Notre jeune homme demeura bouleversé. Monsieur, qui avait naturellement assez de ruse, lui voyant la mine fort rêveuse, dit à son capitaine des gardes :

— Je devine que vous ne prendrez pas mon gibier au gîte. Quelqu'un lui a parlé ; mais je tiens ce qu'on m'a dit pour vrai.

Le même jour, vers dix heures du soir, le roi changeait ses rubans pour aller au souper, lorsque M. le cardinal entra fort essoufflé. Le ministre demanda la permission de s'asseoir, en prétextant sa courte haleine, et tira de sa poche une grosse poignée de lettres qu'il déplia par ordre sur la table.

— Est-ce que vous croyez que je vais lire tout ceci ? dit le roi.

— Ce n'est pas nécessaire, j'en donnerai succinctement connaissance à votre majesté. Il y a du nouveau : le maréchal de Marillac conspire. Voici la copie d'un morceau où vous reconnaîtrez son éloquence. Il s'adresse à vos soldats et tâche de les égarer.

— Et que veut-il donc, ce maudit homme ?

— Il veut forcer la main à votre majesté et la contraindre à changer de ministre.

— Vous allez donc être cause d'une guerre civile, monsieur le cardinal ?

— Pour cela, non, sire; je vous remettrais plutôt mon portefeuille. Ce n'est là qu'une cabale. M. de Marillac doit être arrêté à cette heure.

— S'il est arrêté, tout est pour le mieux. Qu'en ferons-nous ?

— Il faut le mettre en jugement, et qu'il paie de sa tête...

— Arrangez cela comme vous l'entendrez. Ce que vous ferez sera bien.

— Votre majesté doit désigner elle-même les juges. En voici la liste que j'ai préparée.

— Donnez; j'y vais mettre ma signature.

Dans ce moment, Monsieur entr'ouvrit la porte, et demanda au roi s'il pouvait entrer.

— Vous êtes occupé, dit-il en voyant le ministre; je reviendrai tout-à-l'heure.

— Nous avons fini, Monsieur, cria le roi en achevant son paraphe.

Le prince entra en hésitant. Il salua M. le cardinal, et se promena de long en large devant la table, en sifflottant entre ses dents; ce qui était son habitude. Voyant que le ministre ne songeait pas à se retirer, Monsieur s'approcha du roi comme un homme qui prend un grand parti :

— Sire, lui dit-il, vous êtes amoureux de mademoiselle d'Hautefort, n'est-ce pas? Eh bien! si l'un de vos serviteurs en faisait sa maîtresse à votre barbe, n'en tireriez-vous pas vengeance?

— Si fait, mon frère. Je donnerais ordre de tuer le traître.

— Eh bien! je viens demander la permission de faire tuer ce coquin de L'Épine. J'ai reconnu qu'il me trompait depuis longtemps.

— Rien de plus juste, Monsieur mon frère. Traitez-le-moi comme un Bussy. Cet exemple me servira pour éloigner ceux qui en vou-

draient conter à mademoiselle d'Hautefort.

M. le cardinal venait de se lever et se promenait de l'autre côté de la table.

— La maîtresse de votre altesse royale est sans doute une personne de la cour? dit-il.

— Votre éminence sait bien que ce n'est qu'une bourgeoise; mais qu'importe sa qualité? c'est moi qui ai reçu l'outrage.

— Si le roi veut me permettre de lui donner mon opinion, voici ce que je dirai : Il ne faut pas que les princes s'accoutument à faire tuer ainsi le monde pour des amourettes. Le roi et Monsieur ont tous deux besoin de la jeunesse noble; il faut la prendre avec ses défauts et ses passions. Quand un gentilhomme a commis une faute, renvoyez-le de la cour; obligez-le de servir dans les derniers rangs de l'infanterie; mais ne vous privez point d'un bras de vingt-cinq ans, d'un cœur courageux et d'une souche à fournir lignée d'enfans utiles à l'état. Je verrais avec beaucoup de peine qu'on fît massacrer M. de L'Épine. L'exemple en peut devenir funeste. Il n'y aura plus de duc ni de

comte qui, s'estimant autant qu'un prince du sang, ne se croie en droit de faire bon marché de la vie des autres. Cela ne vaut rien, sire. Croyez-moi, retirez votre permission.

— Vous n'aviez pas tant de scrupules à propos du maréchal de Marillac.

— Votre majesté aurait peut-être dû garder cette parole; mais puisque voilà Monsieur dans le secret, je lui dirai tout. Le maréchal a voulu porter le trouble dans le royaume, armer les sujets contre le roi, et les pousser à s'égorger entre eux. Le cas est grave. D'ailleurs on jugera le maréchal, et je gage que Monsieur n'oserait l'absoudre.

Gaston d'Orléans, qui n'eût pas mieux demandé que de voir renverser le cardinal par M. de Marillac, fit la grimace.

— Au contraire, reprit le ministre, personne n'aurait le courage de condamner ce jeune homme pour un péché de galanterie. Allons! que votre altesse royale s'adoucisse. Qu'on renvoie M. de L'Épine; mais le tuer, ce n'est plus de notre temps.

OXFORD-TAYLOR INST

— En effet, Monsieur, dit le roi, ce n'est plus de notre temps; d'ailleurs, quand ce garçon sera mort, vous n'en aurez pas moins vos cornes; portez-les donc de bonne grâce.

— Comme il vous plaira! s'écria Monsieur; cette belle indulgence vous procurera aussi des cornes, et nous verrons de quelle humeur vous les porterez.

Le prince sortit furieux, et jura que M. le cardinal se repentirait de l'avoir ainsi contre-carré; mais il parla tant de sa colère à tout le monde, que le ministre répondit à celui dont il en reçut l'avis :

— Si Monsieur n'en avait dit mot à personne, cela m'aurait inquiété.

Louison avait trop de finesse pour ne point deviner, aux airs de Monsieur et à l'absence de L'Épine, qu'il était arrivé quelque chose. Voyant bien que de toutes manières il lui fallait renoncer à son amant, elle voulut du moins, en femme habile, conserver la protection du prince. Pour prendre les avances, elle écrivit à L'Épine une lettre de rupture qu'elle

fit remettre par le chevalier de Brion. Notre gentilhomme reçut cette épître en même temps que l'ordre de quitter la cour, et, suivant l'ordinaire folie des amoureux, il sentit un redoublement de tendresse pour cette femme, que la veille il avait résolu d'abandonner. On ne lui donnait que vingt-quatre heures pour s'éloigner; au lieu de les employer à ses préparatifs de départ, il ne songeait qu'à revoir sa maîtresse. Il se serait infailliblement perdu, si Brion ne fût venu chez lui au moment où il allait sortir pour tenter une dernière visite. Le chevalier ne vint à bout d'empêcher cette sottise qu'en promettant à L'Épine de porter à sa belle une lettre d'adieux, dans laquelle notre amoureux faisait serment de ne jamais quitter un bracelet de cheveux que Louison lui avait donné dans les premiers temps de leurs amours.

M. de L'Épine partit sans envoyer ni soumissions ni excuses au prince qu'il avait offensé; ce qu'on regarda comme une fierté poussée jusqu'à la bravade. A tout cela Louison ne gagna rien; car Monsieur, ayant su que

le chevalier de Brion était allé chez L'Épine, le fit saisir et fouiller par ses gens, qui trouvèrent la lettre. Il courut alors une chanson où il était raconté que son altesse royale avait perdu à la fois son favori et sa maîtresse, et le roi fredonna ce vaudeville aux oreilles de son frère, avec la complaisance qu'il mettait aux choses offensantes. Au bout de quinze jours on ne parlait déjà plus de cette affaire. Monsieur n'avait pas encore remplacé Louison ; mais l'abbé de la Rivière avait gagné toute la confiance du prince.

Comme les gens de cour ont bien autre chose à faire que de s'occuper des absens frappés de disgrâce, on ne trouve plus rien sur M. de L'Épine dans leurs lettres et mémoires. Nous n'aurions peut-être jamais su ce qu'il était devenu, s'il ne lui fût arrivé, en pays étranger, une autre aventure qui est racontée dans la préface d'un recueil de poésies.

En quittant la France, notre gentilhomme, qui avait emporté des débris assez beaux de sa fortune, se rendit à La Haye, dans la cour de

Hollande, où l'on menait vie joyeuse. La reine de Bohème s'y trouvait alors, et y faisait les beaux jours avec ses deux filles, qui étaient charmantes. Cette reine de Bohème était une personne originale qui, ayant vécu fort sagement dans sa jeunesse, s'était jetée dans la galanterie à l'âge où ce n'est plus de mode. Devenue douairière par la mort de son mari, elle avait pris sa course, comme la reine Christine, et visité les capitales des autres pays. La plus jeune de ses filles, qui avait à peine seize ans, venait déjà de faire beaucoup parler d'elle par ses légèretés. Lorsqu'on représentait à la reine que cette princesse pourrait bien ne jamais se marier, si l'on ne veillait davantage sur sa conduite :

— Bah! répondait la reine de Bohème, je me suis tant ennuyée dans ma jeunesse, que je veux laisser mes filles se divertir à leur aise pendant qu'elles sont en âge de le faire.

L'histoire des amours de L'Épine et sa disgrâce avaient eu du retentissement jusqu'en Hollande, et notre gentilhomme y fut beau-

coup regardé des femmes pour cette raison. Étant beau de visage, magnifique par caractère, et en réputation par ses aventures, il vit bientôt qu'il n'aurait qu'à choisir parmi les plus belles ; mais comme il n'était pas encore consolé de ses chagrins, il resta quelque temps sur la réserve.

Un soir qu'il y avait des déguisemens chez la reine de Bohème, où M. de L'Épine se trouvait, un homme qui s'était vêtu en sorcier, lui examinant le creux de la main, s'écria tout haut :

— Mon gentilhomme, défiez-vous de toute femme qui s'appellera Louise : c'est un nom qui vous portera malheur.

— Il est un peu tard pour me dire cela, répondit L'Épine.

— Non pas trop tard pour que l'avertissement vous profite encore. Nous avons ici des Louise, et j'en vois une à deux pas de vous, dont les yeux bleus vous joueront quelque méchant tour si vous en approchez.

La dernière fille de la reine de Bohème, qui

s'appelait Louise, avait dans ce moment les yeux tournés du côté de M. de L'Épine. Notre gentilhomme la regarda, et comme ils demeurèrent tous deux assez long-temps en contemplation l'un de l'autre, le sorcier se mit à rire, en disant :

— Vous voilà tombé dans le piége.

— J'y suis pris, en effet, répondit L'Épine ; mais pour vous prouver, seigneur Nostradamus, que vos prédictions ne me troublent point, je vais m'exposer sur l'heure au danger.

L'Épine s'approcha aussitôt de la princesse, et ne la quitta plus de la soirée. Bien qu'il régnât une grande liberté dans ces assemblées, et que chacun eût beaucoup à faire pour son propre compte, on s'aperçut des assiduités du jeune Français. On vit la princesse causer avec plus d'abandon qu'à l'ordinaire, et les femmes en eurent bien de la jalousie.

On ne se trompait pas en supposant que les choses marchaient vite entre ces jeunes gens ; car la princesse était fort émue des galanteries de L'Épine. Elle lui répondait à peine en re-

gardant ailleurs, ou bien elle faisait l'incrédule, en lui disant qu'il se moquait d'elle; mais tout le monde voyait qu'elle ne se sentait pas de joie de cette conquête. Comme elle avait les mains fort belles, elle ôtait volontiers ses gants, qui étaient garnis de rubans orange; notre gentilhomme lui en vola un, et le porta fort résolument à son chapeau. On l'en blâma comme d'une témérité; cependant on le savait fort chatouilleux, c'est pourquoi on ne lui osa pas reprocher en face sa conduite un peu légère.

A minuit la compagnie commençait à se retirer. L'Épine ayant mené danser la princesse Louise, lui fit ses adieux, et sortit des salons en rêvant au grand honneur que lui procurerait une si belle victoire, s'il venait à la gagner. Il s'en allait la tête penchée et le pied distrait, cherchant ce qu'il pourrait tenter le lendemain. Il marcha ainsi jusqu'au bout d'une galerie fort longue, où il s'aperçut qu'au lieu de gagner les vestibules, il s'était enfoncé plus avant dans les appartemens intérieurs. On ne voyait plus dans cette galerie

qu'une douzaine d'âpres joueurs de brelan. M. de L'Épine passa devant une petite porte, qu'une camériste venait d'ouvrir, et il vit un gentilhomme qui glissait une lettre avec de l'argent dans la main de cette fille, en lui disant à voix basse :

— Je vous donnerai demain vingt souverains d'or si vous faites lire cette lettre à votre maîtresse.

— A laquelle des princesses es-tu attachée ? demanda L'Épine quand l'étranger se fut éloigné.

— A la princesse Louise.

— Ne crains-tu pas que je dise à la reine de Bohême le joli métier que tu fais ?

— Seigneur, s'écria la camériste, ne me perdez pas, je vous jure que ce billet ne sera point remis.

— Je te permettrai de le donner demain, pourvu que tu fasses aujourd'hui quelque chose en ma faveur.

— Tout ce que vous voudrez, monseigneur.

M. de L'Épine était si riche dans ses habits,

que les gens mal instruits le prenaient souvent pour un grand personnage. Il entra dans la chambre de la princesse, et tira de sa poche une bourse bien garnie.

— Il faut prendre ceci et me cacher quelque part, dit-il.

— Mais, seigneur, si la princesse ne le trouve pas bon ; si elle vient à crier en voyant un homme dans son appartement ?

— Crois-tu que je voudrais m'exposer à une mauvaise affaire ? Je suis assuré qu'elle ne criera point. D'ailleurs le temps presse, le nombre des concurrens est grand, à ce qu'il me paraît, je pourrais être supplanté demain.

— Mais, seigneur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Je ne vous ai jamais vu céans faire votre cour.

— N'as-tu rien entendu dire d'un gentilhomme français qui avait eu là-bas quelques aventures ?

— M. de L'Épine ?

— C'est moi qui suis ce L'Épine.

— Alors vous savez mieux que moi ce que

vous pouvez entreprendre. Je n'ai plus de difficultés à vous opposer. Voici une armoire où vous serez le mieux du monde.

Les valets de L'Épine attendirent aux portes de la reine de Bohème pendant une partie de la nuit. Ils connurent que leur maître était resté dans le palais, et n'en firent pas mystère. Ce fut la nouvelle du lendemain. Les femmes s'apprêtaient à en jeter bien des cris, lorsqu'on vit notre galant conduire les jeunes princesses à la promenade, ayant publiquement à son épaule les couleurs de sa belle. On comprit que la reine de Bohème trouvait à son gré que sa fille eût pour amant un simple gentilhomme. Cette intrigue n'eut pas autrement d'éclat, jusqu'au moment où arriva la catastrophe dont nous allons parler.

Il y avait environ deux mois que durait cette liaison de M. de L'Épine avec la princesse Louise, lorsque la sœur aînée de cette princesse, nommée Élisabeth, remontra fort respectueusement à la reine sa mère que le scandale était dans leur maison, et que c'était

offenser le ciel et les mœurs que de le souffrir avec tant de douceur. La reine ne fit qu'en rire, et dit que si l'usage en Hollande voulait que les femmes fussent galantes, elle permettait à ses filles de s'y conformer. Cette Élisabeth avait beaucoup de raison, et était devenue fameuse par son esprit et ses connaissances. Elle entretenait un commerce de lettres avec M. Descartes, qui était encore en France dans ce moment. Elle demanda conseil à ce philosophe, et M. Descartes répondit qu'il fallait charger un homme de cette affaire. La princesse Élisabeth avait un frère qui touchait à ses dix-huit ans. Elle lui écrivit pour lui conter comment les choses se passaient à La Haye, et le grand dommage causé à l'honneur de la famille. Le prince Philippe, avec son menton imberbe, avait plus de noblesse de cœur et de fierté qu'il n'en fallait pour sentir impatiemment un outrage aussi grave. Il partit incontinent pour la Hollande.

M. de L'Épine, n'étant averti de rien, fut bien étonné, lorsqu'un beau jour il trouva ce

jeune homme dans le salon de la reine de Bohème. La princesse Louise était retirée dans sa chambre ; tous les visages paraissaient bouleversés, et le prince Philippe avait le sang aux oreilles. L'Épine fit bonne contenance. Il voulut être présenté au prince; mais celui-ci ne répondit à ses complimens qu'en lui tournant le dos brusquement. Une fois blessé par une impolitesse, notre gentilhomme n'était pas d'humeur commode; il se redressa sur ses talons, et prit ses airs les plus hautains, qui ressemblaient fort à de l'insolence. Après avoir échangé avec le prince quelques mots aigres, L'Épine salua les dames seulement, et se retira le poing sur la hanche. Il fut rejoint au bas des degrés par le prince Philippe.

— Monsieur, dit ce jeune homme, votre impertinence est le moindre grief que j'aie contre vous. Je vous passe celui-là ; mais j'aurai satisfaction des autres.

— Je vous remercie, répondit L'Épine, de l'honneur que votre altesse me veut faire de croiser l'épée avec moi. C'est une proposition

que je ne puis accepter, non pas à cause de la différence de nos rangs, mais parce que vous êtes le très-proche parent de la personne que j'aime le plus au monde.

— Vous osez me le dire en face !

— C'est une gloire assez belle pour ne la point cacher.

— Je vais donc vous punir à l'instant.

Le prince mit aussitôt l'épée à la main ; mais l'autre avait dégaîné en même temps, et comme il était plus robuste et plus expérimenté, il désarma son adversaire du premier coup. M. de L'Épine gagna la rue paisiblement, et remonta sur son cheval.

Le fils du prince d'Orange, qui avait fait amitié avec notre gentilhomme, voulut accommoder la querelle ; mais il rencontra tant d'animosité dans le prince Philippe, qu'il donna sagement le conseil à L'Épine de s'éloigner. Nous blâmerions celui-ci de n'en avoir voulu rien faire, si le véritable motif qui l'empêcha de partir n'était le regret qu'il avait de quitter sa maîtresse : il lui en coûta cher.

Un matin qu'il avait déjeuné chez notre ambassadeur, M. de la Tuilerie, L'Épine se rendit à la promenade avec un Français nommé Desloges. Un homme qu'il ne connaissait point lui vint ordonner tout haut de se retirer, de la part du prince Philippe. Au lieu d'obéir à cet étrange commandement, il continua de se promener et de regarder les dames. Une autre personne le vint prendre à part, et l'avertit que des spadassins le suivaient. Il n'y fit pas attention, et poursuivit son chemin. Cependant, voyant venir à lui le prince Philippe accompagné par dix Anglais de mauvaise mine, il se tint sur ses gardes. On l'attaqua en effet devant tout le monde fort brutalement et de tous les côtés à la fois. Une bataille acharnée s'engagea; car L'Épine défendit sa vie avec un furieux courage. Ayant reçu plusieurs coups d'épée par derrière, les forces lui manquèrent bientôt, et il tomba sur ses genoux; mais il tint ferme dans cette position, et mit quatre hommes hors de combat. Enfin, perdant son sang à grands flots et tout criblé de blessures, il rendit l'ame

en menaçant encore ses ennemis, dans l'instant où des gentilshommes, indignés de cette boucherie, venaient pour le secourir. On l'avait lardé si vilainement, dit le narrateur hollandais, que cinq lames d'épée, dont était celle du prince Philippe, lui restèrent croisées dans le corps.

M. de L'Épine mourut ainsi pitoyablement, à peine âgé de vingt-six ans : ce fut une perte pour la belle compagnie d'alors, dont il faisait les délices. C'en est une aussi pour les lettres; car on trouve dans ses vers une grâce et une facilité de bien dire par laquelle il est évident que ce jeune homme serait devenu plus tard un poète fort remarquable.

Dix ans après cette terrible aventure, il fut question de L'Épine en deux endroits. Le premier est l'abbaye de Maubuisson, dont la princesse Louise, qui avait changé de religion, était devenue abbesse. Madame de Longueville fit par hasard une visite à cette dame, et en parla dans une lettre au grand Condé, son frère. Elle raille la princesse sur le tort que les chagrins

avaient fait à sa beauté, d'une façon qui n'est point généreuse ni de bon goût.

L'autre lieu où il fut parlé de L'Épine est le château de Chambord. A l'un des voyages de la cour à cette résidence, Louison Roger s'en vint de Blois se jeter aux pieds de Monsieur d'Orléans, et lui présenter un joli garçon qu'elle lui assura être l'ouvrage de sa royale personne. Monsieur ne l'accueillit pas trop bien; il regarda l'enfant de travers sans vouloir le caresser, et se promena d'un air indécis, les mains dans ses chausses et en sifflotant. Il renvoya Louison à huitaine pour donner réponse. Comme ce garçon était joli, son altesse royale en avait eu le cœur un peu touché. Le roi dit à son frère qu'il fallait toujours faire du bien à l'enfant, de peur d'abandonner un être du sang royal. Monsieur avait déjà causé avec l'abbé de La Rivière d'une grosse donation, lorsqu'un accident vint détruire ses bonnes intentions. Louison avait élevé son fils comme un prince; l'enfant s'était habitué à être respecté des autres. Un jour qu'il vint à

Chambord, on entendit un grand bruit dans les cours, et on trouva le fils de Louison qui se querellait avec un page. Le petit drôle avait mis l'épée à la main, et voulait forcer le page à se battre. Monsieur, ayant ouï parler de cela, dit entre ses dents :

— C'est bien plutôt là le caractère de L'Épine que le mien : ce n'est point mon fils.

Et la donation ne fut jamais signée. Louison se retira aux filles de la Visitation à Tours, laissant à son fils vingt mille livres, qu'elle avait pour tout bien.

Lorsqu'il fut devenu grandelet, ce garçon s'en fut au Luxembourg voir Mademoiselle, qui le prit en amitié. Elle se l'attacha, sans pourtant l'appeler son frère. Comme elle était très-riche et très-généreuse, elle lui donna beaucoup.

Le Cheval de Créqui.

A la cour de la reine régente Marie de Médicis, M. de Créqui ne passait point pour l'un des plus beaux hommes, à cause de sa taille trop petite ; mais il avait le langage agréable et l'air si hardi, qu'on ne pouvait se défendre d'un certain plaisir à le regarder. Il plaisait aux dames et passait pour le plus intrépide joueur de son temps, après M. de Bassom-

pierre. Quand ces deux champions se mettaient en présence l'un de l'autre, les cartes à la main, on était sûr qu'il y aurait quelque grosse somme perdue, et le plus ordinairement c'était Bassompierre qui empochait l'argent, parce que le hasard le servait avec une constance inouïe.

Un matin que M. de Créqui s'était échauffé mal à propos au petit jeu du Louvre, à vouloir lutter contre une veine malheureuse, il avait perdu 60,000 écus sur parole et de bonne grâce; mais il s'en était revenu chez lui fort triste, et songeait aux moyens d'acquitter cette énorme dette. En y mettant sa dernière pièce, il lui manquait encore plus de 40,000 livres, et le comte éprouvait bien de la répugnance à recourir au connétable de Lesdiguières, son beau-père. Ce n'était pas que le bonhomme eût jamais fait difficulté de secourir ses enfans en pareille circonstance; mais il accompagnait ordinairement ses envois de fonds d'une petite mercuriale qu'on n'aimait pas à essuyer. Le comte de Créqui demeura donc un jour en-

tier sans se résoudre à rien, et, le soir venu, comme il se trouvait seul dans son hôtel de la rue Beauregard, il se mangea les ongles jusqu'à neuf heures. Ensuite, ayant pris une plume, il se mit d'abord à dessiner sur le bois d'une table, et finit par écrire à son ami le chevalier de Guise pour l'engager à souper.

Au moment où le message allait partir, le chevalier lui-même arriva. Il apportait des consolations et le fond de sa bourse.

— Eh ! mon cher Créqui, dit M. de Guise, vous voilà sombre et accablé, la plume sur l'oreille comme un procureur ! Est-ce que vous voulez écrire un traité de la vanité des choses humaines ? Les cartes ont été tigresses ; il reste encore l'amour et la table. Je vous apporte 3,000 écus ; c'est bien peu, mais vous connaissez le proverbe : La plus belle fille...

Il faut savoir que M. de Guise, le second, était fils du célèbre Balafré. Il n'était pas des plus lettrés de la jeunesse d'alors. Il préférait les quatrains de Pibrac aux poésies de Malherbe ; mais, quoiqu'il eût en effet l'esprit un

peu court, il ne manquait point d'à-propos, et pour ce qui est du cœur, il l'avait meilleur et mieux placé que personne.

— Gardez cet argent, chevalier, répondit Créqui. Mon beau-père Lesdiguières ne refusera pas de venir à mon secours. Je suis un peu sombre, comme vous dites; mais je compte sur vous pour secouer l'ennui; et, tenez, je vous écrivais en vous engageant à venir souper.

— A la bonne heure. Je suis invité chez la vicomtesse d'Auchy, qui réunit, ce soir, un tas de beaux-esprits; mais je reste avec vous. Nous causerons du passe-dix, qui vous a joué un si mauvais tour, et nous boirons comme il faut.

— C'est cela, et au dessert nous ferons ensemble ma supplique au vieux connétable.

— Fort bien vu! je suis plein d'esprit à la fin de mes repas.

M. de Guise renvoya ses chevaux et ses gens. On se mit à l'aise, et le souper fut promptement servi. La cave du comte de Créqui était

bien garnie. Le connétable avait dans ses propriétés des vignobles fameux; il partageait annuellement ses récoltes avec ses enfans : Le bourgogne, disait-il, convient à tous les âges, et si mon fils a le nez un peu rouge sur ses vieux jours, il me ressemblera. Aussi le bonhomme riait plus volontiers des excès de la table que des pertes de jeu.

Créqui et le chevalier, tous deux entre vingt-cinq et trente ans, avaient la réputation d'être de solides convives. Les bouteilles se succédèrent avec rapidité ; les verres étaient grands et ne demeuraient guère en place ; de sorte qu'après une heure de conversation, on demanda de l'air à grands cris. Pour noyer les soucis de son ami, le chevalier buvait outre mesure, sans s'apercevoir que les vins de M. de Lesdiguières étaient fort capiteux. A mesure que le souper avançait, la disposition d'esprit des deux jeunes gens se modifiait singulièrement. Créqui devenait plus joyeux à chaque verre, tandis que M. de Guise, contre son ordinaire, sentait sa gaîté s'évanouir. Il

passait la main sur ses yeux, et faisait une mine de plus en plus sévère.

— Chevalier, disait Créqui en riant, vous n'êtes pas bien. Si le feu roi vous voyait, il jurerait son ventre-saint-gris que vous avez justement la figure fâchée de votre oncle Mayenne le lendemain de la bataille d'Ivry. Pour vous remettre en belle humeur, chantez un petit air.

— Créqui, mon cher, il me revient à la mémoire un mot que disait M. de Rohan ce matin, et qui ressemble diablement à une insulte.

— Quelle idée! vous avez entendu de travers et vous vous souvenez double.

— Non pardieu! voici comment la chose est arrivée : M. de Rohan était à deux pas de moi, pendant que je saluais la reine-mère, et il parlait à ses voisins du marche-pied d'un carrosse. Or je sais qu'on m'a sottement accusé d'avoir tué le marquis de Lux, par trahison, sur le marche-pied de son coche, comme il en descendait pour se battre avec moi.

C'est une insigne fausseté; je ne suis pas un assassin, mille diables!

Créqui se mit à rire plus fort.

— Vous êtes charmant, chevalier : M. de Rohan ne peut-il parler du marche-pied d'un carrosse sans qu'il s'agisse de vous?

—Eh! non. Je ne veux pas qu'on prononce ce mot. Le premier qui le dira, je le tuerai séance tenante, en lui faisant beau jeu, pour prouver que je me bats en galant homme; mais, par la corbleu! au diable les marche-pieds! Je les briserai tous comme ce verre, et puisque j'ai entendu parler de marche-pied, j'en veux avoir raison. Sang de Dieu! il m'a outragé; je lui ferai rentrer ce marche-pied dans la gorge.

En discourant ainsi, M. de Guise se promenait à grands pas, le visage fort rouge et les yeux hors la tête. Créqui se tenait les côtes.

— Au lieu de rire, poursuivit le chevalier, vous feriez bien mieux de prendre votre épée pour venir me seconder.

— Vous perdez la raison ; la réputation du brave Guise n'est pas à faire. Asseyez-vous, et ne pensez plus à ce marche-pied.

— Je ne pourrais fermer l'œil de la nuit si je ne tirais cela au clair ce soir même. Allons ! puisque vous ne voulez pas m'offrir vos services, je vais aller seul chez mon homme.

M. de Guise prit en chavirant ses armes et son chapeau, et descendit dans la cour de l'hôtel, où Créqui ne tarda pas à le rejoindre. Une pluie fine et perçante tombait sans bruit ; l'air était froid et la nuit sombre. Cependant le chevalier, avec l'obstination de l'ivresse, persista dans sa résolution. Créqui, voyant qu'il ne pouvait le retenir, lui fit seller un cheval, et lui mit sur les épaules un manteau de campagne.

— Je vous prête là une bonne bête, chevalier ; ménagez-la un peu. Appelez-la par son nom pour qu'elle vous traite en ami. On la nomme *Capricieuse*. Ne serrez pas la bride si lourdement et ne la tourmentez pas. Elle n'a pas besoin qu'on l'excite. C'est l'arrière-pe-

tite-fille du fameux cheval noir de mon beau-père le connétable.

— N'ayez donc aucune peur, disait M. de Guise ; me prenez-vous pour un enfant? Je vous la renverrai demain au coup de huit heures.

— Allez doucement; le pavé sera glissant, et il est tard. Attachez ce manteau à votre collet pour ne pas le perdre. Vos plumes vont être gâtées par la pluie; prenez mon chapeau, je remettrai le vôtre demain au valet que vous m'enverrez. La grille est ouverte. Bonsoir, chevalier! Croyez-moi, allez vous mettre au lit.

— Bonsoir, bonsoir !

M. de Guise toucha des éperons le cheval, et disparut au trot par la petite rue Saint-Roch.

L'action du vin se concentrant par l'effet du froid sur l'estomac et le cerveau, le chevalier sentit que la tête lui tournait complètement. Le brouillard et l'obscurité étaient si épais, qu'on ne distiguait pas les maisons.

M. de Guise, laissant aller la bride sur le cou du cheval, s'en rapporta entièrement à sa monture du soin de le conduire, et se mit à penser à ses affaires.

— Ah ! murmurait-il entre ses dents, M. de Rohan s'imagine qu'on peut ainsi me dire une impertinence, à moi ! le fils d'un homme qui a fait la guerre au roi ! Morbleu ! je lui apprendrai à vivre.

Puis, revenant à la jument noire, le chevalier s'écriait :

— Où me mènes-tu, *Capricieuse?* Nous allons à l'hôtel de Rohan. Cours, ma belle, dépêchons-nous.

L'animal poursuivait sa route paisiblement comme s'il eût fait grand jour; il tournait par les rues sans hésiter, et prit une foule de détours.

— Que je suis aise, disait le chevalier, d'avoir affaire à ce Rohan, qui n'est prince que d'une main ! Je lui veux faire trois trous à son pourpoint. Le premier dans la poitrine, par un dégagement, comme cela...

M. de Guise, oubliant qu'il était à cheval, gesticulait comme un possédé. La jument noire passa sous une voûte sombre, que le chevalier reconnut tout-à-coup pour une des portes de la ville.

— Holà ! eh ! où va donc ce cheval ?

Il allait s'arrêter et demander son chemin aux gardiens, lorsque la jument, tourna au travers des champs. Avant qu'il eût remis la main sur les guides, le chevalier entendit la porte se fermer derrière lui, et l'officier de ronde qui posait à grand bruit les chaînes de clôture.

—Pardieu ! dit M. de Guise, je suis curieux de savoir où ce damné animal me va conduire. Si c'est en face du diable, j'en serai fort aise, car j'ai toujours eu furieusement envie de lui parler.

Et reprenant ses idées querelleuses, il répétait à satiété :

— Ah ! vous croyez qu'on peut ainsi me jeter au nez ce marche-pied ! Je vous en donnerai dans les côtes pour votre marche-pied !

Je veux que personne n'ose plus prononcer ce mot-là, personne que moi seul; et je le dirai sans cesse, pour que tout le monde tremble rien que de l'entendre.

La jument noire poursuivait son trot de course ordinaire. Elle circula dans la campagne par différens sentiers qu'elle paraissait habituée à parcourir, et s'arrêta enfin devant une maisonnette dont l'obscurité ne permit pas au chevalier de remarquer la bonne apparence et l'air de propreté.

— Qu'est cela? dit M. de Guise, dont l'ivresse se dissipait. Le cheval veut entrer ici! C'est pour m'amener à ce logis qu'il a fait ce chemin! Voilà qui est singulier. Il est évident que Créqui vient souvent dans cet endroit. Ce ne peut donc pas être un coupe-gorge; car je ne crois pas qu'il fasse de la fausse monnaie. Ce doit être bien plutôt une maîtresse qu'il garde dans ce manoir. L'aventure peut devenir plaisante. Allons jusqu'au bout.

La jument grattait du pied le sable avec impatience, tandis que le chevalier cherchait la

sonnette. Il la trouva enfin, et la tira doucement. Une lumière éclaira les unes après les autres toutes les fenêtres d'une petite tour, et un vieux valet ouvrit la grille.

— On ne vous attendait plus, monsieur le comte. Vous n'avez pas coutume d'arriver passé minuit. Madame est au lit.

Le chevalier, descendu de sa monture, était fort embarrassé. Il n'osait parler de peur de détromper le valet. Il rabattait son chapeau sur sa figure et s'enveloppait du manteau de Créqui; mais il ne savait quel chemin prendre, ni où se trouvaient les escaliers. Heureusement une femme de chambre, en robe de nuit, se présenta, une lumière à la main, et conduisit le chevalier par les degrés jusqu'à l'appartement de la dame.

— Faut-il réveiller Thomas? demanda la Dariolette.

— Non.

— Monsieur le comte a-t-il besoin de quelque chose?

— De rien.

— S'il veut me donner son manteau...

— Laisse-moi, va-t'en.

M. de Guise entra dans la chambre à coucher et ferma la porte brusquement au nez de la suivante.

— C'est bien aimable à vous d'être venu ce soir, mon cher seigneur, dit une voix fort douce. A quel heureux hasard dois-je votre visite, un jour consacré au jeu et à la cour?

Au lieu de répondre, le chevalier s'empara d'une lumière et d'une grosse clochette, qui étaient posées sur un guéridon près du lit, et les porta sur la cheminée. La dame, écartant un peu les rideaux, reconnut aussitôt que ce n'était pas Créqui. Elle cacha sa figure dans ses mains, sans que le chevalier eût le temps de la voir.

— O mon Dieu! cria-t-elle avec l'accent du plus grand effroi, qui est cet homme?

— Ne vous effrayez pas, madame, je suis le chevalier de Guise et non point un malfaiteur.

— O ciel! je suis trahie! perdue! Au secours! N'approchez pas de moi!

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit le chevalier en s'asseyant avec sang-froid; si vous appelez vos gens, tout Paris saura l'aventure demain. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis M. de Guise, vous dis-je; je ne vous veux point de mal. Laissez-moi vous conter par quel étonnant enchaînement de circonstances je me trouve ici à la place de Créqui.

La dame enveloppa sa tête dans les draps.

— Je ne vous regarderai point, si vous le voulez ainsi, poursuivit le chevalier. Rassurez-vous, je vous en supplie; vous verrez que vous avez affaire à un galant homme.

M. de Guise raconta tout ce qui venait de lui arriver.

— La curiosité seule, poursuivit-il, m'a conduit jusque dans cette chambre. Maintenant je consens à me retirer, si vous l'exigez; mais je pense que vous serez assez charitable pour me garder jusqu'au jour, car je veux être roué si je sais en quel pays je suis, et la nuit est noire, glaciale et pluvieuse en diable.

— Eh bien ! monsieur le chevalier, dit la dame, je vais vous faire donner une chambre et un lit. Vous partirez demain matin, et vous irez dire au comte de Créqui ce qui s'est passé. Mais non, vous saurez en vous en allant où vous êtes venu ; vous reconnaîtrez la maison ; vous apprendrez mon nom ; vous le direz partout. Oh ! que vais-je devenir, mon Dieu !

— Eh ! là ! calmez-vous. Je vous promets que je partirai comme je suis venu, sans rien regarder, sur ce même cheval singulier. En vérité, je veux vous contenter, madame.

— Ne cherchez donc pas à me voir, monsieur ; jurez-moi que jamais vous ne ferez aucune démarche pour me connaître.

— Je jurerai tout ce que vous voudrez. Ne vous tourmentez pas ainsi, de grâce !

— Ouvrez cette armoire, monsieur, et donnez-moi un masque que vous y trouverez.

— Le chevalier obéit scrupuleusement. Il mit le masque au bout de son épée, et le tendit de fort loin à la dame ; mais il eut le temps d'apercevoir un bras admirable, de

grands yeux pleins d'expression, et un profil d'une si rare beauté, qu'il sentit du regret d'avoir promis d'être si généreux.

— Si vous m'en croyez, dit-il, nous n'éveillerons pas vos gens. Vous dormirez paisiblement dans votre lit, et moi, j'attendrai sur ce fauteuil l'heure de partir. Je sais bien qu'on ne voudrait pas me croire si je disais que j'ai passé ainsi la nuit près d'une belle personne ; mais enfin, en vous jurant sur ce crucifix et par l'ame de mon père, le grand Henri de Lorraine, que ce qui m'arrive aujourd'hui sera un secret éternel, vous aurez, j'espère, confiance en moi ?

— Il faut bien que je me fie à votre honneur, monsieur, puisque c'est ma seule sauvegarde.

— A la bonne heure! Je suis fier de cette confiance, et je veux que vous appreniez à me connaître. A présent que nous avons fait une trève, causons donc plus tranquillement, puisque vous craignez de vous endormir près de moi. La nuit n'est pas bien longue, et il y

la chose vraisemblable. Je compte sur votre honneur et vos sermens. Je me suis dit souvent que, si ma liaison avec Créqui devait faire de moi une femme dissolue, j'aimerais mieux renoncer au monde. Soyez donc certain que, si vous faites une tentative pour me voir, je me retirerai aussitôt dans un couvent. Adieu, chevalier, partez vite!

La dame ouvrit avec empressement la porte; et voyant que le chevalier obéissait docilement, par un retour de faiblesse ou de coquetterie, elle ajouta :

— Je ne vous défends pas pourtant de penser à moi.

— De ma vie je ne fus si heureux! s'écria M. de Guise en la pressant dans ses bras, et vous êtes une cruelle...

— Allons, partez, au nom du ciel!

— Quoi! ne vous reverrai-je plus?

— Jamais, monsieur, jamais en ce monde

— Si vous me défendez de vous chercher, vous m'enverrez du moins de vos nouvelles?

— Peut-être.

— Vous me donnerez bien aussi les moyens de vous écrire?

— Ce méchant homme ne s'en ira pas! dit-elle en frappant du pied avec colère.

— C'est que je sens que je vais vous aimer horriblement.

— En ce cas, vous aurez à souffrir.

— Accordez-moi un gage, un souvenir que je puisse emporter.

— Rien, monsieur, point de souvenirs! point de gages! vous tenez déjà bien mal vos promesses en hésitant ainsi à m'obéir.

— Eh bien! adieu donc. Je m'en rapporte à vous; mais n'oubliez pas que je vous aime. Adieu. Je ne puis renoncer à l'espoir de vous retrouver.

— N'y songez pas. Ce n'est pas probable.

— Que mes ordres soient exécutés, dit encore la dame en s'adressant à ses laquais d'un ton impérieux.

Et le chevalier se jeta en soupirant dans le fond du carrosse, qui partit avec la rapidité de la foudre. Un homme était assis sur le coussin

de devant; c'était le vieux domestique qui avait ouvert la grille.

— Monseigneur, dit cet homme fort poliment, je vous demande bien pardon de la liberté; mais il faut que je suive ponctuellement les ordres de madame, comme vous savez. Veuillez donc retirer votre tête de la portière et permettre que j'abaisse les stores.

— Fais ce que tu voudras, vieux drôle, puisque j'ai promis de me laisser traiter aujourd'hui comme les ours de la ménagerie du roi; mais pardieu! ces précautions ne servent à rien. Que va-t-on faire du cheval de Créqui?

— Que votre seigneurie n'en soit pas en peine. On l'a remis dans son chemin, et, avec trois coups de fouet sur la croupe, on l'a lancé tout seul. Je gage bien qu'il est arrivé à présent à la maison de son maître.

— Mais crois-tu que je ne verrai pas par quelle porte nous entrerons dans Paris?

— Nous n'entrerons point par la plus voisine; nous avons déjà fait un long circuit.

— Et si je veux chercher demain dans tous

les environs, je saurai bien reconnaître la maison.

— Il y en a deux mille toutes pareilles, et les environs de Paris sont un peu grands.

— Mais si je voulais regarder à l'instant même où je suis?

— Je ne vous le conseille pas, dit le valet en armant un énorme pistolet, car je vous ferais sauter la cervelle.

— Si je t'offrais cent écus pour me dire le nom de ta maîtresse?

— Ah! je lui conterai cela, parce qu'elle m'en donnera le double.

— Mais si je veux dire à Créqui ce qui est arrivé?

— Monseigneur! vous feriez là une laide action qui ne vous servirait de rien et causerait quelque terrible malheur.

— Le vieux singe a raison.

— Où votre seigneurie veut-elle qu'on la conduise? demanda l'homme quand le carrosse fut entré dans Paris.

— A l'hôtel de Guise.

Une fois arrivé chez lui, le chevalier ne songea plus beaucoup à son aventure. Il changea d'habits et s'en fut aux Étuves avant de se rendre au Louvre pour faire sa cour. Il rencontra justement Créqui dans la rue Saint-Honoré.

— N'êtes-vous point blessé ? lui dit le comte en riant. Vous étiez ivre comme un matelot, hier soir, chevalier. Mon cheval est revenu tout seul, couvert d'écume. Il paraît que vous avez fait le juif errant toute la nuit.

— Je ne l'ai point passée si mauvaise que vous le pourriez croire.

— Oh ! je n'en suis pas en peine. Un galant de votre sorte ne doit pas manquer d'asiles chez les dames.

— Et vous donc, n'en avez-vous pas aussi quelques-uns ?

— Un seul, chevalier ; mais que je ne changerais pas pour tous les vôtres.

— C'est à savoir.

Le chevalier de Guise, comme les jeunes gens d'alors, aimait à faire connaître au pu-

blic ses amourettes ; aussi les sermens qui l'obligeaient à garder le silence furent-ils pour moitié dans l'impression profonde que lui laissa la rencontre fortuite de la nuit. Le premier jour il n'y pensa guère, parce qu'il alla souper chez sa maîtresse. Le second jour, étant importuné par ses souvenirs, il fit la débauche avec des amis chez un traiteur fameux ; mais le troisième il resta enfermé dans son appartement et ne put songer à autre chose qu'à la belle inconnue. Ce fut le quatrième jour, en s'éveillant, qu'il se sentit amoureux à la fureur. Il se leva, déterminé à chercher la dame pour lui peindre ses tourmens. Ce devait être une personne de la cour, puisqu'elle était très-riche ; son mari devait être absent, pour qu'elle pût ainsi recevoir Créqui tous les soirs. Bien des femmes avaient une maison de plaisance aux environs ; mais toutes n'y habitaient pas, à cause de la saison, qui était fort avancée.

Dans le désordre de la nuit, le chevalier avait noté des indices qui pouvaient le guider dans ses recherches. Une tresse de cheveux blonds

s'était échappée de la coiffe; le masque ne cachait pas le front, qui était d'une beauté remarquable; la grandeur et la forme des yeux; la longueur des cils lui étaient aussi connues; les mains étaient longues et fluettes, le cou mince et les épaules fort tombantes. M. de Guise avait encore remarqué un signe noir; mais il se trouvait placé sur le haut du bras gauche, dans un endroit que la robe cache toujours, que les femmes découvrent leur poitrine ou qu'elles n'aient point de manches.

Pendant une semaine entière, le chevalier ne bougea plus de la cour. Il ne regardait que les dames blondes, et quand il croyait avoir rencontré juste, il s'informait de deux choses : si le mari était absent, et si on avait maison de campagne aux environs, car il était inutile de demander si on connaissait M. de Créqui, le comte étant un des personnages les plus en évidence.

Malgré tous ces moyens de vérification, M. de Guise se trompa plus d'une fois, et il lui arriva de tenir à plusieurs dames des dis-

cours à le faire passer pour fou. Peu s'en fallut qu'il ne le devînt en effet, une fois qu'il eut reconnu que sa belle ne venait pas chez la reine. La bourgeoisie était un dédale immense à se perdre en poursuites inutiles, et que penserait-on d'un aussi grand seigneur, le second d'une maison princière, qui ne verrait plus que des *demoiselles* et des gens de courte épée?

Les difficultés ne faisant que l'irriter davantage et son amour croissant tous les jours, le chevalier jura mille fois de ne point se rebuter, dût-il employer une année entière à passer en revue toutes les femmes de la robe et de la finance. Un matin qu'il y avait nombreuse compagnie à la ruelle de la reine-mère, sa majesté, qui était un peu malade, pria M. de Bassompierre de raconter une de ses galanteries pour la divertir.

— Ma foi! dit le colonel des Suisses, je ne sais, madame, que des histoires qu'il me faut taire, ou d'autres bonnes à conter à mes soldats.

— Bah! reprit la reine. On assure que vous

avez quatre mille lettres de femmes en vos coffres et une chambre pleine de portraits.

— Ce sont fables à dormir debout.

— Ne faites point l'hypocrite ; vous avez à Chaillot une maison à mener des filles.

— Madame, j'y en mène en effet[1] ; mais je n'oserais dire ce qu'on y fait à des oreilles royales. Voilà monsieur de Guise, qui peut parler de ses affaires, étant prince et bien plus à l'abri que moi de tout danger. C'est lui qui va nous raconter une de ses amourettes.

Le chevalier voyant un cercle nombreux de jolies femmes parmi lesquelles il y en avait beaucoup de blondes, pensa que son inconnue pouvait bien s'y trouver. Il conçut l'idée hardie de la forcer à se trahir par quelque signe d'émotion au récit de son aventure. Le désir de la découvrir triompha des scrupules et de la foi du serment. Il évita de prononcer le nom de Créqui, et glissa légèrement sur l'épisode du cheval ; mais il parla de la dame mystérieuse et de la maisonnette avec les détails les plus mi-

[1] Cette réponse de Bassompierre à la reine est historique.

nutieux, en ayant soin d'étudier les moindres jeux de physionomie de son auditoire. Il dit tout ce qu'il savait du signalement de la belle, en jurant ses grands dieux qu'il la poursuivrait jusqu'en enfer, et qu'il l'aimait à la rage.

L'histoire eut du succès et réjouit particulièrement la reine ; mais aucune des beautés de la ruelle ne laissa voir qu'elle fût troublée. Le chevalier, croyant en être pour ses frais, s'apprêtait à sortir. Une femme, qui se trouva près de lui, se pencha contre son oreille et lui dit tout bas :

— Vous êtes un indigne et un traître !

Puis elle se retourna fort tranquillement pour reprendre la conversation qu'elle avait avec une autre personne. M. de Guise tressaillit de joie et de surprise. Il vit des cheveux fort beaux, quoique d'un blond un peu trop ardent ; une peau d'une blancheur parfaite, de grands yeux pleins de vivacité, une taille admirable et des mains effilées ; ce ne pouvait être que son inconnue. Il la retrouvait en la personne de mademoiselle Paulet,

jeune femme fort à la mode et qu'on accusait d'être galante. On disait même qu'elle avait eu quelque liaison avec le duc, frère du chevalier. Jamais M. de Guise n'avait songé à lui faire la cour; mais depuis un instant elle lui semblait délicieusement belle, et il s'étonnait de ne l'avoir point reconnue plus tôt.

En quittant le Louvre, mademoiselle Paulet n'avait pas fait cent pas en son carrosse que le chevalier se trouvait à cheval près de la portière. On releva les glaces d'un air fort maussade et on ne voulut pas seulement répondre aux saluts du jeune seigneur. Arrivé à l'hôtel du conseiller Paulet, M. de Guise offrit sa main pour faire descendre la demoiselle.

— Je ne sais, lui dit-on avec colère, comment je puis encore accepter les services d'un homme aussi déloyal que vous, monsieur.

— Vous ai-je fait le moindre tort? répondit humblement le chevalier; quelqu'un autre que vous et moi sait-il ce qui s'est passé entre nous? De grâce! permettez que je vous accompagne.

Il faut que vous connaissiez à quel point je vous aime.

— Vous ne monterez pas chez moi, monsieur, je vous le défends; je suis trop irritée contre vous dans cet instant.

— Dites-moi au moins quand il vous plaira de me recevoir.

— Mais on ne peut donc se défaire de vous?

— Ce sera difficile à présent, à moins que vous ne me fassiez mourir; mais vous ne serez pas assez cruelle pour me condamner sans m'entendre. Accordez-moi une seule audience.

— Eh bien! ce soir, à dix heures, mon carrosse vous ira prendre chez vous. Je vous donnerai audience dans la maisonnette où vous êtes déjà venu. Vous trouverez en moi un juge sévère, je vous en avertis.

— Je consens d'avance à subir toutes les peines qu'il vous plaira de m'infliger. Elles ne sauraient être aussi dures que celle d'être séparé de vous.

— A ce soir donc.

De retour à son hôtel, M. de Guise, ivre

d'espérance, fit appeler son barbier, ouvrit ses boîtes de parfums, et mit une chemise à broderie d'or, comme si l'heure du rendez-vous eût été près de sonner. Ne sachant plus comment tuer le temps, il s'alla promener à pied sous les arbres du Cours. Cinq heures venaient de sonner lorsque M. de Créqui vint à passer sur son cheval noir.

— Qu'avez-vous donc, chevalier? lui cria le comte. Vous bâillez comme un président en séance.

— Je m'ennuie à la mort. Mais vous, comment venez-vous par ici sans vos gens?

— Je vais dîner à la campagne.

— Où donc cela?

— Je ne puis vous le dire.

— Est-ce que ce serait chez votre maîtresse?

— Précisément. Je suis en retard. Adieu, chevalier!

M. de Guise demeura comme frappé de la foudre. Une fantaisie de M. de Créqui pouvait lui enlever son bonheur. Des projets sinistres

roulèrent dans sa cervelle. Il voulait avouer tout au comte et se battre à mort avec lui. Il fallait qu'un des deux cédât le pas à l'autre, car l'idée du partage devenait intolérable, et la jalousie dévorait le cœur du chevalier. La soirée lui sembla mortellement longue. Il descendit dans la rue avant dix heures, et prêta l'oreille avec attention au moindre bruit. Un brouillard épais enveloppait la ville. Quelques passans suivaient les murs avec des lanternes. Cependant le roulement d'un carrosse se fit bientôt entendre. Les chevaux tournèrent dans la rue et s'arrêtèrent devant l'hôtel; la portière s'ouvrit. M. de Guise bondissait de plaisir. Il donna une bourse pleine d'or au laquais, et s'élança joyeusement sur le marche-pied.

— Sans doute, pensait-il chemin faisant, Créqui n'a fait que dîner avec mademoiselle Paulet, et il n'y passe point la nuit.

Après un assez long voyage, la voiture entra dans une petite cour sablée. Mademoiselle Paulet descendit elle-même les degrés pour recevoir le chevalier; mais il crut s'apercevoir

que l'aspect du vestibule n'était pas le même qu'à sa première visite.

— Vous viendrez aujourd'hui dans mon salon, lui dit-elle, c'est là qu'est mon tribunal. Voici le siége de l'accusé.

En parlant ainsi, la demoiselle désignait un large fauteuil placé près du feu, à côté d'une table où le souper était servi.

— Jugez-moi de même tous les soirs, dit le chevalier en prenant un baiser sur deux lèvres entr'ouvertes par le sourire; et puisse mon procès durer plus long-temps que celui de Biron !

La camériste, qui sortit alors du salon, passa devant M. de Guise. Ce n'était pas celle qu'il avait vue la première fois. Le valet qui apporta les viandes était aussi une figure nouvelle. Un doute étrange vint assaillir le chevalier.

— Vous l'avez eu aujourd'hui à dîner ? dit-il à mademoiselle Paulet.

— De qui parlez-vous ?

— De celui qui fera le malheur de ma vie si je ne vous arrache à lui.

— Ne pensons pas à cela.

— Encore un seul mot, je vous prie. De quelle couleur était le manteau qu'il avait aujourd'hui ?

— En vérité, vous êtes singulier ! Quelle fureur avez-vous de parler de cet homme ? Ne cherchez donc pas à me le remettre dans l'esprit, et surtout ne me donnez pas occasion de prononcer son nom.

— Ouais ! pensa M. de Guise, est-ce qu'elle l'ignorerait ? est-ce que ce ne serait pas mon inconnue ?

Dans l'incertitude où il tombait tout-à-coup, le chevalier ne voulut pas se priver d'un plaisir qui était si proche et si attrayant. Dans le cas même où il y aurait une tromperie sous jeu, elle était assez douce pour qu'il consentît à prolonger l'illusion.

On verra par la suite de cette histoire combien il était amoureux de son inconnue ; mais un caprice d'un moment n'était pas à dédaigner pour cela. L'amour est un remède si sûr aux peines d'amour, qu'il aurait peut-être suffi que

l'erreur se prolongeât jusqu'au lendemain pour que le chevalier se trouvât guéri de sa passion, et que mademoiselle Paulet s'emparât entièrement de cette imagination indécise qui cherchait à se fixer.

M. de Guise avait un moyen sûr d'éclaircir ses soupçons ; c'était le signe noir qui devait se trouver à la jonction du bras gauche à l'épaule. Il eut le bon esprit de ne point trop se hâter d'y recourir. Il mangea le souper le plus gaiement qu'il put, et laissa les choses suivre leur cours naturel. Ce fut le lendemain, à la pointe du jour seulement, comme la demoiselle sommeillait, qu'il écarta d'une main tremblante la manche de la chemise. Le bras était fort joli et d'une blancheur charmante ; mais le signe n'y était pas ! Mademoiselle Paulet en s'éveillant vit le chevalier qui ajustait tranquillement ses dentelles et attachait son manteau.

— Que faites-vous donc ? lui dit-elle.

— Ne vous dérangez pas, ma mignonne, répondit-il ; je vais poursuivre mes recherches.

Je vous sais gré de la tromperie. Vous n'êtes pas mon inconnue, et si je pouvais l'oublier, ce serait bien auprès de vous ; mais je sens que rien ne peut l'ôter de ma pensée, puisque je suis encore tout à elle dans ce moment même. Adieu. Acceptez cette bague en souvenir de cette nuit, et si vous en avez le temps, songez à moi quelquefois.

Le chevalier mit un fort beau diamant au doigt de mademoiselle Paulet, et sortit de la maison.

Un mois entier s'était écoulé depuis cette rencontre, et M. de Guise n'avait pas reparu à la cour. N'espérant plus retrouver sa belle parmi les femmes de la noblesse, il s'était jeté si avant dans la bourgeoisie, qu'il ne venait plus au Louvre. On s'inquiéta d'une si longue absence. Bassompierre avait vu par les rues le chevalier fort en désordre, la mine pâle et son épée lui traînant sur les talons. Il fallait que l'amour lui eût troublé la raison ou qu'il fût malade. En effet, le pauvre jeune homme était au désespoir, et le jour que Bassompierre l'avait aperçu,

il se mit au lit avec une grosse fièvre. On se rappela l'histoire racontée à la ruelle de la reine ; on en reparla beaucoup, et la maladie du chevalier devint un sujet général de conversation. Les dames s'intéressaient à son malheur. On s'inscrivait pour lui chez le suisse de son hôtel, et Sa Majesté lui envoya le médecin des enfans.

Pendant qu'il était alité, le chevalier reçut un billet qui lui rendit un peu de courage. C'était de la dame mystérieuse :

« Est-il vrai, lui disait-on, que vous soyez malade par amour pour moi ? En ce cas, prenez patience. Les maris sont mortels comme les autres hommes, et les amans sont infidèles. Vous entendrez sans doute parler de moi dans trois mois. »

Le terme était fort long ; mais enfin c'était du moins une perspective consolante. Ce qui contribua le plus au prompt rétablissement du malade, ce fut une inspiration lumineuse qui lui vint à force de réfléchir. Sitôt qu'il se vit en état de sortir, le chevalier s'en alla chez M. de Cré-

qui. Après avoir causé de mille choses indifférentes, il témoigna le désir de visiter les écuries. Tous les chevaux furent passés en revue, et le comte, étant riche et magnifique, avait de belles montures. M. de Guise s'arrêta en dernier devant la jument noire qu'il avait aperçue tout d'abord.

— N'est-ce pas là, dit-il, sans avoir l'air d'y songer, cette bête que vous m'avez prêtée un soir ?

— Précisément. C'est celle que je préfère aux autres.

— Elle me plaît, je ne sais pourquoi, et je voudrais vous l'acheter.

— Je n'ai pas envie de m'en défaire. Elle descend en ligne maternelle du fameux cheval de M. le connétable.

— Ce ne serait pas là une raison pour la garder, si elle ne valait rien.

— Mais il s'en faut qu'elle soit mauvaise.

— Je le crois, puisque je vous propose de me la céder. Je vous en donnerai un bon prix, ou bien nous ferons un échange.

— Vous ne la prendriez pas si je vous offrais de la troquer contre votre beau cheval de Hanovre.

— Peut-être, car celui-là ne me plaît plus autant que les premiers jours.

— Allons donc ! vous feriez une mauvaise affaire, et d'ailleurs je tiens à ma jument noire.

— Faites-moi l'amitié de me la vendre.

— Voilà un caprice de malade, chevalier.

— C'est vrai. Il faut absolument que je me passe cette fantaisie. Fixez vous-même la somme.

Depuis quelque temps les cartes n'étaient point favorables à M. de Créqui. Il avait besoin d'argent, et voulut profiter de l'occasion. Il demanda huit cents écus. C'était énorme ; mais le chevalier n'hésita pas.

— Je vous apporterai cela demain soir, à neuf heures, dit-il au comte, et j'emmènerai le cheval.

Le lendemain, avant neuf heures, M. de Guise arriva tenant les huit cents écus. Il ajouta

soixante livres pour la selle et la bride, ne voulant gêner en rien la jument noire dans ses habitudes. Le palefrenier qui la soignait d'ordinaire l'apprêta, et le chevalier mit lestement le pied dans l'étrier.

— Bonsoir ! dit Créqui en riant. Vous êtes un grand original, chevalier. Si demain vous avez des regrets du marché, vous me trouverez prêt à le rompre, pourvu que le jeu n'ait pas été trop méchant pour moi.

— Je ne reviens jamais sur une affaire conclue.

— Comme il vous plaira. Ménagez cette pauvre bête, et ne lui faites pas mener une aussi rude vie que le jour où je vous l'ai prêtée.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin.

M. de Guise était haletant. Il partit comme le premier jour par la petite rue Saint-Roch. L'obscurité était profonde, et pourtant la jument allait du même train qu'à sa première course ; ce qui promettait un succès complet. Sa volonté semblait fort arrêtée. Elle prenait sans hésiter les détours, et marchait avec son

calme habituel. Le chevalier en riait convulsivement, tant il avait de joie de se sentir ainsi porté vers le but de tous ses désirs.

— Va, belle Capricieuse! disait-il en laissant aller les guides. Nous atteindrons le bonheur, et ta ration d'avoine sera doublée ce soir; je te le promets.

Cependant M. de Guise, ne voyant point apparaître la porte de la ville qu'il avait passée la première fois, commençait à s'étonner.

— Peut-être, pensa-t-il, Créqui ne prend-il pas exactement le même chemin tous les soirs. Qu'importe, pourvu que nous arrivions!

Les tours du Châtelet apparurent tout-à-coup, et la jument noire traversa doucement le pont au Change, que M. de Guise était certain de n'avoir pas trouvé sur son passage à la première excursion.

— Où me mènes-tu, infernale bête? murmurait-il. Ne sais-tu donc plus ton chemin? Faut-il que tu te fourvoies justement aujourd'hui! Mille démons! où donc allons-nous?

Le chevalier n'osait pourtant remettre les

mains sur la bride; car la pensée lui vint à l'esprit que la dame pouvait bien avoir changé de domicile. Il traversa bientôt le second bras de la rivière et s'enfonça dans les rues tortueuses du faubourg Saint-Jacques. Arrivé près du cloître des Cordeliers, le cheval s'arrêta court devant une maison d'assez pauvre apparence, et posa ses naseaux entre les barreaux de la porte.

— Plus de doutes! s'écria M. de Guise, *elle* est rentrée à la ville, et voici le séjour où je dois la retrouver!

Il sauta légèrement à terre, et, saisissant le marteau, se mit à frapper violemment. Une vieille femme apparut au bout de cinq minutes, tenant une lumière que ses doigts décharnés défendaient mal contre les attaques du vent.

— Un peu de patience! cria-t-elle de loin. Eh! pour Dieu! on ne frappe pas ainsi à cette heure de la soirée. Que voulez-vous, l'homme?

— Ouvre vite, bonne femme; c'est de la part du comte de Créqui.

—Pardon, mon gentilhomme; excusez-moi,

je vais aller chercher les clefs. Mon maître est dans son lit; mais il se lèvera s'il est nécessaire.

— Ah! ton maître est au logis! c'est différent; je reviendrai demain. Et comment se porte sa femme?

— Vertudieu! méchant écolier, vous moquez-vous des gens? Mon maître n'est pas marié, par la grâce du ciel!

— Qui est donc ce maître, et comment diable se nomme t-il?

— Allez, vous êtes un drôle, de venir troubler le repos de maître Pucelle, le meilleur avocat du barreau de Paris. Tout le monde le connaît, et c'est lui qui plaidera demain pour M. de Créqui, dont il a l'honneur de recevoir une visite tous les jours, depuis un mois, car ce procès donne bien de l'inquiétude à l'illustre seigneur.

Le chevalier, furieux et désespéré, remonta sur sa bête, et, lui enfonçant les deux éperons dans le ventre, la conduisit chez lui au triple galop, en la rouant de coups.

— Du moins, disait-il en frappant de toutes ses forces, je te dégoûterai du quartier Saint-Jacques et des visites à maître Pucelle !

Créqui était depuis peu en procès contre les collatéraux de sa femme, et, comme il allait tous les jours voir son avocat sur son cheval favori, l'animal avait pris de nouvelles habitudes. Pendant huit jours de suite, M. de Guise s'efforça vainement de lui faire retrouver les anciennes. Tous les soirs le chevalier s'en venait dans l'ombre, sous les murs de l'hôtel Créqui, et partait de là, laissant errer la jument noire à sa fantaisie ; mais, quand cette bête singulière ne prenait pas le chemin du logis de l'avocat Pucelle, à cause des leçons que lui donnait son cavalier, elle errait au hasard par les rues. Cette vie vagabonde, dans la mauvaise saison, aurait pu coûter cher à M. de Guise, s'il n'eût heureusement fini par se convaincre de l'inutilité de ses efforts. Ayant perdu l'espoir de retrouver sa belle inconnue, il s'enferma chez lui, ne voulut recevoir personne et résolut d'attendre le plus patiemment qu'il

pourrait l'époque fixée par la dame. Trois mois sont longs à passer pour un homme aussi amoureux. Le chevalier devint si pâle et si maigre, par l'effet de l'ennui, que ses amis avaient peine à le reconnaître.

Ce fut bien pire encore au bout de trois mois, quand le chevalier vit les jours s'écouler sans qu'il lui vînt de nouvelles. Il se promenait éternellement dans la cour de l'hôtel de Guise, et courait chez le suisse dès qu'il arrivait quelque message. Il tomba sérieusement malade à la fin du quatrième mois, et cette fois les médecins crurent qu'il n'en reviendrait pas. La dame eut la cruauté de ne pas envoyer chez lui une seule fois. Le pauvre jeune homme s'imagina qu'elle était morte, et commanda des habits de deuil. Lorsqu'il entra en convalescence, le duc son frère, craignant que ces folies n'eussent une mauvaise fin, le voulait emmener en Provence; mais lui n'y voulut jamais consentir. Il finit par former le projet de tout avouer à M. de Créqui, dans l'espoir que le comte, plus enclin encore au jeu qu'à

la galanterie, consentirait peut-être à céder sa maîtresse.

Avant d'oser en venir à ce parti, le chevalier s'en alla un matin se promener tout seul au bord de la rivière. Il avait la tête basse et le regard si morne, qu'il était un objet de pitié pour les passans. Il arriva doucement jusqu'à l'arsenal, où M. de Rosny, grand-maître de l'artillerie, faisait essayer des canons qui sortaient de la fonderie; c'étaient de grosses pièces qui faisaient des détonnations effroyables.

— Je gage, messieurs, dit le chevalier aux officiers d'artillerie, que personne de vous n'aurait la hardiesse de se tenir à cheval sur le premier canon que l'on va tirer?

— De la hardiesse! lui répondit-on; ce serait bien plutôt un acte de pure démence; le reculement seul de la pièce doit donner une furieuse secousse!

— Vous ne l'oseriez donc pas, messieurs?

— Non, certes!

— Eh bien! moi, je le veux faire.

— Et moi, dit M. de Rosny, je vous supplie de ne pas risquer ainsi votre vie. S'il vous arrivait malheur, la responsabilité tomberait sur ma tête.

— Voici des témoins qui attesteraient que je l'ai voulu. Pour ce qui est de ma vie, ne vous embarrassez de rien, je vous la cèderais en ce moment pour fort peu de chose. Quand Fontenai Coup d'épée fit scier par le tronc un arbre où il était monté, pour voir s'il se ferait mal en tombant[1], on ne s'opposa pas à son envie; laissez-moi donc contenter la mienne, je vous prie.

En parlant ainsi, M. de Guise se mit à cheval sur un énorme canon chargé jusqu'à la gueule, et qui n'avait pas encore été tiré.

—Allons, mettez le feu ! criait-il sans vouloir écouter les remontrances du grand-maître.

Il fallut lui obéir. Le canonnier abaissa la mèche. Le coup partit avec un bruit terrible et déchirant dont les assistans furent étourdis.

[1] Historique.

Un nuage épais enveloppait le chevalier. Une vieille moustache s'écria :

— Il est perdu ! la pièce a dû éclater !

En effet, le canon venait de crever, et M. de Guise gisait à terre horriblement mutilé. On le porta chez lui sur un brancard ; il n'était pas mort, mais il n'en pouvait revenir. La nouvelle de cet accident se répandit par la ville, et comme on parlait depuis long-temps des chagrins de ce jeune seigneur, on broda là-dessus une foule de contes étranges.

Vers le soir, comme les médecins se retiraient, déclarant qu'il n'y avait aucune ressource, une dame fort belle accourut à l'hôtel de Guise. Elle pénétra jusqu'au lit du chevalier, et pencha son visage noyé de larmes sur celui du moribond. Il ouvrit les yeux, et faisant un grand effort pour parler :

— Vous auriez mieux fait de venir plus tôt, dit-il.

Et il expira.

C'était la dame mystérieuse !

Cette femme s'appelait Marie Droguet : elle

était fille d'un simple sergent au Châtelet, et le président Le Coigneux l'avait épousée pour sa beauté. Son humeur était fantasque. Elle rendit ses amans fort malheureux, à l'exception de M. de Créqui. Elle avait pour habitude d'aller à pied par les rues, précédée d'un homme qui jouait du luth de Bologne, ce qui n'était pas d'usage alors, et aurait un peu prêté à rire, si elle n'eût été d'une beauté vraiment extraordinaire.

Son mari, M. Le Coigneux, dont Mignard fit plus tard le portrait, avait une mauvaise mine qui tenait parole, car il montra toujours un cœur très-dur. Depuis long-temps il se repentait d'avoir épousé Marie Droguet, et les mémoires du temps racontent qu'il s'en défit vertement par le poignard pour prendre une autre femme qui lui apportait beaucoup de biens, quoiqu'il fût déjà riche. C'était peu de jours après la mort du chevalier de Guise.

On sait ce qu'est devenu M. de Créqui, et les historiens l'ont assez fait connaître. Le roi le fit duc et prince de Foix. Il se distingua sur-

tout à la campagne de 1622 et dans ses ambassades.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la jument noire qui avait causé tant de malheurs. Elle tomba dans les mains du duc de Guise, frère du chevalier, et lui servit beaucoup le jour qu'il s'enfuit en Piémont, ayant appris que M. le cardinal le voulait faire arrêter. Elle mourut fort vieille à Rome, dans les écuries d'un prélat qui la mit au carrosse.

Mademoiselle Paulet.

Un matin, il y avait chez la marquise de Chalusset trois dames, parmi lesquelles était la vicomtesse d'Auchy, qui passait pour être la maîtresse de Malherbe. Quand on eut bien devisé des choses du jour, madame de Chalusset se mit à dire qu'elle donnerait tout au monde pour être bel-esprit, et qu'il n'y avait rien de si désirable que de savoir joliment

écrire un billet doux. Elle proposa ensuite aux trois jeunes dames qui l'étaient venues voir de s'exercer ensemble à bien tourner les lettres. On se mit aux quatre coins du salon avec des tables, et on s'écrivit des douceurs les unes aux autres.

Des Iveteaux, qui était poète, arriva sur ces entrefaites, et fut chargé de juger laquelle avait le mieux fait. Tandis qu'il lisait les épîtres, une petite fille de quatorze ans à laquelle on ne prenait pas garde, et qui écrivait, sans rien dire, près d'une fenêtre, apporta en riant sa composition. Le thème choisi était la réponse d'une beauté sensible à la déclaration de son amoureux. Des Iveteaux décida que la lettre de la petite fille était incomparablement meilleure que les autres, plus naturelle et plus délicatement tournée. Cette enfant précoce était mademoiselle Paulet. Quoique son éducation eût été négligée, on lui découvrit encore bien d'autres talens, car elle dansa tout-à-coup divinement sans avoir pris aucune leçon, et comme elle entendit dans un concert Lisette et

Blanc-Roger, elle se mit dans l'esprit de chanter, et y réussit admirablement. Aussi disait-on, lorsqu'elle fut grande, qu'elle savait faire parfaitement toutes choses ; mais la demoiselle ayant causé du bruit par ses galanteries, on ajoutait méchamment que l'amour était encore ce dont elle s'acquittait le mieux.

Mademoiselle Paulet devint l'une des plus agréables personnes de la cour. Sa taille était la plus svelte et la plus élancée qu'on pût voir. Un sourire permanent établi sur ses lèvres et des yeux fort expressifs donnaient à sa figure un air de belle humeur, d'esprit et de santé, qui faisait plaisir à voir. Ses cheveux, d'un blond trop ardent, lui tombaient jusqu'aux chevilles et se dénouaient à tout propos, sans doute à cause de la vivacité de ses mouvemens. M. de Bassompierre, qui se connaissait en beauté, disait : « Je ne sais pourquoi les femmes, auprès de cette petite Paulet, ont l'air d'être muettes et de surveiller les plis de leurs jupes. Elle seule paraît ignorer qu'elle est jolie, et quand elle danse, toutes les autres

semblent des emplâtres ou des statues. »

Dans le temps que le roi était amoureux de la princesse de Condé, au point d'en perdre la raison, il y eut une grande fête où mademoiselle Paulet figura dans un quadrille de nymphes. Elle chanta le même soir un solo qui produisit une si grande sensation, qu'elle eut à l'instant pour adorateurs déclarés les plus fiers personnages de la cour. Elle fut subitement à la mode, et Henri IV, tout épris qu'il était d'une autre beauté, ne laissa pas de fredonner trois jours durant la chanson qu'il avait entendue.

M. de Rosny gémissait de la passion de son maître pour une princesse dont le mari n'était pas d'humeur accommodante. Il remarqua tout d'abord le caprice pour la jeune chanteuse, et conçut l'espoir de diriger les pensées du monarque sur ce nouvel objet. Il donna le mot à ses amis, qui vantèrent les charmes de mademoiselle Paulet et répétèrent mille fois son nom avec éloges. Henri voulut la revoir. Elle devina sans doute qu'elle avait fait im-

pression, car elle adressa ses œillades en haut lieu, et mit en jeu tout l'arsenal formidable des coquetteries auxquelles Henri IV n'avait jamais su résister de sa vie.

Un soir, au petit coucher, le roi, trouvant sur sa cheminée un beau diamant qu'il destinait à la reine, le tourna plusieurs fois entre ses doigts, et s'adressant à son valet de chambre Laroque, lui dit à voix basse :

— Tu porteras ceci demain à mademoiselle Paulet, et tu lui diras que je pense à elle.

— Pas autre chose, sire ?

— Ajoute : nuit et jour, et quelque phrase de ton crû, pour lui bien donner à entendre que je l'aime passionnément.

M. de Rosny prit une mine fort sévère. Il ne voulait pas que la fantaisie du roi fût trop vite satisfaite, les obstacles donnant du prix à ce qu'on désire.

— Prenez garde, sire, dit-il en fronçant les sourcils. Cette jeune fille est orpheline. Le feu conseiller Paulet a été l'un des plus fidèles serviteurs de votre majesté; un homme

intègre et qui tenait à l'honneur de son nom. Votre majesté ne voudrait pas mener à mal une fille si jeune, sans surveillans et sans expérience.

— Ne puis-je lui envoyer un présent sans être soupçonné de la vouloir séduire ? Ce Rosny me vient toujours rabattre la joie.

Et s'adressant à Laroque, le prince ajouta :

— Tu lui diras que c'est parce qu'elle m'a réjoui le cœur avec sa voix fraîche, et que je la tiens pour une jolie petite sirène.

— A la bonne heure ! murmura Sully ; voilà qui est mieux.

Le lendemain, le carrosse de M. le grand-maître s'arrêta devant la porte de mademoiselle Paulet. La jeune fille ne parut point étonnée d'une visite de si grande conséquence, et rendit avec beaucoup de grâce et d'aplomb les honneurs dus au plus puissant personnage qui fût alors.

— Avez-vous reçu le présent du roi ? demanda Sully.

— Le voici, répondit-elle, montrant la bague qu'elle avait mise à son doigt.

— Eh bien ! que pensez-vous de cela, mon enfant?

— J'allais vous demander ce qu'il faut que j'en pense.

— Mais je crois que c'est assez clair : le roi en tient ; il est amoureux de vous. Dites-moi donc franchement, là : comment allez-vous accueillir ses hommages?

— Franchement, monsieur le duc, le roi me plaît médiocrement. Il a cinquante-cinq ans. Il me voudrait marier avec quelque sot. Il mourra ou me délaissera pour une autre. Je ferai sagement de ne pas l'écouter.

— Mais vous êtes une friponne. Vous lui avez adressé des agaceries qui l'ont bouleversé. On ne joue pas ainsi avec le repos de son souverain.

— Je n'ai rien fait dont une honnête fille doive rougir. Ce n'est pas ma faute s'il me trouve à son goût.

— Songez qu'il peut vous combler de biens.

— Je suis riche et libre.

— Il est le roi.

— Pour vous parler à cœur ouvert, monsieur le duc, et sans faire la prude, je vous dirai que je ne puis appartenir à un homme qui ne me plaît point, fût-il le maître du monde. Il y avait un seigneur que j'admirais de toute mon ame à cause de son génie, de son ambition et de ses malheurs, c'était M. de Biron. S'il n'eût pas été décapité...

— Oh! la vilaine imagination que celle d'une femme! Un traître et un conspirateur!

— Tout ce qu'il vous plaira. Je l'aurais aimé bien volontiers.

— Vous êtes une perverse. Çà! voyons, écoutez-moi : j'ai à vous parler maintenant d'affaires importantes.

M. le grand-maître expliqua sans détours quels étaient ses projets et le rôle qu'il y voulait faire jouer à la demoiselle. Il démontra combien étaient graves les circonstances; le tort immense que causait aux affaires la passion insensée du roi pour madame de Condé. M. le prince était un homme d'un rude caractère, qui en viendrait plutôt à une extré-

mité que de laisser courtiser sa femme. Déjà il l'avait enfermée dans un de ses châteaux, et ne voulait plus paraître à la cour. Les Montmorency, ses alliés, prendraient assurément parti pour lui. Une guerre civile ou quelque conspiration en pouvait résulter.

— J'aurai bien du regret, dit mademoiselle Paulet avec un sourire malin, de ne pouvoir vous obliger en cette occasion; mais il faudra que les affaires de l'état s'arrangent sans moi, car je ne saurais surmonter mes répugnances. Ce n'est pas que je craigne fort d'être déconsidérée par une liaison avec un si grand roi. Nous vivons dans un temps où ces choses-là ne passent pas pour être honteuses. De belles dames plus nobles que moi n'auraient pas besoin, pour se décider, d'entendre toutes vos raisons, qui sont les meilleures du monde; mais je vous dis naturellement le véritable obstacle à l'accomplissement de vos projets. Faites que le roi ait vingt ans de moins; effacez les rides de sa figure; arrangez-vous pour qu'il me plaise, et puis nous

verrons alors. Cependant je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait mourir M. de Biron, le courage même, son ami le plus ancien, après vous, monsieur le duc.

— Vous êtes une méchante tête! Vous n'aimez ce traître que parce qu'il est mort; s'il eût réussi, vous le mépriseriez. Mais songez donc au temps où le roi n'avait qu'une petite armée pour vaincre d'innombrables ennemis; songez aux mille prouesses par lesquelles il a regagné son trône. Voyez-le en Navarre, avec un noyau de serviteurs fidèles, comme le baron de Batz, Crillon, d'Aubigny et moi. Nous avons vendu nos maisons et notre argenterie pour marcher à sa suite, mon enfant. Demandez aux vieilles gens de vous conter cela, et vous verrez que notre roi est un héros, un autre homme que votre Biron; que dis-je! le premier, le premier de nous tous, le plus hardi, le plus âpre au feu et le meilleur après la bataille. Toujours le fer au poing contre l'ennemi, et les bras ouverts pour recevoir les rebelles que ses victoires forçaient à demander

grâce. Non, il n'y a pas de cœur plus magnanime sous le ciel!

M. de Rosny s'échauffait si bien à faire l'éloge de son maître, que la jeune fille finit par lui prêter plus d'attention. Sully raconta ensuite les folles entreprises du roi pour plaire à la princesse de Condé; qu'il avait été jusqu'à courir la nuit à l'entour du château de M. le prince, et se déguiser en charretier pour pénétrer dans l'intérieur.

— Quoi! s'écria la demoiselle, il peut encore aimer avec tant d'ardeur!

— Sans doute, dit le grand-maître; c'est un jeune homme par sa force, son courage, et malheureusement aussi par l'impétuosité de ses passions. Enfin, le croiriez-vous? il a formé le projet le plus vaste et le plus beau; c'est un secret que vous n'avez pas besoin de connaître; il s'agit des protestans d'Allemagne... une conception admirable... Eh bien! depuis un mois je ne puis obtenir de lui qu'il tienne conseil une heure seulement tous les jours. Le temps s'écoule; l'occasion peut s'en-

fuir! Oh! maudites soient les femmes qui jettent le trouble dans cette belle ame! Écoutez, mon enfant : promettez-moi seulement de continuer à faire les doux yeux à notre bon roi, de l'occuper un peu, de l'attirer à vous. Employez les plus fines ruses de votre sexe; mettez-le-moi comme il faut dans vos filets; et puis vous agirez, pour le reste, à votre guise.

M. de Rosny se leva, et prit congé de mademoiselle Paulet. Comme elle lui rendait les honneurs suivant les règles de l'étiquette, il s'arrêta encore sur l'escalier.

— Agnès Sorel, dit-il gravement, a sauvé son prince en renonçant à lui; faites la même chose par le moyen contraire, je vous jure que vous aurez bien mérité de la France. Le roi est mieux que vous ne pensez. Je vous le veux montrer à cheval et se livrant aux exercices galans; c'est encore un charmant cavalier. Je crois que, si j'étais comme vous, une jolie fille de dix-huit ans, il me plairait fort.

Mademoiselle Paulet ne put s'empêcher de rire en jetant un regard sur les longues jam-

bes maigres de M. le grand-maître et sur ses bas de couleur lie-de-vin ; mais elle promit de poursuivre ses agaceries et de consacrer ses œillades au bien de l'état, disant que cela n'engageait à rien.

A son retour au Louvre, Sully trouva le roi tout en fureur. Un page de la maison de Condé était venu dire en secret que M. le prince se disposait à emmener sa femme en Flandre.

— Si vous lui défendez de passer les frontières, dit le prudent grand-maître, ce sera le moyen de lui donner plus d'envie de fuir. Ayez plutôt l'air de ne pas songer à la princesse. Réveillez ici les plaisirs endormis ; faites jouer les violons, danser les dames et galoper les chevaux. La belle s'ennuiera de la solitude et voudra revenir à Paris.

Le roi fut bien surpris de voir M. de Rosny, qui n'aimait pas la dépense, lui donner de tels conseils. Il goûta fort l'avis de son ministre, et fit annoncer pour le lendemain un carrousel dans les jardins du château. Mademoi-

selle Paulet y fut engagée des premières; le grand-maître l'envoya chercher par ses neveux, qui lui servirent d'escorte et la firent asseoir en évidence aux meilleures places. Henri IV s'était paré comme un jeune homme; il avait un pourpoint de brocart d'or, un collet de senteurs et des manches de satin de la Chine. Son cheval était le plus superbe, et il le maniait à merveille. Il courut la bague avec succès, et fit divinement bien au jeu de la tête de bois. Sully se frottait les mains en voyant les dames applaudir, et disait tout haut :

— C'est encore le plus adroit; il est leur maître à tous!

M. de Bellegarde, qui avait été jadis l'un des habiles, ne réussit pas à cause de l'embonpoint qui lui était survenu. Bassompierre n'était pas en veine ce jour-là. MM. de Guise étaient absens; de sorte que les honneurs de la matinée restèrent au roi.

Ce fut le tour de mademoiselle Paulet à briller le soir à l'heure des danses. Elle déploya toutes ses grâces dans les quadrilles, et gagna

bien des envieuses, car elle risqua des pas nouveaux de son invention dans une courante qui produisit un furieux effet. Quand l'instant fut venu de présenter, suivant l'usage, sa joue au danseur, pendant que les violons jouaient la cadence, elle s'échappa légèrement dans une pirouette, et donna le baiser du côté qu'on ne le faisait point d'habitude. Ce mouvement parut si charmant et si plein de coquetterie, que tout le monde en murmura de plaisir. Le roi s'écria :

— Ah ! le joli tour ! je le veux voir encore. Holà ! messieurs les violons, recommencez-moi cette mesure.

Et à la seconde fois, la demoiselle mit plus de malice encore dans ses mouvemens. Elle regarda le roi en souriant tandis que son cavalier l'embrassait, et M. de Sully, qui examinait de loin son maître, connaissant la faiblesse de Henri pour le beau sexe, dit tout bas :

— Le voilà pris ! je connais ses allures. Nous le tenons cette fois. Je gage qu'il n'en dormira pas de la nuit.

Toutes les dames eurent bientôt des airs fâchés, et roulèrent méchamment leurs yeux. Le roi causait avec mademoiselle Paulet. Sully ne s'était pas trompé.

— Je ne sais comment cela se fait, disait Henri en soupirant; si c'est le regard de vos yeux ou le baiser que vous avez donné tout-à-l'heure; mais je sens que vous m'avez blessé au cœur. Je ne vis jamais tant de charmes dans une femme.

— Votre majesté est un peu bien sujette à ces galanteries subites, et je n'ignore pas qu'il faut s'en défier.

— Ce serait plutôt à moi d'être en défiance contre vos appas; mais je suis bonhomme, et j'ai toujours donné tête baissée dans les piéges; le ciel m'a fait ainsi. Ménagez-moi donc, ma belle enfant, car je suis pris au lacet comme un pauvre lièvre, et si vous me traitez en ennemi...

— Vous êtes habitué à le battre.

— J'en ai battu quelques-uns; mais j'en ai plus encore embrassé sur les deux joues.

C'est ce dernier moyen de faire la paix que j'aimerais le mieux employer avec vous.

— Est-ce que nous sommes en guerre?

— Sans doute, et la première victoire est de votre côté, puisque je voudrais déjà vous donner les clefs de la ville conquise.

— Eh bien! envoyez-les-moi sur un plat d'argent, avec les chandelles de cire et les confitures.

— Et que me céderez-vous en échange?

— Mon royaume n'est pas grand.

— Non; mais il renferme bien des trésors, et je les veux acquérir.

— A ce compte-là vous seriez le vainqueur et moi le pays subjugué.

—Je suis votre esclave, ma mignonne; ordonnez de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Rendez-vous donc à discrétion et ne m'imposez aucune clause.

— J'y consens; mais je vous irai voir demain pour signer la capitulation.

M. de Rosny, qui s'était approché, entendit ces derniers mots, et, voyant la jeune fille

qui rougissait, il voulut l'empêcher de répondre par un refus.

— Votre majesté, dit-il humblement, n'a pas oublié que nous devons recevoir cette nuit un courrier d'Allemagne. Les instans sont précieux, sire; je vous supplie de tenir conseil aussitôt votre lever.

— Je te donnerai la matinée entière, mon bon Rosny. Nous parlerons d'affaires jusqu'à midi, si tu le veux. Je me sens la tête plus libre et le cœur plus joyeux.

— Le ciel en soit loué! Si c'est vous, mademoiselle, qui avez fait cette cure, la France entière est votre obligée, et je vous en aurai, en mon particulier, une éternelle reconnaissance.

En effet, M. le grand-maître fut toujours l'ami de mademoiselle Paulet, et, dans le temps même où elle donna le plus de prise à la médisance, il la défendit généreusement et lui témoigna beaucoup de considération.

Dès le lendemain au soir, tout le monde sut que le roi était consolé des rigueurs de ma-

dame la princesse. Le nom du nouvel objet de sa flamme circula de bouche en bouche. Mademoiselle Paulet vit accourir chez elle une foule empressée. Sa ruelle devint le rendez-vous de la fleur des courtisans. On lui apportait les nouvelles et on lui donnait les violons. Elle goûta ainsi les plaisirs et reçut les honneurs dus à la favorite. Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Un jour elle reçut à son réveil ce billet du roi :

« Ma mignonne, je vous irai voir tantôt avec mon fils de Vendôme. Le petit peñdard ne se veut pas former, et cependant il touche à ses quinze ans. Il est sauvage comme un jeune loup, et craint autant les femmes que je les aime. Vous nous ferez de la musique et vous nous direz des drôleries, pour familiariser un peu ce petit ours avec votre méchant sexe. Je vous apporterai des primeurs de Touraine. Je vous baise un million de fois les mains. »

C'était le 14 mai 1610, et le roi, en allant chez sa maîtresse, passa par la rue de la Fé-

ronnerie, où l'attendait Ravaillac. On sait assez ce qui en arriva.

Nous ne doutons pas que mademoiselle Paulet, vive et séduisante comme elle l'était, n'eût captivé Henri IV pour long-temps, si un crime n'eût enlevé ce prince à la France.

Après avoir possédé la faveur d'un roi, mademoiselle Paulet ne pouvait plus que descendre. Elle le sentit, et résolut de vivre le plus sagement qu'il lui serait possible; mais avec son caractère ardent et léger, et n'ayant plus la retenue qui précède la première faute, elle ne pouvait manquer de faiblir bientôt. Des circonstances singulières vinrent en outre rendre le terrain plus mouvant sous son petit pied; on lui pardonnera de s'être laissée choir, si l'on songe qu'elle manquait d'une main ferme pour la soutenir, étant orpheline et abandonnée à elle-même.

Pendant les six mois que dura le deuil, elle vécut fort retirée dans un château situé sur la route d'Orléans, et que lui avait laissé le feu conseiller son père. Elle faisait exactement ses

dévotions, donnait aux pauvres, et ne voyait pour toute société que madame la baillive de Montlhéry, sa voisine.

Cette jeune dame lui demandait un soir si elle ne pensait pas au mariage.

— Vraiment, répondit-elle, je serais bien folle d'y penser jamais. On connaît mes fautes : je ne pourrais donc avoir qu'un mari qui se défierait de moi. Il serait jaloux ou bien indifférent; il me mépriserait peut-être, ou m'accepterait pour ma fortune. Je serais donc malheureuse dans tous les cas. Dans ma position, il faut avoir le bon esprit de rester fille.

— Alors vous aurez d'autres amoureux; car enfin à votre âge...

— Eh ! je n'y songe pas, Dieu merci !

— Vous en aurez infailliblement. Devinons un peu qui est le premier qui doit vous plaire.

— Quel enfantillage !

— Dites-moi cela. N'y avait-il pas à la cour quelque beau seigneur qui vous ait recherchée ? Je parie qu'il y en avait.

— Pas un dont je me soucie, je vous le

jure. Le seul homme qui m'ait souvent fait rêver autrefois, c'est le maréchal de Biron.

— Cherchez bien, il doit en exister un autre.

— Il y en a encore un, en effet. Je ne l'ai jamais vu, parce qu'il était dans son gouvernement; mais il porte l'un des noms les plus célèbres de la noblesse; et puis l'ambition et le courage sont héréditaires dans sa famille.

— Le duc de Guise, n'est-ce pas?

— C'est lui.

— Le fils aîné du grand Balafré, un aimable et magnifique prince. Il vous consolera quelque jour.

— Il n'est guère probable que je le rencontre jamais; et d'ailleurs il aura bien autre chose à faire que d'être amoureux de moi.

— Qui sait?

Dans ce moment, M. le bailli de Montlhéry se fit introduire.

— Mademoiselle, dit-il fort cérémonieusement, je viens vous présenter une requête de la part des notables de notre petite ville. Nous

devons loger demain un grand personnage, et nous n'avons pas de maison digne de lui. Nous vous supplions de l'héberger, pour un jour seulement, dans votre joli château...

— Quel est ce grand personnage?

— Dans votre joli château, séjour des grâces et de la beauté. Vous êtes de la cour, et votre compagnie sera un charme bien attrayant pour le seigneur qui nous honore de sa visite en revenant de son gouvernement...

— Mais comment l'appelez-vous donc?

— De son gouvernement de Provence. C'est le duc Charles de Lorraine.

— Monsieur de Guise! s'écrièrent à la fois les deux dames.

— Il me semble que je lis l'étonnement sur votre visage.

— Je ne puis le recevoir, dit vivement mademoiselle Paulet.

— O ciel! quel obstacle s'y oppose donc?

— Y pensez-vous? dit la baillive; vous feriez une impolitesse à M. de Guise parce que nous avons mêlé son nom à nos folies! Allons

donc ! ce que nous avons dit est entre nous deux. Je ne vous crois point perdue pour cela. Il ne restera qu'un jour. Nous le verrons, et nous pourrons parler de lui à notre aise. Il ne se doutera pas que vous ayez rêvé de lui. Ce sera charmant. Il faut le recevoir. Monsieur le bailli, elle y consent.

— Vous y consentez, mademoiselle ?

— Au fait, pourquoi non ?

— Je suis au comble de mes vœux. Demain soir, selon toute probabilité, vous aurez la visite de M. le duc. Son courrier m'annonce qu'il n'a dans sa suite que six personnes d'épée et son premier valet de chambre. Il voyage à cheval.

— C'est bien. Le souper sera prêt pour neuf heures.

Le lendemain, sur le soir, une demi-douzaine de jeunes gentilshommes dînaient ensemble à l'unique auberge de Montlhéry, après une partie de chasse. Le repas était bruyant, à cause du vin de Beaugency, qui avait fort échauffé toutes les cervelles. On en

était aux chansons grivoises, quand l'ordinaire de la poste vint à passer, et dit qu'il avait commission d'apprendre au bailli que M. le duc de Guise s'était arrêté à Étampes à cause de la pluie.

— Je me charge de le lui apprendre, dit un des gentilshommes ; ne perdez pas votre temps, brave homme; le bailli est mon cousin. Il saura la nouvelle dans un moment.

L'ordinaire remonta dans son coche et poursuivit sa route.

— Messieurs, dit le gentilhomme à ses amis, voici une occasion de nous divertir et de manger un excellent souper en société d'une femme charmante. Mademoiselle Paulet attend le duc ce soir. Elle ne le connaît pas. Je me présente à la place de son altesse, et vous êtes mes suivans. Nous allons chercher des chevaux pour y mettre quelques bagages. Nous faisons une entrée magnifique au château et je suis prince pour une nuit. Demain je pars pour mon régiment qui est en Navarre, et l'affaire s'arrangera toute seule.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme. On posa des caisses vides sur des chevaux, pour représenter les mulets de coffre. Deux de ces jeunes fous retroussèrent leurs chausses et ôtèrent leurs plumes et leurs épées pour figurer les laquais. Le premier acteur alla se vêtir à la hâte de ses plus beaux habits de fête. Les autres se placèrent derrière lui à la distance convenable, et on se mit en chemin le plus gravement du monde pour la maison de mademoiselle Paulet.

Celui qui s'était emparé du meilleur rôle était un gentilhomme de bonne mine, qui avait les manières excellentes, une audace à toute épreuve et de l'esprit comme un démon. Il était d'une famille riche et ancienne ; il s'appelait Lansac. Son père avait été dans les gardes de la reine Catherine.

Les fenêtres du château étaient éclairées, et on y pouvait remarquer un grand mouvement. L'un des cavaliers se détacha de la bande, et courut annoncer l'arrivée de M. de Guise. La châtelaine descendit au bas des de-

grés en cérémonie, et fit ses complimens de bienvenue avec sa grâce habituelle. M. de Lansac joua parfaitement son personnage de prince.

— Excusez-moi, belle demoiselle, dit-il en entrant au salon, si je ne vous demande pas le temps de changer de toilette. Je suis fatigué du voyage et pressé de jouir de votre conversation, dont on m'a dit tous les biens imaginables.

En parlant ainsi, le jeune homme prit sans cérémonie le siége d'honneur. Il s'informa des nouvelles en seigneur qui savait son monde. Il nomma les premiers de la cour et raconta les affaires de son gouvernement. Au souper il prit la droite et le haut bout de la table, tandis que les gentilshommes de la suite se rangeaient modestement à l'extrémité; il se laissa présenter la serviette par la maîtresse du logis, et se comporta noblement, avec une aisance et un sérieux imperturbables.

— Messieurs, dit-il à ses suivans au sortir du souper, vous devez être pressés de vous

mettre au lit, je ne vous retiens pas. Soyez debout au point du jour.

Les gentilshommes, fort contrariés d'être ainsi congédiés, n'osèrent pourtant élever la voix; ils sortirent respectueusement, et gagnèrent les chambres qu'on leur avait préparées.

Après deux heures de tête-à-tête, le faux duc de Guise ne paraissait pas encore disposé à se retirer.

— Je vous gêne sans doute, dit-il. Je ne sais comment cela se fait, mais je n'ai aucune envie de dormir.

— Je vous tiendrai volontiers compagnie, répondit la demoiselle. J'aurai le loisir de me reposer après votre départ; on ne trouve pas toujours l'occasion de veiller en aussi bonne société.

Charles de Lorraine avait la réputation d'être fort entreprenant près des dames; on citait de lui d'assez méchans procédés envers le beau sexe. M. de Lansac ne risquait pas de démentir son personnage en donnant à la con-

versation une tournure de galanterie cavalière.

— J'ai bien entendu parler de vous en Provence, dit-il en s'asseyant près de la châtelaine. Le bruit de vos succès est venu jusqu'à moi, et je ne m'étonne pas, en vous voyant, que vous ayez captivé le cœur d'un grand roi; mais parce que vous avez régné sur une tête couronnée, ce n'est pas une raison pour vous retirer ainsi de la cour et mépriser le reste des humains.

— Je devrais craindre plutôt d'en être méprisée.

— Oh ! voilà par exemple une étrange idée. Je me veux déclarer votre serviteur publiquement, pour montrer l'estime où je vous tiens; et, afin que vous n'en doutiez pas, je prendrai dès à présent vos couleurs.

Le faux duc s'empara d'un nœud de rubans verts que la demoiselle portait sur son épaule.

— Ne vous pressez pas trop de vous ranger sous ma loi, répondit mademoiselle Paulet, car, de l'humeur ou je suis, il pourrait vous arriver de perdre vos peines.

— J'en veux courir les risques. Je me suis dit bien des fois en pensant à vous : « C'est la femme que je dois aimer ; » et j'y suis résolu, je vous aimerai comme un furieux.

— Je ne vous en empêche point.

— Je vous défierais de m'en empêcher, car je sens déjà que l'amour me tient à la gorge.

— C'est un mal qui, par bonheur, ne vous dure jamais long-temps.

— Ne riez pas. Je vous jure que j'en suis cruellement attaqué depuis que je vous vois. Ne le comprenez-vous pas, puisque je ne puis m'arracher de vos côtés malgré les fatigues de la route? Sur l'honneur! je ne m'irai pas coucher de la nuit. Or çà, faisons jeu sur table; répondez franchement : me laisserez-vous languir long-temps?

— Sur l'honneur, je n'en sais vraiment rien.

— Les choses vont aller mal pour moi ; le métier de soupirant me rend triste à la mort. Du moins je ne voudrais pas soupirer à quinze lieues de distance. La cour de la reine-mère commence à se réveiller ; vous y viendrez avec

moi demain. J'ai laissé mes carrosses à Orléans, mais nous irons dans le vôtre. Si vous avez des craintes sur l'accueil qui vous attend au Louvre, je vous garantis que je ferai en sorte qu'il soit bon.

— Je vous remercie de ces offres. Mon projet est de rentrer à Paris dans un mois ; vous pourrez d'ici là ménager mon retour au château.

— A quoi bon différer ? je ne voudrais plus vous quitter de la vie.

— Combien avez-vous déjà pris de ces engagemens éternels?

— J'en ai pris d'autres à la vérité, mais jamais avec autant de plaisir ni de sincérité qu'aujourd'hui.

— Nous verrons dans un mois si vous serez dans les mêmes dispositions.

— Et si mon cœur n'a pas varié, vous laisserez-vous attendrir ?

— Peut-être.

— Vous vous laisserez attendrir, cela est certain. Je suis donc assuré de gagner vos bonnes grâces, car dans un mois je vous ai-

merai bien plus encore ; c'est une affaire convenue.

La demoiselle riait en voyant l'empressement que le faux duc mettait à concevoir des espérances.

— Puisque vous devez me rendre heureux dans un mois, poursuivit M. de Lansac, il vaudrait bien mieux m'épargner un si long ennui, et conclure ce soir même. Il ne vous en coûtera pas davantage. Nous sommes seuls ; tout le monde dort autour de nous. La vie est courte et l'occasion rare. Tenez, je vais vous faire une proposition : nous passerons un trait de plume sur cette nuit demain au point du jour ; nous supposerons qu'il n'est rien advenu et que je ne vous ai pas encore rencontrée. Vous serez maîtresse d'agir comme vous l'entendrez, et si même il vous prend envie d'être à l'avenir cruelle pour moi, je vous promets de ne pas me prévaloir des choses antécédentes.

— Je ne craindrais que trop de vous les voir oublier le premier.

— Si vous n'avez pas d'autre souci que celui-là, rassurez-vous bien vite ; je vous aimerai diablement fort et plus long-temps qu'il ne m'est jamais arrivé. Ce que j'en ai dit était pour vous mettre seulement l'esprit en repos ; car je sais que la considération du lendemain est toujours ce qui effraie les dames. Que feriez-vous donc si vous étiez persuadée qu'il n'en peut rien résulter de fâcheux pour vous?

Dans ce temps-là, l'amour ne marchait pas, comme de nos jours, enveloppé de ténèbres ; il se pratiquait le plus souvent au grand jour. Le caprice était une chose permise. Les femmes n'étaient pas obligées de lui donner, comme aujourd'hui, les apparences d'une passion irrésistible ou d'une fascination. Elles pouvaient se dispenser de l'habiller d'un costume mélodramatique, et d'arranger l'histoire entière de leur vie de manière à le rendre excusable à grand renfort de contes à dormir debout. Mademoiselle Paulet était une bonne fille, toute naturelle, ayant le cœur à la main, la tête légère et le pied tournant, aimant le

plaisir, parce qu'en effet le plaisir est une chose agréable. Elle s'arrêta quelques minutes à réfléchir aux suppositions que faisait le jeune homme, et le regarda en souriant d'un air irrésolu charmant à voir. Si elle était belle, il était aussi fort joli garçon. Cependant elle pensa que ce serait une chose dangereuse qu'une liaison avec un seigneur inconstant comme M. de Guise. Elle sentit qu'elle en viendrait bien vite à l'aimer de tout son cœur, et une voix intérieure l'avertissait que l'enjeu n'était pas égal des deux côtés. Craignant de céder à quelque tentation, elle ouvrit sans rien dire la porte d'un oratoire, en faisant signe à M. de Lansac de l'accompagner. L'étiquette obligeait la châtelaine à donner la porte à une altesse. Le jeune homme, pour agir princièrement, n'hésita pas à entrer le premier. Dès qu'il eut mis le pied dans l'oratoire, on ferma la porte derrière lui au double tour.

— Monsieur le duc, lui dit-on en riant, je vous souhaite bonne nuit. Vous trouverez un

lit dans la seconde pièce. Demain je vous donnerai ma réponse, et nous poursuivrons cette conversation.

Le faux prince eut beau supplier et menacer, mademoiselle Paulet lui souhaita de nouveau le bonsoir et se retira dans sa chambre à coucher, où elle se mit à l'abri de toute surprise. Au point du jour, les valets ayant ouvert la prison de Lansac, il sortit à la hâte du château, de peur de rencontrer le véritable Guise, fort embarrassé de sa supercherie, amoureux de la demoiselle, et désespéré par l'idée qu'il n'oserait plus reparaître devant elle.

Le jeune homme reçut fort brusquement ses amis lorsqu'ils demandèrent ce qui s'était passé entre la châtelaine et lui. Il témoigna beaucoup de regrets d'avoir abusé d'un nom qui ne lui appartenait pas, et ajouta que, par de semblables sottises, on compromettait son avenir et on se rendait indigne d'être compté pour un bon gentilhomme.

Sur le midi, M. le bailli de Montlhéry vint au château.

— Mademoiselle, dit-il, je suis désolé de vous avoir occasioné un dérangement inutile. Le duc ne s'est point arrêté dans notre ville. On a dû vous prévenir hier qu'il restait à coucher à Étampes. Je viens vous annoncer que son altesse a traversé Montlhéry ce matin sans s'y reposer.

Mademoiselle Paulet eut assez d'empire sur elle-même pour cacher sa surprise. Les mystifications étaient à la mode en ce temps-là. Il était à craindre que le faux duc ne se donnât les gants de sa bonne fortune manquée; son audace n'annonçait pas un homme scrupuleux. La demoiselle se mordit les lèvres en pensant que son parti pris de vivre sage et retirée ne lui servirait peut-être de rien. Cinq minutes lui suffirent pour prendre une résolution : nier hardiment et démentir les bruits injurieux, poursuivre la calomnie et l'attaquer en face au lieu de la fuir; aller sans retard à la cour et faire la conquête du véritable duc de Guise. Ce moment décida de la vie entière de mademoiselle Paulet. Son imagination

une fois excitée, son caractère fougueux reparut et l'emporta dans un tourbillon d'intrigues. Nous aurions hésité à écrire son histoire si nous n'avions su la belle fin qu'elle a mise à ses erreurs.

Elle monta donc immédiatement en carrosse, et fit force de chevaux jusqu'à Paris. M. de Rosny la conduisit le soir même au Louvre. La reine régente témoigna d'abord un peu de hauteur à la dernière maîtresse du feu roi; mais mademoiselle Paulet savait être aimable pour tout le monde : elle regagna promptement les bonnes grâces de sa majesté. Au premier coup d'œil qu'elle jeta sur M. de Guise, le rouge lui monta au visage en voyant qu'il ne ressemblait en rien à l'hôte de la veille. Charles de Lorraine était petit, large et trapu; il avait la barbe assez mal plantée, peu de régularité dans les traits; mais il mettait plus fièrement que personne le poing sur la hanche, portait bien le manteau et avait un je ne sais quoi qui sentait particulièrement le prince.

Aucune femme, dans la position de mademoiselle Paulet et avec les mêmes projets en tête, n'aurait été en peine d'attirer à elle les hommages de M. de Guise. Le duc, arrivant après une longue absence, n'avait point encore fait de choix parmi les beautés; il se laissa prendre au premier piége qui s'offrit, et il était bien tombé, car il aimait beaucoup les dames d'humeur accommodante. Il s'attacha aux pas de mademoiselle Paulet, la mena plusieurs fois danser, et lui fit la conversation pendant une grande heure. Toute le monde remarqua entre eux la même familiarité que s'ils eussent été d'anciennes connaissances. M. de Rosny secouait la tête d'un air mécontent, parce que n'ayant pas l'oubli des injures aussi facile que Henri IV, il ne pouvait se défendre de regarder le duc comme un rebelle.

On chuchotta dans tous les coins. Mademoiselle Paulet tenait de la nature une belle dose d'assurance, et comme elle avait la langue prompte à répondre, on ne se hasardait

guère à la railler; mais on enrageait de lui voir faire incontinent de si rapides progrès sur le cœur d'un prince fameux et fort à la mode, car M. de Guise était un expert en galanterie, qui donnait des présens aux belles, organisait les parties de plaisir qu'on nommait des *cadeaux*, possédait à fond l'*Astrée* et les amours de Caliste, et parlait surtout phébus avec une grande supériorité.

— Charmante demoiselle, disait le duc, vos yeux lancent de si cruelles arquebusades, que je me sens criblé de blessures. Mon cœur n'est pas à l'épreuve de traits aussi acérés. N'avez-vous pas scrupule de prêter vos appas à l'amour pour qu'il s'y cache et m'y tende un guet-apens?

— L'amour n'est pas tant votre maître que vous voulez le donner à croire.

— En vérité, je suis son serviteur depuis qu'il vous a choisie pour son trône, et je voudrais devenir gentilhomme de sa chambre, afin d'y avoir les entrées.

— Il a bien d'autres trônes plus beaux que

moi dans ces lieux, et je suis le plus humble des siéges où il se pose.

—Bien au contraire; ce sont les autres belles qui ne sont que les tabourets, et vous seule êtes le siége à dos réservé au roi de nos ames.

— Je vois bien qu'il a en vous l'un de ses plus habiles courtisans; car vous parlez en homme qui fait métier de réussir.

— Hélas! que m'importe si on fait état de moi en d'autres cours que celle où je voudrais parvenir? Je préférerais le dernier emploi dans la vôtre à l'honneur d'être le favori de la plus belle qui soit ici après vous.

— Je ne donne pas de mon sérieux dans la douceur de votre flatterie.

— Ah! c'est être trop tigresse que de m'accuser d'être flatteur, alors que je me vais mourant des coups de votre beauté assassine! Faites que vos charmes suspendent leur feu meurtrier; je me rends et demande quartier. Vous ne pouvez me refuser l'hospitalité, si je me présente comme prisonnier de guerre.

— Vous avez votre liberté sur parole.

— Je préfère demeurer près du vainqueur. De grâce, accordez-moi, dans votre estime, l'invitation à la petite entrée ; car vous avez dans la mienne, le dais, le cadenas [1] et le tapis de pied.

M. de Guise, en parlant ainsi, pressait amoureusement le bras de mademoiselle Paulet.

— Eh ! doucement ! dit-elle en riant ; vous m'estimez trop, monsieur le duc ; je suis trop avant dans le rang favori de votre pensée ; retirez-moi des premières loges et me mettez au parquet.

Tout en débitant des fadaises, M. de Guise était de ces gens résolus qui vont droit au but. A la sortie du Louvre, il offrit la main à mademoiselle Paulet pour la conduire au bas des degrés. Lorsqu'elle fut entrée dans son carrosse, le duc y monta délibérément à sa suite et se plaça auprès d'elle. Tandis qu'elle le suppliait de sortir, on ferma brusquement

[1] Le cadenas était un coffret de vermeil d'où on tirait le couvert de la reine au moment du repas.

la portière; un gentilhomme, qui était à M. de Guise, sauta sur le siége du cocher, d'autres arrêtèrent les laquais, et le carrosse partit au galop.

— Où me conduisez-vous? cria la demoiselle.

— Chez vous, répondit le duc, laissant là le phébus. Ne vous effrayez pas. Nous allons à votre hôtel; je veux seulement faire la route à vos côtés.

— Mais c'est une violence, monsieur!

— Hélas! que je serai à plaindre si vous ne me la pardonnez!

Le carrosse s'arrêta en effet devant la maison de mademoiselle Paulet.

— J'espère, monsieur le duc, que vous ne pousserez pas plus loin cette étrange façon d'agir.

— Je n'ai plus qu'à implorer ma grâce, mademoiselle, et me jeter à vos genoux; mais pour cela il faut bien que je vous conduise jusqu'à votre appartement, car je ne puis me prosterner au milieu de la rue, et je ne suis

pas de ceux qu'on fait mettre dehors par ses gens. C'est une visite que je vous rends à une heure un peu avancée. L'amour est indiscret; vous aurez pitié de ma folie.

Charles de Lorraine, au milieu d'un déluge d'excuses et de politesses, s'introduisit dans la maison, puis dans le salon de la demoiselle, et enfin dans la chambre à coucher, où il paraît qu'il obtint son pardon avec la permission de demeurer long-temps, car il y était encore le lendemain au matin.

A quelques jours de là, mademoiselle Paulet aperçut à la cour un gentilhomme qui se tenait caché derrière les autres. C'était M. de Lansac; elle s'approcha de lui sans hésiter.

— Monsieur, lui dit-elle fort sèchement, votre conduite à mon égard vous pourrait faire, si je voulais, un tort à ne vous en relever jamais. Je vous pardonne, à la seule condition de ne m'adresser la parole de votre vie.

— Mademoiselle, j'étais venu dans l'espoir d'obtenir des conditions moins dures par mon repentir.

— N'en espérez pas d'autres. Si M. de Guise savait l'abus que vous avez fait de son nom, il vous ferait jeter par les fenêtres.

Le jeune homme voulut ajouter de nouvelles excuses ; mais on lui tourna le dos et on ne lui accorda plus un seul regard. La demoiselle n'était pas si méchante qu'elle le voulait paraître; car Lansac, étant demeuré amoureux d'elle, rentra en grâce par là suite, comme on le verra bientôt.

M. de Rosny, qui s'intéressait à mademoiselle Paulet, craignait pour elle l'humeur changeante des Guises.

— Prenez garde, mon enfant, disait-il un jour à sa protégée ; cet homme-là est un brouillon comme son père et tous ses oncles. Ne vous attachez pas trop fortement. Je sais sur lui de vilaines histoires. Il n'a de secret pour personne, et tient à honneur de publier ses succès. On m'a conté qu'un jour, ayant obtenu les faveurs d'une dame, il se démenait chez elle avec impatience, en s'informant à chaque instant de l'heure qu'il était, et comme

la dame lui demanda le motif de cette agitation : « C'est, dit-il, que je voudrais être à demain pour l'aller dire à mes amis. »

Mademoiselle Paulet tournait sa tête de côté en souriant malignement des craintes du vénérable grand-maître. Ces inquiétudes n'étaient pourtant pas vaines ; car M. de Guise ne prenait aucun soin de ménager la réputation de sa maîtresse. Il parlait d'elle avec une légèreté coupable, et s'il n'eût pas été si grand seigneur, les autres dames n'auraient pas manqué de saisir ce prétexte pour témoigner à la demoiselle moins de considération. Ce qui acheva de la compromettre, c'est qu'elle en vint à aimer le duc si tendrement, qu'elle n'avait pas même le courage de lui commander d'être plus soigneux de son honneur.

Un jour que M. de Guise et le duc de Chevreuse chassaient ensemble dans un lieu sauvage qu'on appelait Versailles, ils s'arrêtèrent sous un arbre pour se reposer, et causèrent de leurs bonnes fortunes.

— Savez-vous, disait M. de Chevreuse,

que vous faites preuve, cette fois, d'une constance qui ne vous est pas habituelle? Voici tantôt un mois que vous ne bougez de l'hôtel Paulet.

— Je n'en ai pas pour long-temps à présent, répondit M. de Guise avec fatuité.

— Je gagerais que vous serez encore dans les filets de cette jeune fille dans deux autres mois encore.

— Votre cheval contre le mien que j'en suis délié avant huit jours.

— Cela va. Votre cheval est à moi, j'en réponds.

— C'est au contraire le vôtre qui m'appartient, puisque je veux rompre à l'heure même.

— Oh! n'allez pas si vite; demain vous en seriez peut-être à vous mordre les ongles.

— Je vous prouverai tout de suite que ma gageure est gagnée.

— Comment cela?

— En vous envoyant ce soir prendre possession de la belle en mon lieu et place.

— Cela me conviendrait fort, et je ne re-

gretterais pas mon cheval si la chose était possible ; mais je me verrais fermer la porte sur le nez.

— Par la balafre de mon père ! cette fille est à moi, et je puis disposer de mon bien, j'espère. Je vous en veux donner ici ma lettre de change, et il ferait beau voir ma signature aller aux mains d'un sergent faute de paiement.

M. de Guise déchira une feuille de son agenda de poche, et traça au crayon une lettre de commerce ainsi conçue :

A la première vue, ma mie, vous paierez au duc de Chevreuse le montant complet de votre amour pour moi, que je lui transmets par la présente, valeur échangée.

CHARLES DE LORRAINE, DUC DE GUISE.

Des bois de Versailles.

A mademoiselle Paulet.

M. de Chevreuse n'attendit pas au soir pour se faire annoncer à l'hôtel Paulet. Il se présenta le plus poliment du monde, en belle

toilette et le maintien agréablement composé, tenant d'une main son chapeau et de l'autre son billet en règle.

— Mademoiselle, dit-il en arrondissant le bras et soulevant avec grâce le petit doigt, je suis possesseur d'une lettre de change sur vous dont j'ai bien à cœur d'être payé.

En prenant lecture du billet, mademoiselle Paulet ne put dissimuler une certaine émotion, le coup étant rude et inattendu; mais elle ne se laissa pas démonter. Elle comprit que si ce papier courait le monde, on en pourrait faire des risées; c'est pourquoi elle le déchira et en jeta les morceaux au feu.

— S'il était vrai, répondit-elle avec assez de calme, que j'eusse de l'amour pour son altesse le duc de Guise, ce serait une valeur immobilière, monsieur, et qui ne se devrait point transmettre comme des marchandises; mais ce que M. de Guise réclame n'existe pas. Un pareil procédé me dégagerait d'ailleurs de toute obligation envers lui. Votre billet n'a donc qu'une valeur chimérique, et je vous

conseille bien de ne plus faire ce commerce; vous n'y gagneriez que des désagrémens.

— Cependant, mademoiselle, le duc m'avait garanti un accueil favorable.

— Je l'estime trop, et vous aussi, monsieur, pour ne pas voir en ceci une plaisanterie. Il ne faut pas qu'elle aille plus loin, et c'est afin qu'il n'en soit plus question que je détruis cette pièce curieuse. S'il en était mis une copie en circulation, j'en regarderais l'auteur comme un misérable.

Elle ajouta ensuite avec une révérence :

— J'aurai toujours beaucoup de plaisir, monsieur, à recevoir une personne de votre qualité, lorsqu'elle m'honorera de ses visites; mais, dans ce moment, vous avez trop les apparences d'un faussaire et d'un malhonnête homme pour que je sois tenue de vous faire compagnie.

Et la demoiselle se retira dans ses appartemens avec une contenance fière, en fermant la porte derrière elle pour n'être point suivie.

M. de Chevreuse demeura fort décontenancé

de cette brusque sortie. Il se promena un instant dans le salon en faisant craquer ses bottes sur les tapis et mordant ses moustaches, puis il s'en alla tout confus chez M. de Guise. En lui apprenant qu'on avait traité le porteur de son titre comme un sot et un homme de peu, il lui ôta l'envie de poursuivre cette fanfaronnade.

— Je pense, dit le duc, que le beau jeu n'est pas de notre côté. Je vous rendrai votre cheval; nous agirons prudemment, je crois, en ne parlant pas de l'aventure. J'irai ce soir faire ma paix avec la petite.

Tout prince qu'il était, M. de Guise se vit fermer la porte de l'hôtel Paulet, et s'en retourna fort courroucé. Après une affaire aussi fâcheuse, bien des femmes se seraient retirées pour un temps dans leur château. Mademoiselle Paulet, ayant heureusement pleuré pendant une grande heure, se sentit le cœur fort soulagé. La nuit venue, elle délibéra quelque peu s'il convenait d'aller au Louvre; et puis, ne pouvant supporter l'idée qu'on s'informe-

rait peut-être des causes de son absence, elle mit sa plus riche parure, et demanda son carrosse.

Il y avait comédie au château pour un nouveau Pantalon, arrivé de Venise, et qu'on disait fort divertissant. Mademoiselle Paulet trouva place au premier rang parmi les plus belles. M. de Guise voulut se mettre dans son voisinage; mais elle trouva moyen de l'éviter et d'attirer autour d'elle une douzaine de jeunes seigneurs des plus galans. Elle fit mille coquetteries, et se mit si bien en frais d'esprit et de gentillesse, qu'elle eut bientôt une grosse cour.

— Il paraît, lui dit son altesse après le spectacle, que vous avez résolu de me traiter comme le Cassandre de la comédie. Je n'ai pu voir encore aujourd'hui de quelle couleur sont vos yeux.

— Vous pouvez voir qu'ils sont un peu rouges d'avoir pleuré ce matin; mais je ne m'affligerai pas plus long-temps pour un homme qui ne le mérite pas.

— Eh! là! ne nous fâchons pas pour une plaisanterie.

— Il est trop tard, monsieur le duc; je n'ai plus de colère, ainsi nous ne pouvons plus nous accommoder. Trouvez bon, je vous prie, que je rie de préférence avec les gens qui plaisantent d'autre façon que vous.

La demoiselle s'éloigna en jouant de l'éventail et entraînant après elle une foule de jeunes cavaliers.

C'est une chose assez remarquable que Charles de Lorraine, qui était le plus inconstant des hommes, ait mis tout en œuvre pour se réconcilier avec mademoiselle Paulet, sans y réussir. C'était la première fois qu'une femme prenait l'initiative de la rupture avec lui, et peut-être ne tenait-il aussi fort à renouer cette intrigue que pour la rompre ensuite avec plus d'éclat. Quoi qu'il en soit, il échoua complètement et ne rencontra plus que du mépris dans cette jeune fille dont il se croyait le maître. On le vit un jour errer tristement par les escaliers du château, la face

inclinée vers la terre et les yeux fixés sur les pointes de ses bottes, murmurant tout bas des paroles sans suite, comme aurait pu le faire un amoureux; ce qui parut étrange à ceux qui connaissaient ses allures.

— Eh! qu'avez-vous donc? lui demanda M. de Chevreuse, le voyant en cet état.

— Je n'en sais rien, répondit-il; j'ignore ce que cela signifie; mais, depuis ce matin, j'ai comme une pesanteur sur la poitrine. Cette petite Paulet ne me sort pas de la pensée. Je fredonne, malgré moi, les airs qu'elle chante; je vois partout ses dents blanches et ses cheveux dorés. J'étais habitué à entendre son rire franc qui vous réjouit le cœur, et cela me manque. Je crois que je suis un peu malade. Il faut que j'aille chez Gombauld le prier de me distraire avec sa guitare et ses jolis vers.

— Vous êtes amoureux; vous enragez d'avoir perdu, par votre faute, un bien que vous ne saviez pas vous être si cher. Voilà votre mal, monsieur le duc.

— Morbleu ! ne me dites pas cela. Vous m'effrayez. Il ferait beau me voir jouer le personnage d'un *mourant*, après avoir été l'amant en titre. J'aime mieux croire que je suis malade. Je me souviens d'avoir poussé de ces soupirs un jour que j'avais gagné une fièvre. C'est sans doute de même aujourd'hui.

— Allez, vous êtes pris au trébuchet, et les drogues de maître Guillaume ne vous guériront point.

En effet, Charles de Guise demeura triste une semaine entière, chose prodigieuse pour lui. Ce qui achevait de l'accabler, c'était de voir l'enjouement et l'air insouciant de sa belle, qui semblait ne l'avoir jamais connu, et se faisait conter fleurette par tout ce qui avait six quartiers de noblesse et des habits de velours.

M. de Rosny, qui se mêlait peu des intrigues, à cause de ses graves occupations, apprit le dernier l'aventure de sa protégée. Il prit aussitôt le chemin de l'hôtel Paulet, en préparant dans sa tête des consolations paternelles.

— Ces Guises, murmurait le grand-maître en marchant le soir par les rues, sont d'une race turbulente et dangereuse. Je ne les aime point. Hélas! si le feu roi m'eût voulu croire, ils seraient tous à la Bastille et mourraient sans progéniture, comme des bêtes malfaisantes. Ils gâtent tout ce qu'ils touchent. Je dirai à cette pauvre petite : Voilà ce que c'est que d'aimer les ennemis de l'état! Ce n'est pas le grand Henri qui vous aurait traitée ainsi.

Et le bonhomme souriait dans sa barbe grise en songeant que sa mercuriale lui fournirait l'occasion de dire un mot d'éloge sur le prince qu'il avait tant aimé. Huit heures venaient de sonner, lorsqu'il traversa la cour de l'hôtel du feu conseiller Paulet. Il ordonna au Suisse de ne point faire aller la clochette d'honneur, n'étant pas accompagné. En suivant à petits pas le long des murailles, M. de Rosny passa sous une fenêtre éclairée; il s'aperçut qu'on tenait encore la table, ce qui lui causa un moment d'hésitation, parce qu'il ne voulait point que sa visite fût connue.

— Il me semble, pensa le vieux Sully, que, pour une personne dans l'affliction, cette chère enfant mène grand bruit chez elle.

La fenêtre s'ouvrit alors, et M. de Rosny entendit la voix de sa protégée. La demoiselle ne paraissait pas fort chagrine. Elle n'avait à sa table qu'un seul convive, mais qui criait comme quatre. On se divertissait là-haut de bon cœur. Le convive s'approcha de la fenêtre, tenant un verre d'une main et de l'autre une assiette qu'il jeta en riant dans la cour.

C'était M. de Lansac.

Le vénérable grand-maître reçut un blanc-manger sur son épaule, et sa manche cramoisie en fut toute gâtée.

— Je n'ai que faire ici, dit-il en regagnant la rue. Emportons bien vite nos consolations; c'est à nous autres vieillards qu'appartiennent les soucis de longue durée, et non pas à ce bel âge, où l'on ne pleure que pour être plus joyeux après.

Il fallait que M. de Rosny eût bien de l'amitié pour sa protégée; car on voit qu'il prit

la chose doucement; et cependant son pourpoint valait de l'argent, et le bonhomme devenait tous les jours plus avaricieux.

La vilaine conduite de M. de Guise avait mis d'abord mademoiselle Paulet au désespoir; mais si cette jeune femme sentait fort vivement, elle savait aussi résister avec énergie à la douleur et prendre des partis extrêmes. Son aventure devait infailliblement la conduire à se jeter dans un couvent ou à devenir galante. Il paraît démontré que sa jeunesse l'entraîna dans la dernière de ces voies. On assure qu'elle eut un grand nombre d'amoureux après le duc de Guise. On cite des seigneurs de toutes sortes, des étrangers, de minces gentilshommes, et jusqu'à un évêque. Mais les gens de cour étaient alors si légers eux-mêmes, et ils aimaient tant le scandale, qu'il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit. J'ai lu, je ne sais où, que le chevalier de Guise, frère du duc, avait obtenu d'elle un rendez-vous; mais cela n'a rien d'authentique, l'historien n'étant pas un contemporain,

et les faiseurs de romans n'ayant ni scrupule ni ménagemens pour la réputation des gens de qualité. Les femmes surtout ont médit de mademoiselle Paulet jusqu'au moment de sa réhabilitation. Comme il n'y a nul esprit de corps dans le beau sexe quand la jalousie est sous jeu, on ne peut encore rien affirmer sur ces témoignages suspects.

Une chose pourtant donne du crédit aux méchans propos : c'est que cette demoiselle est généralement désignée dans les lettres du temps par le sobriquet de *la Lionne*, et que son impétuosité n'était pas le seul prétexte de cet étrange surnom. Quoi qu'il en soit, nous ne chercherons pas à approfondir cette question, parce que trente années de vertu ont bien racheté de légères fautes, et que mademoiselle Paulet s'est rendue plus célèbre encore après sa réforme que dans le temps même où l'amour du feu roi l'avait mise si fort en évidence. D'ailleurs nous avons hâte d'en venir à cette époque intéressante de sa vie où elle montra tout ce qu'elle valait.

Mademoiselle Paulet ayant visité par hasard la marquise de Rambouillet, comprit tout-à-coup un beau jour que les plaisirs de l'esprit et de la conversation sont mille fois préférables au tumulte des cours et au trouble des passions. Sa jeunesse était cependant encore dans tout son éclat; elle n'avait jamais été plus jolie que lorsqu'elle s'enrégimenta parmi les habitués de l'hôtel Rambouillet. Long-temps elle fut la plus jeune et la plus belle des précieuses. Elle travailla puissamment à la révolution qui s'opéra dans le langage de la bonne société, n'ayant plus d'autre désir, d'autre occupation, que de chercher à bien dire, d'admirer et d'encourager les poètes et les beaux-esprits. Elle apprécia Gombauld, se passionna pour Voiture, et contribua fort à donner au grand Chapelain la réputation qu'il méritait si bien. Personne, dans cette coterie recommandable, ne sut comme elle raffiner sur les sentimens, s'exprimer avec délicatesse, et rendre aimable la *tigrerie*, cette pudeur coquette qui provoque les hommages sans don-

ner d'espérance, et qui a fait des Français le peuple le plus poli de l'Europe.

C'est aux charmes de mademoiselle Paulet et à la célébrité dont elle jouissait qu'on doit en partie l'empressement que mirent certains grands seigneurs à s'introduire dans le cénacle des précieuses, circonstance qui accéléra le triomphe du bon goût. Comme le disait judicieusement mademoiselle Paulet : *Au pays de dames*, il n'y a pas de ducs ni de princes.

Nous ne prétendons pas la placer au-dessus de madame de Rambouillet. La marquise avait montré une vocation extraordinaire, un amour furieux des belles choses. A vingt ans, elle allait apprendre le latin, rien que pour lire Virgile, si une maladie ne l'en eût empêchée. Depuis, elle s'était contentée de l'espagnol, et *naturellement* elle savait dessiner. La première place, après cette femme remarquable, revient de droit à mademoiselle Paulet, à cause de l'utilité dont elle fut dans la réforme et du grand nombre de prosélytes qu'elle se fit. C'est à elle que la coterie dut l'acquisition

de M. Godeau, l'évêque de Grasse. Un jour qu'il s'était trouvé assis près d'elle, il avait été si charmé de son esprit, que bientôt, ne pouvant plus se passer de sa conversation, il avait recherché tous les endroits où elle allait. Il s'était ainsi habitué chez la marquise.

— Mademoiselle, disait un jour Voiture à mademoiselle Paulet, ne pouvant être le soleil, que préféreriez-vous être après ce bel astre?

— Monsieur, répondit-elle, je choisirais d'être montagne, afin de le voir la première à son lever, et la dernière quand il se couche.

Cette réponse eut un prodigieux succès, et donna la plus haute idée de ce qu'on faisait à l'hôtel Rambouillet.

M. de Brancas estimait mademoiselle Paulet celle de toutes les dames qui disait le mieux, et on peut s'en rapporter à lui. C'est ce marquis célèbre qui, en faisant ses prières, parlait ainsi à Dieu :

— Seigneur! vous pouvez assurément me tenir pour un homme bien à vous. Je suis votre serviteur de toute mon ame plus qu'à personne.

On a prétendu que M. Godeau était amoureux de mademoiselle Paulet, et nous sommes assez disposé à le croire. Il lui écrivait de belles dissertations sur l'amitié, où ce sentiment était poussé jusqu'aux limites les plus proches de la passion. On lui répondait par des tirades d'une délicatesse superfine. Il faut plaindre le digne homme d'être tombé en des mains si habiles; car, après avoir mené l'amour grand train, une femme qui s'est amendée, comme mademoiselle Paulet, vous sait traîner les gens en longueur, de façon qu'ils n'avanceraient pas d'un degré par siècle, dussent-ils soupirer trois mille ans, et l'objet de leur flamme fût-il d'aussi bonne conservation que les pyramides d'Égypte.

M. de Grasse possédait un portrait de mademoiselle Paulet; c'était une image un peu bien mondaine pour le cabinet d'un prélat. Il avait mis au-dessous des vers dont la célébrité seule était l'excuse; ils sont pris d'un sonnet adressé à la reine-mère :

En vain je voudrais fuir bien loin de ses appas,
Je ne m'en puis sauver, je ne m'en puis distraire.

L'Amour dedans mon cœur l'a si bien su pourtraire,
Que même je la vois quand je ne la vois pas.

Ce joli quatrain aurait bien pu sortir de la plume de M. Godeau, qui savait aussi versifier admirablement; mais l'estimable évêque ne rima que des choses saintes, et nous n'avons pas besoin de rappeler combien sa pièce du *Benedicite* lui a fait d'honneur.

Le goût de mademoiselle Paulet pour le bel esprit devint son unique plaisir, sa pensée dominante. Il lui tint lieu de tout, et l'empêcha de songer au mariage. Sa passion ne fut pas malheureuse, car, sans avoir rien produit que des lettres familières, cette personne spirituelle s'est fait une réputation européenne. C'est par elle et par ses amis que le style de mademoiselle Scudéry devint si fort à la mode. Elle a su créer enfin un nouveau langage, qui était le plus charmant du monde, puisqu'on l'admirait, et M. de Molière avait bien mauvaise grâce à critiquer impertinemment l'hôtel Rambouillet.

Du reste, mademoiselle Paulet eut l'appro-

bation d'une assez jolie réunion d'écrivains immortels. Chapelain la considérait singulièrement, des Iveteaux lui fit des vers, Théophile la chanta plusieurs fois, et son nom est répété obligeamment dans les œuvres du poète Sigogne, ce fameux satirique! Non seulement elle regagna l'estime de la cour, mais elle se vit recherchée, admirée par tout le monde; tant il est vrai que c'est une puissance et un grand bonheur que d'avoir l'esprit vraiment beau.

Une fois retirée de la galanterie, mademoiselle Paulet se réconcilia volontiers avec le duc de Guise, par l'entremise de Gombauld, qu'ils voyaient intimement tous deux; mais il ne fut question de l'amour entre eux que pour raisonner et raffiner divinement sur ce sentiment.

Personne ne possédait comme cette demoiselle l'art d'appeler les choses autrement que de leur nom. Vous ne lui auriez pas fait dire pour cent mille écus un siége ou des chaises, mais bien les commodités de la conversation.

C'est elle qui baptisa la promenade du Cours *l'empire des œillades*. Peut-être cette manière de s'exprimer n'est-elle pas étrangère aux beautés de la littérature dramatique du dix-huitième siècle, où la périphrase est fort de mise, et Voltaire ne s'est jamais douté que, sans mademoiselle Paulet, il n'aurait peut-être point fait dire à Zaïre :

. . . . . Son superbe courage
A mes faibles appas adresse un pur hommage.

Ce qui annonce, par un tour infiniment agréable, que l'intention d'Orosmane est d'épouser sa maîtresse, et non pas d'en faire une odalisque.

Mademoiselle Paulet n'était plus de la première jeunesse lorsque le duc de Montmorency lui fit la cour; et cependant on a dit que ce seigneur avait eu ses bonnes grâces; mais il est probable que s'il n'eût pas été décapité à Toulouse, par ordre de M. le cardinal, il aurait démenti ces discours, que nous tenons pour mensongers et invraisemblables. Cette

intéressante demoiselle mourut à cinquante ans, à la suite d'un gros mal de gorge qu'elle gagna aux samedis de mademoiselle Scudéry. Elle laissa beaucoup de son bien aux écrivains les plus en renom, et emporta les regrets de tout ce qui aimait le fin du langage.

Le Marquis de Mariamé

ET LA REINE CHRISTINE.

Peu de temps avant la mort de M. le cardinal de Richelieu, il y eut un matin bien du vacarme dans le cabinet de travail à Ruel. Un envoyé d'un petit prince allemand, qui était venu avec un sauf-conduit, attendait, pour la troisième fois, à la porte du ministre. Cet homme cria si fort contre les gardes, que M. le cardinal lui donna audience pour se dé-

barrasser de ses importunités ; mais son éminence lui montra une mine si grise, que si c'eût été une personne de la cour de France, elle en eût éprouvé une cruelle peur.

— Monsieur, dit le ministre, qu'avez-vous à me demander ? Vous avez vu le roi ; il vous a promis justice ; il vous l'accordera, s'il lui plaît. Je n'ai pas le loisir de songer à des affaires de cotillon.

— Monsieur le cardinal, répondit l'Allemand sans s'effrayer, c'est le roi qui promet et c'est vous qui tenez parole. Nos états sont en guerre ; mais si un ravisseur amenait chez nous une princesse de France, le comte d'Isembourg, mon maître, est homme d'honneur, et il vous donnerait satisfaction.

— Eh bien ! trouvez-moi donc le chevalier de Massaube, et je le punirai.

— Si votre police le voulait, elle aurait bientôt découvert le coupable. On l'a vu, il y a trois mois, à Orléans avec madame la comtesse. Je ne puis concevoir que vous donniez protection à ce misérable, qui fut pendu en ef-

figie pour avoir volé la solde de sa compagnie, quand il était à votre service.

— Ouais ! il a volé nos troupes ! s'écria le cardinal en relevant ses sourcils gris jusqu'à sa calotte de velours. J'ignorais cela. Attendez ici un moment, je vous prie, on va vous donner satisfaction sur l'heure.

Son éminence parla bas à l'oreille du capitaine des gardes, et environ dix minutes après cela, deux porte-piques amenèrent un garçon mal accoutré, qu'on reconnaissait néanmoins pour un gentilhomme à sa bonne tournure.

— Monsieur de Massaube, dit le cardinal, voici l'envoyé du comte d'Isembourg, dont vous avez enlevé la femme. Je vous aurais peut-être pardonné cette escapade ; j'aurais peut-être répondu qu'on ne saurait faire trop de mal de toutes les façons à des ennemis éternels, comme le sont pour nous les impériaux ; mais j'apprends que vous étiez passé en Allemagne avec l'argent de votre compagnie. Votre affaire est mauvaise, monsieur.

— Permettez-moi de dire un mot, mon-

sieur le cardinal, reprit le gentilhomme. Je suis passé en Allemagne, il y a dix ans, sans emporter une maille de la solde de mes troupes. Il manquait trois hommes dans le cadre de ma compagnie, lorsqu'un officier du roi vint faire une revue. Je remplaçai ces trois hommes par de faux soldats. On prétendit que c'était un jeu pour toucher plus d'argent qu'il ne m'en revenait; mais c'était pour la bonne mine du corps. L'inspecteur me dit des injures; je lui cassai sur les épaules une fourchette à mousquet. Il fallut passer le Rhin à la hâte. Voilà toute l'affaire, je vous le jure, monsieur le cardinal, par l'honneur de mon oncle, le marquis de Massaube, qui mourut à Coutras sous les yeux du feu roi. En arrivant à Cologne, je fus bien reçu du duc de Lorraine, qui me donna un régiment; mais je n'aimais pas à tourner la pointe de mon épée du côté de mon pays, et j'ai saisi l'occasion de quitter le service. Son altesse le comte d'Isembourg me voyait avec plaisir. Sa femme conçut de l'amitié pour moi parce que je jouais proprement du théorbe et

qu'un Français a toujours meilleur air qu'un Allemand. Madame la comtesse s'ennuya de son vieux seigneur de mari, et me fit la faveur insigne de fuir avec moi. Je pris un faux nom, et je rentrai dans le Languedoc, où je me cachais depuis six ans, lorsque votre éminence a bien voulu m'y faire arrêter. La comtesse avait emporté pour un million de pierreries; nous avons tout mangé, monsieur l'envoyé, jusqu'à ses boucles d'oreilles. Si je mens, je veux être roué. Maintenant qu'il ne nous reste plus rien, c'est un coup heureux du sort que d'avoir été découverts, car la misère de ma maîtresse m'aurait transpercé le cœur. Au lieu de cela, je serai pendu tout tranquillement, et la comtesse retournera dans sa principauté; mais, je vous en supplie, monsieur le cardinal, dites un mot pour que cette aimable personne ne soit point maltraitée.

A mesure que Massaube parlait ainsi, les rides s'étaient effacées du front de M. le cardinal; ses yeux avaient pris de l'adoucissement, et, finalement, son air fâché avait fait

place à quelque chose approchant d'un sourire.

Une députation des villes de Flandre venait d'entrer pour régler des affaires de commerce, et parmi les envoyés était un tout jeune homme, héritier d'une grande maison de Belgique :

— Monsieur de Mariamé, dit le cardinal à ce jeune cavalier, les gens d'église se connaissent mal à juger les cas de galanterie. Donnez-moi, je vous prie, votre opinion sur l'affaire de Massaube, et parlez, non pas comme un Flamand, mais comme un gentilhomme favori des dames.

— Par ma foi! monsieur le cardinal, répondit Mariamé, si la comtesse d'Isembourg veut retourner près de son mari, c'est un devoir que de la laisser partir, et je m'offre pour la reconduire; mais si elle préfère demeurer ici, la courtoisie française vous oblige à la garder. Quant à M. de Massaube, n'ayant rien autre chose à lui reprocher que d'avoir inspiré de l'amour à une belle personne, si j'étais le

grand ministre qui gouverne la France, je vous le mettrais incontinent sur le pavé.

— Vous entendez, monsieur l'envoyé, reprit son éminence. C'est un sujet de l'Espagne qui parle ainsi, et non un Français. Vous direz donc au comte d'Isembourg que nous n'avons point retenu sa femme par force, et qu'elle lui reviendra quand elle voudra. Tant pis pour lui s'il n'a pas su se faire aimer d'elle. Madame la comtesse mangera du pain de France aussi long-temps qu'elle le trouvera bon, et toi, Massaube, mon ami, tu peux aller rejoindre ta maîtresse.

Le chevalier de Massaube fit un bond de joie, et saisissant les mains du jeune Flamand, il lui dit avec effusion :

— Vous êtes un aimable seigneur! je vous dois la liberté; ne craignez pas que je l'oublie jamais. Si vous avez besoin d'un coup de main pour vos affaires de cœur, songez à moi; vous me verrez venir, fussiez-vous en Asie. Les femmes vous rendront le bien que vous me faites, monsieur de Mariamé. Demandez en-

core à M. le cardinal de l'emploi pour moi ; je le veux servir jusqu'à ma dernière goutte de sang.

— Nous verrons cela, dit le ministre d'un ton bourru. Massaube, tu es un étourdi. Je te fournirai occasion de te faire casser la tête. Va, mon ami, laisse-nous.

A quelques jours de là, comme la députation du commerce de Flandre s'apprêtait à quitter Paris, M. de Mariamé, en traversant à cheval la rue Saint-Denis, aperçut Massaube en piteux état. Le pauvre garçon montrait la corde de son pourpoint, et son épée était suspendue après une jarretière en guise de baudrier.

— Comment vont les amours? lui dit Mariamé. La comtesse est-elle heureuse?

— Hélas ! répondit Massaube, je crains fort qu'elle n'en soit bientôt à manier elle-même ses casseroles pour l'amour de moi, si le cardinal ne nous prête assistance.

— Permettez-moi, monsieur, de vous offrir ma bourse. J'ai emporté pour mon voyage dix

mille écus dont je n'ai que faire. C'est à la comtesse d'Isembourg que je les enverrai ce soir. Vous devez vous féliciter de la belle humeur où M. le cardinal s'est trouvé l'autre jour; car le roi lui a reproché tout haut de ne vous avoir pas mis devant la justice; mais son éminence a répondu : « Il faudrait que tous les gentilshommes qui passent le Rhin enlevassent des princesses allemandes. »

— Fi! le vilain! dit le chevalier. J'ai connu que ce cardinal était un méchant homme dans le fond, en voyant qu'il laissait impuni un aussi grand crime que le mien.

— Que vous êtes de drôles de corps, vous autres Français! reprit M. de Mariamé en riant. Nous ne saurions jouter avec vous pour l'esprit. Adieu, monsieur. Si vous passez les frontières, souvenez-vous que nous avons fait amitié ensemble.

— Je ne suis pas de ceux qui oublient les services. Tenez-moi pour un homme qui vous appartient.

Cette aventure et ce voyage à Paris eurent

une influence considérable sur la vie de Mariamé. Ce jeune seigneur était naturellement mélancolique. Il avait peu de brillant dans l'esprit, mais du bon sens par-dessus toutes choses et une noblesse accompagnée d'un grand feu de cœur, qui en faisaient un de ces personnages tendres et chevaleresques à inspirer de fortes passions aux femmes. Ayant eu le loisir de juger les Français, il ne donna point dans le travers des gens de la Flandre, qui avaient alors la manie de singer notre cour le plus gauchement du monde. Il s'était dit souvent :

— Pour agir comme un Massaube, il faut être Massaube lui-même ou l'un de ses pareils. J'ai du sang flamand dans les veines, et je ne ferais que des sottises en me donnant les airs et les façons d'un Français. Demeurons tel que le ciel m'a fait.

Cinq ans après sa visite à Ruel, M. de Mariamé, ayant reçu le titre de marquis à la mort de son père, était devenu l'un des plus riches et des plus beaux cavaliers qui fussent à la

cour de l'infante d'Espagne, à Bruxelles. Il usait magnifiquement de ses biens, et donnait des fêtes. Ajoutez à cela qu'il avait l'ame fière sans rodomontade, une majesté naturelle qui était fort de qualité, les yeux en amande, ce qui ne gâte rien, et vous comprendrez qu'il devait faire un Amadis accompli.

En ce temps-là on vit arriver à la cour des Pays-Bas une jeune dame espagnole renommée pour sa beauté. C'était la femme d'un nouveau trésorier. Elle s'appelait dona Marie de Cardone, et était nièce, par sa mère, des ducs d'Arcos, une fort grande maison. Don Antoine de Cardone l'avait épousée avant qu'elle eût ses quinze ans, et il en comptait plus de soixante. L'époux avait les cheveux blancs et le dos bien voûté, mais une belle réputation d'honnête homme et très-capable en politique, ce qui n'est point assez pour contenter une femme de dix-huit ans, avec des doigts d'ivoire, une santé d'Espagne et des yeux noirs à fleur de tête. Don Antoine avait beaucoup d'occupations, étant du conseil de régence et

trésorier comptable. Il sortait de chez lui dès le matin, et n'y rentrait que la tête embarrassée d'affaires qui n'amusaient point dona Marie; mais comme il laissait une liberté entière à sa jeune épouse, elle ne se plaignait point de ses absences. Elle était vertueuse, n'ayant pas eu occasion de faillir; si don Antoine n'avait jamais eu l'amour de sa femme, du moins il n'en recevait aucun désagrément, et il eut le bonheur d'un autre côté de gagner la confiance entière de l'infante et le collier de la Toison d'or. On avait beaucoup glosé sur cette alliance, à cause de la différence d'âges qui existait entre les époux, et l'on assurait que dona Marie ne connaissait du mariage que la cérémonie nuptiale.

Dès le premier jour qu'elle parut à la cour, la jeune dame remarqua M. de Mariamé pour le plus joli homme et le mieux fait qu'elle eût jamais rencontré. Les yeux d'une honnête femme, quand elle est de race espagnole, parlent souvent plus haut qu'elle ne le voudrait. Le marquis s'aperçut de l'effet qu'il venait de

produire, et comme il n'est rien tel que l'assurance de plaire pour devenir amoureux, il se prit incontinent d'une passion brûlante pour dona Marie. Sans échanger un mot, leurs regards se dirent pourtant furieusement de choses et ils s'allèrent coucher en pensant l'un à l'autre.

Ce manége d'œillades se poursuivit entre eux long-temps, à la promenade, aux ballets, à la comédie. Mariamé avait bonne envie de se déclarer; mais, à cause de la violence même de sa flamme, il se sentait le cœur tout gonflé de craintes au moment d'approcher de sa belle.

Le seigneur de Cardone invita les jeunes gens de la cour à venir chez lui. Mariamé eut ainsi ses entrées dans la maison; mais il demeura encore un grand mois dans sa réserve, et dona Marie en était toute rêveuse. Cependant, un jour qu'il vint faire une visite du matin, je ne sais comment il arriva que la dame était seule. Nos amans se dirent mille sornettes, et vous les eussiez crus bien indif-

férens, si ce n'est qu'ils changeaient de couleur à tous propos, et que leurs mains tremblaient. La jeune femme était au supplice; elle proposa une partie d'échecs pour reprendre contenance. Ils n'avaient point poussé quatre fois les pièces que, leurs genoux s'étant rencontrés sous le guéridon, Mariamé, hors de lui, jeta les échecs par la chambre et tomba aux pieds de dona Marie. Il fallait que cette aimable personne eût bien de la faiblesse pour le marquis, puisqu'au rebours de ce que font les femmes ordinairement, elle ne sut jouer ni l'étonnement ni la colère, et qu'elle reçut ses déclarations avec beaucoup de joie, en lui avouant qu'elle l'aimait de toutes ses forces. Pourtant, lorsqu'elle vint à se remettre dans l'esprit qu'elle appartenait à un autre, et que le monde parlait avec mépris des femmes qui trompaient leurs maris, elle pleura en disant qu'elle ne consentirait jamais à endommager l'honneur de don Antonio son époux. Mariamé était trop heureux de savoir que la tendresse de sa belle lui était donnée pour ne se pas con-

tenter d'une assurance aussi agréable. Il promit de ne rien demander de plus, et nos amans jurèrent ensemble de vivre honnêtement jusqu'à la mort du vieux Cardone.

Depuis trois cents ans qu'il y avait en Flandre des Mariamé, on n'en citait pas un qui eût manqué à sa foi, et le jeune marquis n'était pas pour faire une exception. Il aurait pu sans doute abuser des bontés et de l'inexpérience de dona Marie; mais il avait dans le sang une vieille loyauté qui l'arrêtait lorsqu'il s'agissait de tenter une vilaine action dont il se serait repenti sur l'heure. C'était un de ces véritables modèles des héros de roman d'alors, pour qui les sacrifices les plus pénibles avaient au fond quelque douceur, pourvu qu'on en retirât de la considération : or, comme dans cette circonstance, Mariamé n'était payé de sa générosité que par l'estime de sa maîtresse et la sienne propre, sa conduite fut vraiment fort méritante.

De son côté, dona Marie, qui était pieuse, se mit à faire assidument ses dévotions, et ne

cacha aucune de ses pensées à son confesseur, afin d'avoir la conscience en repos. Il arriva de ces beaux arrangemens que tous deux s'en allèrent languissant comme des plantes malades, perdant le rire et l'appétit, devenant distraits et rêveurs avec des fronts tout chargés de nuages.

Ils étaient trop jeunes pour savoir se mettre en garde contre la méchanceté du monde. On ne cache habilement, d'ailleurs, que les passions qui ont du criminel. Il se rencontre assez de gens qui veulent connaître ce dont ils n'ont que faire, et qui regardent les autres au blanc des yeux pour deviner leurs secrets. On comprit que ces jeunes gens s'aimaient, et pourtant on n'en osait pas encore médire. Dona Marie avait un étourneau de frère qui arrivait de France, et qui lui dit un soir devant bien de la compagnie :

— Ah ! ma sœur, que les femmes de ce pays-là savent mieux que vous ce qui est de bon ton ! Je gage que vous n'avez pas d'amant ! Prenez-en donc un si vous ne voulez avoir

l'air d'une sotte. Sachez qu'il n'y a rien de si beau à Paris que d'être galante.

Le seigneur Cardone vint au secours de dona Marie en relevant ces propos ridicules avec sévérité; mais des envieux firent réflexion que la jeune dame avait balbutié comme une personne démontée qui, sans être innocente, ne possède pas encore le grand jeu des femmes à expérience. Dona Marie s'apercevait souvent de certains regards curieux et perçans, qui lui donnaient de la peine. Heureusement à dix-huit ans on passe vitement des larmes à la joie. Le chagrin ne durait guère dans le cœur de la belle enfant; mais à force d'aller et de revenir, il finissait par lui faire quelquefois les yeux rouges, et Mariamé en avait l'ame fendue de douleur.

Malgré la liberté que lui laissait son mari, la dame ayant des devoirs de cour et une grande maison où venait une foule d'importuns, ne pouvait consacrer que peu d'instans à son ami. Mariamé commençait à trouver cette vie-là insupportable. Un matin qu'il se

promenait dans ses jardins, en rêvant à ses amours, il se ressouvint de l'aventure de Massaube :

— Hélas ! se disait-il en poussant de gros soupirs, que ces gens qui n'ont point de scrupules sont heureux ! Si j'étais du caractère de ce chevalier, j'enlèverais ma maîtresse ; mais, de l'humeur dont je suis, je ne pourrais vivre en songeant qu'on écrit mon nom sur des papiers qui déshonorent. Je ne saurais affronter les bancs des tribunaux, ni me cacher comme un voleur, ou me laisser appeler traître et contumace. Si je faisais cela, mes neveux mettraient quelque jour un voile noir sur mon portrait, comme les Vénitiens sur celui du doge Faliero.

A force de repasser dans sa cervelle cette idée d'enlèvement, elle lui devint bientôt familière. Il s'indigna d'abord à la pensée que des recors voudraient peut-être mettre leurs mains sur sa noble épaule. Il se vit dans l'avenir misérable par suite d'une confiscation, portant son épée attachée avec une ficelle, près

de sa maîtresse manquant du nécessaire ; mais il fit aussi comme tous les jeunes gens, et caressa volontiers l'espoir que les choses ne tourneraient pas si mal.

Un soir, en allant faire sa cour, il vit, au milieu des femmes, dona Marie qui était pâle d'ennui et de langueur. Il s'approcha d'elle, et lui parla long-temps à l'oreille d'un projet qu'il venait de concevoir.

— Il faut, lui dit-il, que vous demandiez à visiter la Hollande pendant un mois. Votre mari n'aura pas le loisir de vous y mener ; vous partirez seule, et j'irai vous rejoindre.

La jeune dame s'enflamma aussitôt pour cette belle invention ; mais elle n'osait pas demander la permission à son mari. Sur ces entrefaites, don Antoine eut ordre d'aller à Bruges pour affaires d'importance. La dame choisit ce moment pour s'éloigner. Elle ne cacha point ses préparatifs, et prit congé de ses amies en leur disant qu'elle avait une fantaisie de voir La Haye. On chargea les coffres en plein jour sur trois berlines. Dona Marie écri-

vit une lettre respectueuse pour le vieux Cardone, envoya six cents florins à son confesseur et monta en carrosse. Les postillons étaient en selle, lorsqu'une troupe de cavaliers encombra la rue. C'était l'élite des gentilshommes de la cour qui venaient, avec Mariamé à leur tête, faire escorte à la belle voyageuse. Ils étaient pour le moins vingt-cinq. Tous les bourgeois s'en mirent aux fenêtres.

— C'est ainsi, pensait le marquis, qu'un homme de ma sorte doit enlever sa maîtresse, à la face de l'univers, au grand soleil, et non pas de nuit, comme un fuyard.

Dona Marie, charmée de cette heureuse idée, donnait force sourires à ses compagnons en acceptant leurs services, et cette fois on allait se mettre en route, quand un carrosse poudreux s'arrêta devant la maison. La portière s'ouvrit, et don Antoine parut.

— Est-ce vous qui partez ? dit-il à sa femme qui le vint embrasser.

La circonstance ne souffrait pas d'hésitation.

— C'est moi-même, répondit la dame. J'ai une furieuse envie depuis hier de faire un petit voyage, et comme je sais que vos affaires ne vous permettent pas de m'accompagner, je m'en vais toute seule. Ces messieurs me conduisent hors la ville.

M. le trésorier n'avait pas l'humeur tyrannique, et il le montra bien en disant à sa femme d'un air tranquille :

— Eh bien ! partez, Marie, et ne soyez point trop long-temps absente.

— Je compte demeurer un mois en Hollande.

— Un mois, soit. Je vous le permets. Allez, et conduisez-vous honnêtement.

Le vieux seigneur entra chez lui, tandis que la cavalcade s'éloignait à grand fracas. Dona Marie avait failli s'évanouir des efforts qu'elle avait faits pour surmonter son trouble ; mais, après une lieue de route, elle se remit, et n'aurait plus songé qu'au plaisir de voir son amant en liberté, sans le dernier mot de don Antoine, qui lui laissa du sombre dans l'esprit.

L'escorte des cavaliers s'en alla diminuant d'heure en heure. Les plus galans restèrent encore pendant la seconde journée. A la troisième, ils n'étaient plus que trois, qui prirent congé vers le soir, en abandonnant Mariamé, qui parlait d'aller jusqu'à la frontière.

Nos amans firent un voyage fort agréable, et vécurent ensemble un grand mois sans trouble ni gêne, se parlant de leur passion le plus doucement du monde. La tentation était pressante pour le marquis de tâcher à déchirer le contrat du vieux Cardone; mais la dame demeura fidèle à ses devoirs avec une belle obstination, peut-être à cause du dernier mot de don Antoine, qui lui revenait souvent à l'imagination durant le chemin.

Si le moment du départ avait été délicieux, celui du retour fut bien moins charmant. Don Antoine avait appris que Mariamé conduisait sa femme. Les langues perfides avaient voulu exciter sa jalousie. On l'avait même raillé quelque peu. Un autre vieux seigneur, homme brutal, qui avait reçu de son épouse de gros

désagrémens pendant qu'il était à l'armée, dit un jour en face à don Antoine :

— Nous pouvons nous donner la main, seigneur Cardone; votre femme vous doit tailler de la rude besogne, depuis un mois qu'elle court la campagne avec un galant de vingt-cinq ans.

Cependant Mariamé déploya ses façons d'agir chevaleresques pour ramener sa belle au logis. Il écrivit à ses amis de le venir chercher à une journée de marche, et ils arrivèrent trois fois plus nombreux qu'ils n'avaient été au départ. Leur entrée dans la ville fut un véritable triomphe.

— Monsieur, dit Mariamé au vieux Cardone, dona Marie m'a fait l'honneur de me choisir pour l'accompagner dans son voyage. Je sais qu'il y a des gens disposés à en mal parler ; mais un homme de mon nom et de ma loyauté n'est pas fait pour supporter le soupçon. Si donc il vous revient aux oreilles quelque médisance, vous m'obligerez de m'en avertir, afin que je tue celui qui aura tenu de méchans propos.

Don Antoine remercia le marquis avec sa politesse et son flegme ordinaires; mais Mariamé apprit le lendemain que dona Marie était retirée au couvent des Ursulines. Voilà notre amoureux aveuglé par la fureur, se disant offensé mortellement et ne faisant plus que des imprudences. Il envoya un défi au vieux Cardone : pour toute réponse il reçut un ordre en bonne forme de passer la frontière avant deux jours. Le marquis s'en alla droit au palais de l'infante, flanqué de ses trois frères et de ses oncles, tous gens renommés pour leur grand courage, et, comme lui, un peu portés au *roman*.

Si M. de Mariamé se fût retiré sans bruit et qu'il eût envoyé sa famille parler en sa faveur, on l'eût sans doute rappelé bientôt; mais étant venu lui-même, le front haut et avec un cortége menaçant, on ne pouvait plus lui céder; on le força de partir. Il trouva néanmoins, à la frontière un courrier qui lui remit une lettre où l'infante lui donnait, en termes obligeans, la promesse que son exil ne

durerait que six mois. Son altesse lui commandait de ne point s'inquiéter de dona Marie et de patienter jusqu'à la mort du vieux Cardone. Il reçut encore à La Haye une épître fort tendre de sa maîtresse, avec une belle mèche de cheveux qu'il posa incontinent sur son cœur, et qui le rendit presque joyeux.

Avec ses airs de héros, son véritable naturel de grand seigneur, sa fortune et sa belle figure, M. de Mariamé trouva sur son chemin bien des dames qui l'auraient volontiers consolé de ses ennuis; mais il aimait trop dona Marie pour songer à lui être infidèle. Il s'en alla, jetant à pleines mains l'or et les présens, donnant de la musique et des collations, sans demander jamais, en retour de sa magnificence, que l'amitié des plus belles, ce qui lui valut une réputation d'homme singulier partout où il passa. Comme il n'y avait encore que trois mois d'écoulés après qu'il eut achevé de parcourir la Hollande, il se rendit en Danemarck, et voulut visiter la Suède, à cause du

bruit que faisait alors la sagesse précoce de la reine Christine.

La cour de Stockholm n'était composée que de philosophes et de vieilles gens qui maniaient des plumes. La reine s'était prise d'un amour extrême pour les lettres et les sciences. Le chancelier Oxenstiern se plaignait qu'on ne trouvât dans le conseil que des grammairiens. M. Descartes était en grande faveur. Christine, à peine âgée de vingt-quatre ans, se levait à cinq heures du matin pour causer avec lui des tourbillons et de cent choses dont, à son âge, on ne se doute point d'ordinaire.

Les jeunes gens n'ayant pour eux que leurs agrémens naturels n'étaient pas en faveur, et la reine affectait un mépris particulier pour les qualités brillantes qui les auraient fait réussir à d'autres cours. Toutes les dames ne partageaient point ces préventions royales; mais celles qui avaient de l'estime pour les gens de bonne mine s'en cachaient avec le plus grand soin, et les plus indifférentes aux belles choses feignaient de chérir tout

au moins l'astronomie et les mathématiques.

Quoique la reine n'eût pas encore parlé de son abdication comme d'une affaire bien arrêtée, on prévit de loin, à ses autres bizarreries, qu'elle en viendrait à cette folle résolution. La jeunesse en accueillit l'idée avec plaisir, et se groupa aussitôt à l'entour du prince Charles-Gustave, cousin germain de Christine : ce fut de ce côté que Mariamé chercha des amis. Il en trouva peu, mais bien plutôt des envieux et des ennemis, à cause de ses richesses et de ses grandes manières, qui le faisaient bien voir des dames.

Les premières maisons de Stockholm s'ouvrirent pour le marquis, et il y fut d'autant mieux accueilli qu'il se fit précéder par quelques présens. Un jour qu'il était assis auprès d'une jeune veuve, à l'une des réunions du grand-chancelier, Mariamé fut complimenté par cette dame sur un gros diamant qu'il avait à son chapeau, et qui jetait des feux admirables. Le marquis ôta sur-le-champ ce joyau du milieu de ses plumes et l'offrit gracieuse-

ment. Cette belle personne, qui était de Lithuanie, où les femmes aiment fort la parure, accepta le diamant et pria Mariamé de venir dîner chez elle le lendemain. Or il arriva qu'un gentilhomme, nommé Galéas Salvius, qui était des intimes du prince Charles-Gustave, recherchant depuis peu la main de cette veuve, conçut une furieuse jalousie contre le marquis. Il y avait nombreuse compagnie au dîner du lendemain, où Mariamé tenait la place d'honneur. Sa générosité lui valut bien des éloges; il répondit aux politesses de la jeune veuve par des complimens. Ce n'était que du savoir-vivre; mais le seigneur Galéas crut y voir de la galanterie, et il en fut au désespoir. Ce gentilhomme avait du sang italien dans les veines, par sa mère, qui était de Toscane; il résolut de se défaire de son concurrent à la florentine, c'est-à-dire en l'assassinant.

M. de Mariamé s'en revenait chez lui vers dix heures du soir, précédé de deux valets à flambeaux, lorsqu'il reçut par derrière un grand coup d'estoc, dont il fût resté sur la

place si la lame, donnant à faux dans les plis de son manteau, ne lui eût passé sous le bras. Le marquis tira prestement son épée, en s'adossant à la muraille pour faire face aux assaillans, qui étaient au nombre de cinq et tous masqués. Il était aussi habile que courageux, et fit si bien que les assassins, voyant leur coup manqué, lâchèrent pied après lui avoir tué ses deux laquais. Mais, comme cette vilaine attaque l'avait mis en colère, Mariamé poursuivit celui qu'il croyait le chef de la bande, et l'appela coquin et poltron, en le frappant du plat de l'épée sur les épaules. Cet homme se retourna pour croiser le fer avec le marquis, et ils n'eurent pas fait trois passes que Mariamé lui donna de la pointe si avant dans la poitrine qu'il le fit tomber à la renverse. En le voyant plein de sang et tout en convulsions, le marquis ne sentit plus de colère, et lui ôta son masque pour le secourir : il reconnut alors Galéas Salvius.

— Revenez à vous, seigneur, lui dit-il ; la jalousie vous a égaré. Je ne songeais pas à vous

enlever votre maîtresse. Votre conduite n'est pas belle ; mais je vous la pardonne de tout mon cœur. Prenez courage, votre blessure n'est peut-être pas dangereuse.

Cependant plusieurs bourgeois s'étaient assemblés, tandis que d'autres couraient au poste le plus voisin chercher main-forte. Mariamé se vit bientôt entouré d'un cercle de mousquetaires, et le lieutenant qui les commandait mit le chapeau à la main pour l'arrêter avec les égards dus à une personne de qualité.

— Vous parlez en vain à ce seigneur que vous venez de frapper, dit-il. Voilà une fort mauvaise rencontre pour vous, monsieur. Je m'y connais : ce gentilhomme ressemble diablement à quelqu'un qui s'en va mourant.

— Aidez-moi donc à lui donner secours, disait Mariamé.

— C'est l'affaire du chirurgien ; la mienne est de vous arrêter, si vous voulez bien le permettre.

Le seigneur Galéas roulait ses yeux comme

un homme plein de rage; il cria d'une voix étouffée :

— Ne le laissez pas échapper. Il m'a tué parce qu'il aime ma maîtresse. Ayez soin qu'il meure.

— Ne mentez pas en un pareil moment si vous voulez sauver votre ame, répondit le marquis. C'est vous qui m'avez attaqué lâchement et par derrière.

— C'est lui, dit encore le moribond; c'est lui qui m'a tué pour épouser ma maîtresse.

— Chien de traître, tu en as menti! s'écria Mariamé.

Mais Galéas rendit l'ame en répétant qu'on l'avait assassiné. Tout le monde eut pitié du trépassé. Ceux qui n'avaient rien vu jurèrent que le marquis était un imposteur, qui venait de frapper sous leurs yeux ce brave et aimable gentilhomme par une abominable perfidie. Mariamé eut beau protester, on ne le voulut pas croire, et la canaille l'escorta jusqu'à la citadelle avec un grand bruit d'injures.

Il y avait eu depuis peu dans Stockholm des

guets-apens de ce genre, et dont on n'avait point retrouvé les auteurs. La famille et les amis de Salvius étaient puissans et jetèrent les hauts cris. Le prince Charles-Gustave leur promit qu'ils auraient la vie du coupable. Le marquis étant étranger et banni de son pays, ne pouvait espérer de grandes protections; il comprit qu'un terrible orage grondait sur sa tête. La reine le voulait faire juger par un conseil militaire, qui l'eût envoyé, dans les vingt-quatre heures, aux fossés de la ville, pour être fusillé; mais l'ambassadeur d'Espagne fit opposition à cette mesure, et obtint que le procès fût mis entre les mains du prevôt de l'hôtel, comme si Mariamé eût été de la cour de Suède. Les dernières paroles du défunt semblaient des preuves accablantes contre le marquis. Les valets du seigneur Galéas se gardèrent bien de démentir leur maître et d'avouer qu'ils avaient reçu de l'argent pour l'aider à tuer un homme. Ceux de Mariamé étaient morts dans la bataille. Le caractère chevaleresque de l'accusé n'était point connu dans ce pays, et les amis

qui pouvaient témoigner en sa faveur ou le soutenir par leur crédit demeuraient à plus de trois cents lieues, et ne songeaient point à traverser la mer Baltique.

M. de Mariamé n'avait, pour résister à ce terrible coup du sort, que sa fermeté, sa conscience pure et cet air de droiture qui brillait en lui par le regard, le geste et la parole. Malgré les preuves qui s'élevaient en grand nombre contre lui, les juges tombèrent dans une étrange perplexité dès le commencement du procès. Il en arriva que la cour et la ville s'occupèrent de cette affaire. Les savans et grammairiens en firent le sujet de leurs conversations; la reine elle-même ne parla d'autre chose, et comme on tardait beaucoup à prendre une décision, bien des lettres en furent écrites à des gens de tous les pays.

La fille de Gustave-Adolphe avait un génie fort éclairé; mais la flatterie l'avait déjà un peu trop accoutumée à se croire infaillible dans ses jugemens. Elle se prononça contre le marquis, un soir, en causant avec tous les beaux

esprits qui l'entouraient. Vossius ne partagea point son avis, et pensa que dans le doute on devait s'abstenir; M. de Saumaise croyait à l'innocence de Mariamé. Ce savant était fort orgueilleux, et soutenait toujours ses opinions avec aigreur; la reine s'emporta contre lui, et pour mieux prouver que la raison était de son côté, elle jura que Mariamé serait mis à mort, parce qu'elle le voulait. La difficulté se trouva ainsi tranchée le plus nettement du monde, et le prevôt de l'hôtel se vit tiré de son embarras.

Tandis que le marquis de Mariamé défendait à grand'peine ses jours et son honneur, le ciel semblait se jouer de lui en le favorisant d'autre manière, sans qu'il en fût instruit. Le vieux seigneur Cardone, usé par le travail et les soucis de la vie politique, avait rendu l'âme. Dona Marie était sortie de son couvent. Assez de jeunes gens se montrèrent désireux d'entrer en possession de sa personne et de sa belle fortune; mais elle n'était point de ces femmes légères qui oublient qu'elles ont donné leur

cœur à un absent. Son premier soin fut d'obtenir le rappel de Mariamé. L'infante, qui avait de l'amitié pour elle, ne la laissa pas prier long-temps; cependant dona Marie apprit avec bien de l'inquiétude que la famille du marquis ignorait ce qu'il était devenu. Ce fut un des jeunes gens dont elle avait refusé la main qui se chargea de l'en informer avec un zèle officieux. Il lui montra une lettre d'une personne de Stockholm, où l'aventure et le procès qui occupaient la cour étaient racontés tout au long. Après le premier moment de la douleur, dona Marie ne songea qu'aux moyens de sauver son amant. Elle courut chez l'infante, et en obtint une lettre pressante, adressée à la reine Christine, et puis elle partit pour la Suède avec toute la diligence possible. L'arrêt qui condamnait M. de Mariamé à perdre la vie par la hache venait d'être prononcé le matin même du jour où dona Marie arrivait dans Stockholm, et ce fut la première chose qu'elle apprit en descendant de carrosse. Elle quitta ses robes de voyage en toute hâte pour prendre des ha-

bits de cour. Ses femmes ne purent empêcher qu'il y eût du désordre dans sa toilette; mais elle n'en était que plus charmante, et sans doute elle s'en aperçut elle-même vaguement, car elle murmura en jetant le dernier regard sur son miroir :

— Hélas ! pourquoi faut-il que mon sort dépende justement de cette reine qui étale un grand mépris pour les passions et les faiblesses de son âge? J'aurais plus d'espérance si j'avais à prier un jeune prince. Mais il n'y a pas à balancer.

L'ambassadeur d'Espagne envoya chez la reine demander sur-le-champ une audience pour dona Marie. Bien en prit à la veuve du vieux Cardone de s'être munie d'une lettre au cachet royal, car on ne l'aurait point reçue sans cela. Sa majesté fit réponse qu'elle était en conférence avec deux savans, mais qu'elle interromprait ses occupations pour prendre connaissance de l'épître de l'infante. En effet, lorsque la jeune dame se présenta, la porte du cabinet de la reine s'ouvrit, et dona Marie se

trouva en présence de Christine. Dans le désespoir où elle était, la maîtresse de Mariamé se sentait la gorge serrée au point de ne pouvoir prononcer une parole. Heureusement sa majesté lui donna le temps de se remettre, en lui disant de loin, sans la regarder :

— Asseyez-vous, madame, je vous écouterai dans un instant.

Dona Marie se retira dans un coin, et parvint tout doucement à surmonter assez son trouble pour faire attention à une scène comme on n'en voit guère chez les princesses.

La reine Christine avait le visage pâle et les traits fort marqués, le nez un peu long et pointu. Ses yeux avaient de la dureté. Sa taille était petite, et sa démarche ressemblait si peu à celle qui est ordinaire aux femmes, qu'on l'eût prise volontiers pour un écolier en déguisement, ou pour une de ces filles de Bohème qui font une vie libertine. Son costume offrait un mélange de ceux des deux sexes. Le principal vêtement, fendu sur le devant et fixé à la taille par une ceinture, était plus long que

les justaucorps des hommes, mais bien trop court pour qu'on pût l'appeler une robe. Là-dessous on voyait des espèces de chausses longues. Sa majesté portait des bottines rouges garnies de fourrures, et avait sur la tête un bonnet à glands d'or, comme ceux des Moscovites. En voyant cette étrange petite personne ainsi accoutrée, avec des mouvemens brusques et une voix perçante, dona Marie, habituée aux douces paroles et aux belles manières de l'Espagne, eut peine à se figurer que c'était là cette reine si renommée pour sa sagesse, et qui parlait de tout comme un docteur, en huit langues différentes, dont étaient le grec et le latin.

Christine dissertait dans ce moment avec deux hommes vêtus de noir, que dona Marie aurait pris pour de méchans scribes si elle les eût trouvés ailleurs. C'étaient le célèbre M. Meibom et le bibliothécaire, M. Naudé, qui venaient, le premier de Leipsick, et le second de Paris. Quoique la conversation se fît en allemand, et que cette langue fût familière

à dona Marie, elle n'en comprit pas la moitié, à cause du sujet, qui n'était point à sa portée, et de quelques mots grecs qui revenaient fort souvent ; elle devina pourtant qu'il s'agissait de la danse des Athéniens.

— Puisque les femmes de ma cour ne peuvent se passer de remuer leurs jupes, disait la reine, il faut bien que je leur accorde la permission de sauter ; mais comme ces futiles délassemens me sont fort ennuyeux, je veux du moins y trouver sujet à occuper l'esprit. Je laisse aux ignorans les courantes et les violons ; c'est avec vous, messieurs, que je prétends ouvrir le bal par la véritable danse grecque.

— Avec nous ! s'écrièrent les deux savans ; mais nous n'avons jamais su faire un pas de notre vie.

— Vous raisonnez si bien sur ces matières que la pratique vous sera facile. Vous me l'enseignerez de votre mieux, et nous trouverons bien un joueur de guitare en état de manier le tétracorde.

— Nous ne sommes plus à l'âge où l'on danse,

madame, et votre majesté court le risque d'avoir en nous de fort mauvais compagnons.

— Nous ferons mieux que vous ne pensez. J'étudierai avec soin ce que vous m'avez dit aujourd'hui, et je prendrai pour modèles les gravures que voilà. Le temps presse. Mettez-vous au travail, et nous commencerons ce soir nos répétitions. C'est une faveur que je vous fais, messieurs; je terminerai ainsi les querelles des trois princes qui se disputent l'honneur de me mener danser. C'est à la science que je donne la préférence. Allez, et soyez prêts pour ce soir.

La reine n'était pas fâchée sans doute de faire voir à l'étrangère qui devait porter chez l'infante les nouvelles de sa cour qu'on ne s'amusait point, à Stockholm, à des bagatelles, et que la fille du grand Gustave consacrait ses loisirs à des passe-temps homériques.

— Approchez-vous, madame, dit sa majesté à dona Marie quand les deux savans furent partis. N'avez-vous pas une lettre de son altesse l'infante?

Dona Marie remit la lettre, et toute son ame passa dans ses yeux pour regarder la reine tant que dura la lecture. Christine parut demeurer indifférente, et releva la tête avec assez de fierté quand elle eut achevé. Elle fit ensuite un sourire malicieux en disant sur le ton du badinage :

— Notre sœur l'infante prend fort à cœur les intérêts de ce Mariamé; mais elle ne me dit point les motifs de cette grande amitié. Je ne comprends pas non plus pourquoi elle a choisi une femme pour son courrier ; c'est peut-être que vous avez d'autres confidences à me faire.

Dona Marie était parvenue à dominer son émotion dans ce moment critique ; elle répondit sans hésitation :

— C'est autant par amitié pour moi que pour M. de Mariamé que son altesse a fait cette démarche auprès de votre majesté. Le marquis m'aime depuis plusieurs années, madame, et la hache qui doit trancher sa tête frappera deux personnes du même coup. Je ne lui sur-

vivrai pas. Voilà pourquoi je suis venue ici moi-même.

— J'entends; c'est une affaire d'amour. Je vous avoue, ma chère, que je ne prends jamais conseil des passions ni des gens soumis à leur empire. Ce serait le moyen de gouverner fort mal. Ce Mariamé a commis un crime.

— Il est innocent, madame, interrompit Marie avec force. C'est l'ame la plus généreuse qui soit au monde. C'est pour cela que je l'aime et que l'infante vous prie en sa faveur.

— C'est-à-dire que vous le croyez innocent, parce que vous l'aimez; mais le tribunal et moi, qui ne sommes point aveuglés, nous en avons jugé autrement.

— Vous avez été trompée par de fausses apparences, madame; je ne sais point ce qui est arrivé, mais je connais Mariamé, je me connais moi-même; je n'aurais jamais aimé un homme capable de commettre une lâche action. Il me suffit de penser à la conduite du marquis dans nos amours, à sa loyauté qu'il a poussée jus-

qu'à l'héroïsme, pour assurer, sur le salut de mon ame, qu'il est innocent.

— Quelles sont donc ces héroïques façons d'agir? demanda la reine dédaigneusement.

Dona Marie raconta naïvement toute l'histoire de ses amours. Elle parla des scrupules qui avaient empêché le marquis de porter dommage à l'honneur du vieux Cardone. Elle peignit, avec les couleurs qu'on aimait alors, ce caractère de héros de roman, et se sacrifia elle-même, dans son récit, pour répandre plus d'éclat sur les mérites de Mariané.

— S'il m'en avait pressée, disait-elle en baissant les yeux, je serais devenue coupable pour lui, madame, car je n'aurais su lui rien refuser; mais c'est à lui bien plus qu'à ma vertu que je dois d'être restée pure; et cependant je n'ignorais pas combien il lui en coûtait de vivre ainsi, puisque je le voyais dépérir par l'ennui et la tristesse. Jugez de mon désespoir lorsque, après tant de peines, j'ai appris que la mort menaçait de m'arracher une personne qui m'est si chère, et dans l'instant où

nous allions enfin être unis! Son altesse l'infante a été touchée de mon malheur : y serez-vous insensible, madame?

— Le crime pour lequel votre amant est condamné n'a pas été commis sur les terres de son altesse, et je n'ai pas les mêmes raisons qu'elle de m'intéresser à ce gentilhomme. Je ne suis pas une princesse comme les imagine M. de La Calprenède. Les jugemens de mes tribunaux seront respectés; M. de Mariamé mourra.

— Quoi! madame, vous renoncez donc à faire jamais grâce aux malheureux?

— Je n'y renonce pas; mais il faudra, quand j'arrêterai l'épée de justice, que le coupable ait d'autres titres à mon indulgence; que ce soit un savant, un philosophe ou un bel esprit.

— Hélas! madame, Mariamé n'est rien de tout cela; mais il sera plus utile aux hommes que les savans par l'exemple de ses grandes qualités. Il est courageux, noble et magnifique, respectueux aux lois et pitoyable aux infortunés. Jamais condamné ne sera plus digne de votre clémence.

— Les têtes couronnées ne doivent point sentir comme le reste des humains. La faiblesse en elles est un crime. Je tiens du ciel la fermeté de mon père, le grand Gustave; sachez que si vous réussissiez à m'émouvoir au point de m'arracher la grâce de ce Mariamé, j'abdiquerais demain pour aller écrire des romans avec Scudéry. Je méprise ces passions qui troublent les sens et le jugement. L'amour est une mauvaise recommandation auprès de moi.

— Puissiez-vous le connaître bientôt! puissiez-vous être dévorée de toutes ses flammes! que le souvenir de celui que vous allez faire mourir vous accable alors et change vos délices en amertume!

— Imprudente! vous ne savez pas ce qu'on risque à m'offenser.

Dona Marie tomba sur ses genoux.

— Ah! pardonnez-moi, dit-elle en pleurant; votre majesté ne comprend pas ma douleur; mais la colère est une de ces passions dont elle ne veut pas ressentir le trouble.

— Je n'ai point de colère, reprit Christine en faisant un effort sur elle-même; relevez-vous. La prière est inutile. Je ne veux pas être touchée. Je suis fâchée de ne pouvoir être agréable à l'infante dans cette occasion. Demain on vous remettra ma réponse à sa lettre.

— Accordez-moi du moins une grâce. Faites que je voie Mariamé; que je puisse le consoler et recevoir ses dernières pensées. Donnez-moi l'autorisation de le visiter dans sa prison à toute heure pendant le temps qu'il lui reste à vivre.

— Je vous l'accorde. Les ordres nécessaires seront donnés pour que vous demeuriez avec lui, si vous le désirez, pendant trois jours, car c'est le plus long délai qui puisse précéder l'exécution de la sentence. C'est par considération pour ma sœur l'infante que je fais cela. Quand voulez-vous aller à la prison?

— A l'instant même.

La reine écrivit un billet au commandant de la citadelle, tandis que dona Marie mar-

chait avec agitation par la chambre, en répétant :

— Je vais donc le voir ! ô triste et délicieux moment ! Mon Dieu ! je vous donnerai ma vie entière après ces trois jours, si la douleur ne m'emporte point.

Quand le billet fut achevé, Marie s'enfuit au plus vite, oubliant de prendre congé de la reine avec les formalités d'usage, quoiqu'elle n'ignorât point les détails de l'étiquette. Christine haussa les épaules en disant :

— La malheureuse est folle d'amour !

Puis elle se mit à étudier gravement la danse grecque d'après les instructions du bibliothécaire Naudé.

M. de Mariamé crut faire un songe quand la porte de sa prison s'ouvrit et qu'il vit dona Marie se jeter à son cou. Ils n'eurent d'abord la force de parler ni l'un ni l'autre.

— Hélas ! dit enfin dona Marie toute en larmes, dans quel horrible lieu je vous retrouve !

— Ne m'en faites pas de reproches, Marie ;

je suis innocent. Le malheur seul m'a précipité où vous me voyez. Mais ne perdons pas un temps précieux dans les explications : resterez-vous quelques heures dans ma prison?

— J'y resterai pendant ces trois jours. Je ne te quitterai plus d'un instant. Je te veux conduire jusqu'au pied de l'échafaud. J'y veux monter avec toi, s'il est possible, et mourir du coup qui te tuera.

— Comment! tu peux demeurer ici jusqu'au dernier moment?

— Jusqu'au dernier moment; la reine le permet.

Le marquis leva ses bras en l'air en s'écriant :

— Soyez béni, mon Dieu! vous me donnez plus que je n'aurais osé vous demander.

Ils s'assirent alors et se contèrent longuement tout ce qu'ils avaient souffert. Mariamé tenait entre ses mains celles de sa maîtresse; il sentait sur son épaule cette tête qu'il chérissait de toute son ame s'appuyer avec la tendresse et l'abandon de l'amour qui n'a plus

de contrainte. Des soupirs pleins de langueur et de tristesse caressaient ses joues, et des cheveux plus doux que la soie se mêlaient à ses cheveux. Le marquis promena des regards fort préoccupés sur le chétif mobilier de son cachot et sur son lit de prisonnier; son cœur bondissait de joie; le feu courait dans ses veines. C'était assurément quelque piége de ces démons qui assiégent les condamnés pour les exciter à mal faire dans les heures suprêmes, et Mariamé comprit le danger où il était.

— Écoute-moi, Marie, dit-il; je veux profiter de la faveur signalée que le ciel m'accorde. Tu es libre, nous nous aimons; la mort va nous séparer; sois à moi ce soir même.

— Je le voudrais, mon ami; mais il faut aussi sauver votre ame par une vie exemplaire pendant ces derniers momens.

— C'est ainsi que je l'entends. Il faut que nous soyons unis par un prêtre avant la nuit. Il me reste encore trois jours, j'emporterai du moins une consolation; je connaîtrai le bonheur que j'espérais goûter pendant bien des

années. Peut-être ne mourrai-je pas tout entier; au lieu de ne laisser qu'une amie sur la terre, j'y veux laisser une veuve. Écrivons à la reine; tu porteras ma supplique. Si Christine a des entrailles, tu sauras l'émouvoir.

M. de Mariamé, comme tous les grands seigneurs, ne se piquait pas d'être fort versé dans l'éloquence ou les lettres; c'était assez alors de savoir apprécier les beaux esprits sans l'être soi-même. Il n'eut point recours aux finesses ni aux antithèses; il écrivit à la reine tout naturellement ce que lui dicta son cœur, et comme il l'avait plus noble et mieux placé que personne, on verra tout-à-l'heure si les inspirations en étaient heureuses.

Vers cinq heures du soir environ, la reine Christine sortit de table ce jour-là, et fit ouvrir les portes. Sa majesté n'était pas en belle humeur. M. Descartes l'avait hardiment contredite sur plusieurs points de philosophie, et lui avait presque donné à comprendre qu'elle n'y entendait rien. M. Vossius avait mal fait sa cour, en disant à la reine que ses armées étaient

assez puissantes et sa gloire assez grande pour qu'elle n'eût point de honte à se voir un peu battue dans la conversation. Pour comble d'ennui, la danse grecque avait mal réussi à la répétition. M. Naudé, dont la langue était si déliée, n'avait rien su faire de bon de ses jambes, et M. Meibom dansait comme un emplâtre. On se moquait déjà de cette royale fantaisie, et le médecin Bourdelot, qui se donnait imprudemment ce parler-franc qui le fit bannir plus tard, osa dire que les danseurs athéniens montreraient bientôt qu'ils possédaient la sagesse d'Alcibiade, la grâce de Timon et les agrémens de Socrate. La reine éprouvait de la confusion de ces sarcasmes, qu'elle feignait d'ignorer. Une des filles d'honneur, qui causait avec un gentilhomme qu'elle devait épouser bientôt, eut le malheur de regarder Christine d'un air où sa majesté crut voir de la raillerie. Ce fut comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein, ou comme le fameux biscuit qui servit plus tard de prétexte à Louis XIV pour soulager sa colère contre ses neveux, en

brisant sa canne sur le dos d'un laquais ; Christine éclata en reproches terribles, disant qu'elle savait bien les discours moqueurs que tenaient ces êtres sots et ignorans qui portaient des jupons ; mais qu'elle les chasserait de sa maison et se ferait servir par des hommes.

— La nature, ajouta la reine, s'est trompée en faisant de moi une femme ; je saurai le prouver à l'univers.

Christine était encore émue et la cour consternée de cette esclandre, lorsque l'ambassadeur d'Espagne entra, et pria Sa Majesté de lui accorder quelques minutes d'entretien. Il est rare que les grands emportemens ne soient pas suivis chez les princes d'un peu de confusion, à cause du manque de dignité qu'il y a toujours dans la colère ; aussi la reine, dont le maintien était devenu embarrassé, fut-elle satisfaite de cette interruption. Elle parut écouter favorablement tout ce que l'ambassadeur lui voulut dire touchant la supplique de Mariamé. Elle consentit même à quitter les grands appartemens pour se rendre dans un

salon d'attente où dona Marie s'était arrêtée. Comme la prière du prisonnier lui sembla tout d'abord singulière, elle se fit suivre de M. Descartes et du fameux général Torstenson, qu'on appelait le Condé de la Suède, afin d'avoir au besoin quelqu'un à consulter.

— Vous me donnez de l'occupation avec vos amours, dit-elle à dona Marie sans trop de sévérité.

— Hélas ! madame, c'est que l'heure presse, et que ma vie se réduit à ces trois jours, dont le premier est déjà presque achevé.

— De quoi s'agit-il ? Vous voulez vous marier avec ce condamné que la mort va prendre et qui n'a qu'à peine le temps de s'y préparer ?

— Je n'y aurais point songé, madame ; c'est lui qui le désire, et je veux tout employer pour répandre quelque douceur sur ses derniers momens.

— Voyons donc en quels termes il me fait cette étrange prière. Monsieur Descartes, donnez-m'en lecture.

Descartes ouvrit la lettre du marquis, et lut à voix haute :

« Avant d'oser rien demander à votre auguste majesté, je la dois remercier du fond de mon ame de m'avoir accordé une joie que je n'espérais plus goûter. Vous m'avez envoyé un ange qui a changé ma prison en un séjour plus beau que le palais des empereurs. Faites que cette insigne faveur soit complète. J'ai toujours brûlé du désir d'être uni à la personne qui vous remettra cette supplique; je puis encore voir réaliser mes espérances, si votre majesté le veut bien permettre. Il faut que je sauve mon ame, et que je laisse dona Marie de Cardone pure de toute souillure; cependant nous sommes jeunes tous deux, et la passion est si forte en moi que je n'ai plus le loisir de penser à la mort. Je suis catholique, et je n'aurais point le courage, au pied même de l'échafaud, de me repentir des péchés que l'amour me pourrait faire commettre. Daignez regarder avec attention celle que j'aime, et sans doute vous comprendrez, en la voyant belle

comme elle est, que ces trois jours vaudront pour moi une vie entière. »

M. Descartes interrompit sa lecture à ce point pour jeter un regard sur dona Marie, que la douleur rendait plus charmante encore que d'habitude, et sa voix était notablement altérée lorsqu'il continua :

« Je n'accepterais point de rester sur la terre s'il me fallait renoncer à mon amour; je ne dirai donc pas que je me ris de la mort, mais que j'en voudrais souffrir mille fois les tortures pour qu'elle ne fût point une séparation. Il serait dommage pour la gloire de votre sexe que le beau dévouement dont ma maîtresse veut donner l'exemple rencontrât des obstacles. Votre majesté se mariera quelque jour; puisse-t-elle goûter pendant sa vie entière le bonheur dont je suis assuré de jouir si ma prière est exaucée ! »

— Que dois-je faire, Descartes ? dit la reine. Il y a, ce me semble, dans ce jeune homme une liberté d'esprit qui excuse les faiblesses et les ridicules de la passion.

— Si l'amour est une faiblesse répondit M. Descartes, il faut avouer qu'il n'en a point, cette fois, les apparences; bien au contraire, il donne à M. de Mariamé un courage remarquable pour affronter une chose assez généralement redoutée, la mort violente.

— Au diable toutes ces finesses ! s'écria Torstenson; votre majesté n'a que faire d'éplucher ainsi les mots. Il faut marier ces pauvres jeunes gens, les marier au plus vite. Je voudrais être catholique pour leur servir de témoin et voir la cérémonie. Ce garçon-là doit être un beau cavalier, s'il a le corps construit comme l'ame. Je supplie votre majesté de se prêter à ses désirs.

— Allons ! je donne mon consentement. La cérémonie se fera dans la citadelle. Nous chercherons un prêtre catholique.

M. Descartes ayant proposé son directeur, les mesures furent prises sur-le-champ pour qu'il n'y eût aucun retard, et l'ambassadeur d'Espagne emmena dona Marie, qui pouvait à peine se soutenir, tant elle avait en-

duré de secousses pendant cette entrevue.

En rentrant dans les salons, Torstenson et Descartes contèrent ce qui venait de se passer. On en raisonna diversement. Les philosophes y trouvèrent matière aux plus beaux discours, et les femmes s'y intéressèrent particulièrement. Or il y avait parmi elles une fort belle et fort vertueuse personne appelée la comtesse de La Gardie, qui était nièce du fameux courtisan Magnus de La Gardie. Cette dame, en causant avec la reine, lui dit tout bas qu'elle serait curieuse de s'assurer si la fermeté de Mariamé ne se démentirait pas un instant, et s'il aurait, pendant la cérémonie, la contenance d'un époux heureux et non celle d'un homme tout près de la mort.

— J'y pensais, répondit Christine, et je cherche un moyen de voir ce spectacle sans que personne se doute que j'y sois présente.

— Il doit y avoir dans la citadelle quelque logis où l'on puisse regarder les prisonniers sans en être aperçu. Donnez ordre qu'on y conduise M. de Mariamé.

— Je vais faire appeler le commandant de la prison. Ne parlez de ceci à personne. Vous viendrez avec moi.

La reine avait quitté les salons depuis une heure environ, lorsqu'un de ses pages vint appeler la comtesse, et la conduisit à la chambre à coucher.

— Tout est prêt, dit Christine. On va donner à Mariamé le logement des prisonniers d'état, où nous aurons les commodités nécessaires pour voir et entendre sans être remarquées. Partons. Un carrosse de louage nous attend.

L'auguste fille de Gustave-Adolphe et la comtesse de La Gardie s'en allèrent gaiement, comme deux aventurières, en compagnie du commandant de la citadelle. La reine se mit en humeur joyeuse, à cause du pittoresque de l'affaire, et parla des promenades que faisait le calife Haroun pour examiner le menu peuple de Bagdad. Le trajet fut assez long par les rues et les corridors de la prison; de façon que la messe de mariage était commencée lorsque les deux grandes dames se glissèrent dans une

petite loge fort sombre, où était une cloison remplie d'ouvertures pratiquées pour les yeux et les oreilles des espions.

On avait arrangé en manière d'autel une table sur laquelle étaient des reliques prêtées par le chapelain de l'ambassadeur d'Espagne. Le directeur de M. Descartes officiait; plusieurs soldats d'un régiment de Suisses étaient agenouillés sur des chaises, et quelques gardes suédois se tenaient debout aux portes sans prendre part à la cérémonie, étant de la religion réformée.

M. de Mariamé avait mis des habits si magnifiques, et les portait si noblement, qu'on l'aurait pris volontiers pour un prince faisant un mariage secret; mais on n'aurait point osé dire que ce fût une mésalliance, à voir la riche parure, le bel air et la délicate personne de la fiancée, dont la beauté merveilleuse et qui sentait le terroir d'Espagne prenait un relief plus éclatant par l'entourage de toutes ces figures du Nord. Comme dona Marie avait l'ame dévote, et que c'est toujours une affaire de

conséquence que le mariage, elle avait oublié pour un temps les lugubres circonstances qui accompagnaient cette union, pour ne songer qu'à l'importance du sacrement. Le prêtre parlait fort bas, et avait de l'émotion dans la voix; tout le monde était recueilli, et les visages mêmes des gardes, qui peignaient l'étonnement, donnaient à cette scène quelque chose de mystérieux et qui avait un goût de roman à frapper l'imagination. Les deux puissantes dames qui regardaient ce spectacle étaient venues là en badinant; mais elles devinrent tout-à-coup fort graves, et sentirent bien ce qu'il y avait de triste et de touchant dans cette cérémonie nuptiale. La reine, dont le naturel était un peu gâté par l'habitude de philosopher à tout propos et de faire examen de ses moindres sentimens, craignait sans doute de se trop livrer à ses impressions, car elle se pencha contre l'oreille de la comtesse pour lui dire :

— Que vous semble de ceci?

— Vous me voyez dans le ravissement, ré-

pondit la dame. Ce jeune couple est le plus charmant qu'on puisse voir.

— Il est vrai qu'ils sont fort jolis tous deux.

— Ce gentilhomme ne saurait être un malfaiteur.

— Vous voilà bien, femme que vous êtes! vous vous laissez prendre à une mine heureusement douée. Souvenez-vous que Socrate était fort laid, et qu'il n'y eut jamais d'air plus doux que celui d'Héliogabale, dont l'ame était affreuse.

Lorsque le prêtre s'approcha des époux, il y eut un léger frémissement dans l'auditoire à cause des paroles sacramentelles, où il était dit :

« Vous ne ferez plus qu'une même chair, et de deux que vous étiez, vous ne serez qu'un. L'homme ne doit plus séparer ce que Dieu a uni. »

Le souvenir de la terrible séparation qui devait s'effectuer bientôt revint si cruellement en mémoire à dona Marrie qu'elle pâlit singulièrement, et faillit s'évanouir; mais la figure de Mariamé n'exprima rien autre chose que

la peine de voir ainsi souffrir sa maîtresse.

— Votre majesté n'aura point le courage de les séparer, dit madame de La Gardie.

— Les lois auront ce courage, répondit la reine.

La messe étant terminée, l'ambassadeur d'Espagne, qui avait assisté la mariée avec une bonté fort paternelle, la baisa sur le front. On s'aperçut alors qu'il avait de grosses larmes dans les yeux. Mariamé était ferme de contenance; il fit aux assistans un salut gracieux, qui était une manière de les congédier. En effet, ils sortirent doucement à la suite du prêtre, qui se montra troublé à tel point qu'il pensa laisser choir les reliques et les ustensiles sacrés. Il n'était pas malaisé de tirer un noir pronostic de ce trébuchement, et tout le monde en fut glacé jusqu'au fond de l'ame.

— Savez-vous, madame, dit la comtesse, que tout ceci n'est point gai? Nous prenons là un sombre divertissement. Remarquez-vous que le jeune homme seul n'a point l'air de savoir le sort qui l'attend?

— C'est qu'il se voit l'objet de l'attention ; les regards des hommes donnent du courage au plus faible. Telle preuve de stoïcisme qui éclate en public tournerait souvent en lâcheté si elle devait demeurer inconnue. Maintenant que les témoins sont partis, nous allons juger ce Mariamé.

— Je ne pense pas qu'il tienne moins à l'estime de sa maîtresse qu'à celle des étrangers.

Dès que la porte s'était refermée derrière le dernier garde, Mariamé avait mis un genou en terre devant sa femme ;

— Vous êtes à moi, Marie! lui dit-il avec feu. Je ne changerais pas mon sort contre celui du roi d'Espagne. Ne pensons, je vous prie, qu'au bonheur d'être unis.

— Ah! si cela devait durer toujours...

— Durer toujours, Marie ! rien ne dure éternellement. Qui sait si je ne dois point mourir avant demain ? C'est une chose fragile que la vie. Qu'importent quelques jours de plus ou de moins ! Nous sommes liés par l'église, nous nous retrouverons ailleurs où il n'y aura ni

prisons ni juges aveugles. Nous n'allons point avoir le temps de nous voir vieillir, ni de sentir l'amour s'éteindre en nous, toutes choses qui doivent être fort tristes.

— Tristes, si vous voulez, mais non pas aussi horribles que la violence qui va briser nos liens.

— Allons ! reprit Mariamé presque gaiement, voyons les choses de leur meilleur côté. Nous pouvons tenir pour certain que nous serons comptés parmi les époux qui se seront demeuré fidèles. Je vous laisserai mon nom, Marie. Ce sera une consolation pour tous deux. Vous le garderez aussi long-temps que mon souvenir vous sera cher. J'ai confiance en vous; je ne doute point que vous ne deviez encore porter ce nom lorsque vous arriverez dans le monde où je vais vous attendre.

La marquise de Mariamé jeta ses bras au cou de son mari, et se mit à pleurer.

— Essuie ces larmes, reprit le marquis; ne tenons plus de ces discours qui attristent. Goûtons le bonheur présent. En vérité, je me

sens ivre de joie, Marie. Je te veux laisser un gage précieux de mon amour.

Le marquis, passant son bras gauche autour de la taille de sa femme, l'avait fait asseoir sur son genou. Les sanglots se calmèrent lorsqu'il appliqua tendrement ses lèvres sur celles de Marie. M. de Mariamé défit négligemment la boucle de ceinture de la marquise. D'autres craintes et d'autres sentimens s'introduisirent alors dans le cœur de la nouvelle épousée.

— Il est évident, dit la comtesse de La Gardie avec embarras, qu'il ne se démentira point. Nous pouvons quitter la place, si votre majesté le trouve bon.

— Nous le pouvons, répondit la reine.

Sa majesté retira fort lentement, et comme à regret, ses yeux de l'ouverture. Elle sortit ensuite en compagnie de la comtesse, et retourna dans son palais sans dire mot pendant le voyage.

Peut-être Christine n'avait-elle témoigné du mépris pour les passions que par cette raison qu'elles lui étaient encore inconnues, et que

jamais elle n'en avait eu le spectacle ni écouté le langage. La comtesse vit bien que la scène de la prison avait produit une forte impression sur l'imagination de la reine. Christine ne parla point aux savans, comme d'ordinaire; elle parut rêver profondément, mais non point à un article de grammaire, ni même à la danse grecque.

— Il faut que je soumette à votre majesté une fantaisie qui me vient à l'esprit, dit madame de La Gardie. Je voudrais envoyer des fleurs à ces jeunes époux, afin d'embellir leur sombre séjour.

— Je vous le défends ! s'écria la reine.

Il n'était pas neuf heures quand sa majesté congédia la cour, qui avait habitude de rester plus tard. Le savant M. Meibom, tenant un gros manuscrit, sur lequel il frappait à petits coups d'un air satisfait, s'approcha de Christine.

— J'ai mis aujourd'hui la dernière main à mon grand ouvrage, que votre majesté est si désireuse de connaître. Je puis lui en lire ce soir la dédicace.

— Ce sera pour un autre jour, dit la reine; je n'ai pas le temps.

Puis elle s'éloigna sans attendre les complimens d'usage, laissant la cour saisie d'effroi, et M. Meibom, particulièrement, fort bouleversé.

Cet ouvrage était cependant le beau traité *des Poisons*, écrit en latin d'un bout à l'autre, et portant ce titre ingénieux : *De Mithridato et Theriacâ.*

La fille du grand Gustave ne savait point quelle agréable lecture elle venait de refuser; mais elle avait en tête un caprice qui l'entraîna encore une fois loin de son palais. Elle sortit à la dérobée, marcha précipitamment par les rues jusqu'à la citadelle, traversa les rangs des sentinelles étonnées, et se glissa de nouveau, seule et haletante, dans la loge aux espions. Il était bien minuit lorsqu'elle quitta ce lieu mystérieux. Christine avait dans ce moment les attitudes les plus réfléchies qu'on eût encore remarquées en son auguste personne, et il semblait qu'une révolution s'opérât dans son ame.

Le lendemain un dérangement considérable mit le palais en rumeur. Lorsqu'on vint réveiller la reine à cinq heures du matin, et l'avertir que M. Descartes était arrivé pour l'entretenir de sa philosophie, elle se retourna dans le lit, et répondit qu'elle voulait dormir, et que M. Descartes était le mal venu de troubler son repos. Après les doctrines cartésiennes, ce furent les danses grecques, puis les lectures savantes de Meibom, puis les critiques de Saumaise, puis enfin les conférences théologiques de M. Vossius, qui furent envoyées à tous les diables. Les affaires de l'état n'eurent pas un meilleur sort : sa majesté ne voulut point aller au conseil. Sur le midi on apporta des lettres. Il y en avait une du fameux Balzac, avec des vers latins, et une fort longue de M. Ménage. La reine n'en regarda que les signatures, et les jeta sur sa table sans les lire. Celle de mademoiselle Scudéry eut plus de faveur ; sa majesté prit quelque plaisir à une dissertation fort raffinée sur l'amour et les généreux mouvemens que cette aimable passion fait naître dans

les ames où elle règne. Christine demeura ensuite long-temps enfermée. Les filles d'honneur, qui épiaient aux portes, s'aperçurent qu'elle était dans une étrange agitation, que son visage était fort animé, son humeur si impatiente et si emportée, qu'on n'approchait point d'elle sans voir s'élever aussitôt une bourrasque. Elle ne pouvait tenir en place, et faisait de gros soupirs à fendre les murailles. On l'entendit murmurer des mots sans suite, et le nom de Mariamé fut prononcé maintes fois par les lèvres royales. Enfin sa majesté quitta le palais par les petits degrés, et s'en retourna encore à la citadelle, où elle resta pendant une grande partie de la journée.

Si le lecteur a pris intérêt aux infortunes de Mariamé, il a conçu l'espérance d'un amendement en sa faveur dans les cruautés du sort, en voyant la reine offrir ces signes diagnostiques d'une crise favorable, comme aurait dit le docteur Meibom. Nous nous ferions un scrupule de le laisser dans une erreur qui pourrait lui devenir désagréable, et nous sommes for-

cés, à regret, de lui apprendre que cette fièvre n'était qu'un accès de jalousie qui donnait à Christine un furieux désir de troubler le bonheur de nos amans. Sans doute toute autre femme se fût laissé attendrir par la noble passion et la belle fermeté du marquis; mais la fille du grand Gustave avait un caractère plein de bizarreries et de contrastes. Elle prétendait à une entière abnégation des faiblesses de son sexe, et tombait dans d'autres faiblesses, comme il arrive à ceux qui s'ingèrent de forcer ou de contrarier nature. On n'échappe point aisément à ces routines qui mènent le monde. Christine ne voulait point connaître l'amour; mais elle avait peine à voir les autres s'y adonner, et, lorsqu'elle se croyait supérieure au commun, elle ne songeait pas qu'elle s'abaissait à de méchantes tyrannies. L'envie des talens, des vertus et du génie est ordinaire : Christine était une envieuse de passions. Cependant, si la reine se laissait aller à de vilains sentimens, et si elle avait des fantaisies de tourmenter les gens, elle le voulait faire avec des

dehors de grandeur et de magnificence. C'était pour elle une pensée gênante que ce dévouement de dona Marie, ce mépris de la mort de Mariamé, ce monde amoureux où vivaient ces jeunes gens, oubliant l'autre monde. Leur bonheur lui donnait du souci ; mais elle n'aurait pas osé le détruire petitement ; elle voulait seulement avoir raison de la noblesse d'ame du marquis, et lui aurait volontiers fait grâce de la vie, pourvu qu'il s'humiliât devant elle et qu'il montrât des craintes du supplice. D'un autre côté, elle comprenait bien qu'en abandonnant les choses à leur cours, Mariamé s'en irait mourir sans dire mot, et qu'il porterait cavalièrement le manteau de sa fierté jusque sous le coup de la hache ; que le beau rôle resterait ainsi à cet homme, et qu'on pourrait reprocher à la souveraine d'avoir négligé une grande occasion d'être généreuse et applaudie : ce n'était pas là non plus le compte de Christine. Il est probable aussi que le spectacle dont elle venait de se repaître solitairement avait frappé son imagination et jeté quelque trouble

dans ses sens; il n'est donc pas surprenant qu'elle éprouvât des combats intérieurs. Au rebours de la plupart des femmes, qui sont irrésolues et laissent souvent aller à vau-l'eau ce qui les touche le plus, Christine avait du moins la force de vouloir. On va voir comment elle s'y prit pour mettre fin à ses perplexités.

Le marquis de Mariamé dînait paisiblement dans sa prison, comme si le compte des heures qui lui restaient n'eût pas été réduit à trente-six environ, et son plus grand soin était d'écarter de sa femme les pensées lugubres. Il affectait un calme qu'il n'avait point; car, s'il ne craignait pas la mort, cependant l'idée d'une séparation lui causait au fond une peine amère. Tout-à-coup quatre mousquetaires le vinrent chercher, en lui disant qu'ils l'allaient mener chez le commandant de la citadelle. On le conduisit en effet dans le logis du commandant; mais ce fut la reine qu'il y trouva; et dès que le prisonnier fut entré, sa majesté fit sortir tous les assistans, à l'exception de Mariamé.

— Monsieur, dit Christine d'un ton qu'elle voulait rendre sévère et qui ne l'était pas, on m'a beaucoup priée de vous faire grâce; vous avez gagné l'intérêt de plusieurs gens de qualité; je consentirai peut-être à vous donner la vie si vous acceptez les conditions que je vais vous imposer. On m'a vanté votre courage; on assure que vous êtes un bon militaire, et si je me décide à vous soustraire aux lois qui vous ont condamné, je veux que ce soit d'une manière qui profite à mes états. Sachez que je déclare la guerre à l'Espagne, monsieur, et que je l'attaque par ses possessions de Flandre. Vous êtes de ce pays, vous pourrez me servir utilement. Vous aurez un régiment dans mon armée, avec la haute solde étrangère; vous deviendrez sujet de la Suède, et je vous prendrai dans ma maison. Cela vous convient-il?

— Vous me mettez au désespoir, madame; je ne puis me rendre à vos désirs. Après le roi mon maître, votre majesté est la personne que j'aurais le plus de joie de servir; car je lui serais dévoué du plus fort de mon ame; mais il

s'agit de mériter le nom de traître, et cela m'est impossible. Je supplie votre majesté de m'employer dans quelque autre guerre.

— Je ne changerai rien à mes conditions. Vous les accepterez, ou vous irez à l'échafaud.

— Il me faut donc songer à mourir, madame.

— Cependant, monsieur, je passerai peut-être sur ce premier article, si vous me cédez sur le second point. Votre femme est Espagnole, et je chasserai de mon royaume tous les sujets de ce pays avant deux jours; la marquise partira; vous ne la reverrez de votre vie; il faut vous y résoudre. Je n'aime point que mes serviteurs soient empêchés par le mariage. Vous divorcerez demain.

— Que je suis malheureux! s'écria le marquis; je ne puis rien accepter de ces conditions. La mort est mille fois préférable à ce que vous me proposez; mais ce n'est pas sérieusement que votre majesté me demande une lâcheté pour ma rançon.

— Vous apprendrez à vos dépens que ceci

n'est point une plaisanterie. Je vous donne une heure pour vous décider.

— Il n'est pas besoin d'une minute. S'il y a d'autres conditions, je ne veux pas les connaître.

Mariamé fit un profond salut, et se retirait vers la porte, lorsque la reine reprit d'un ton plus doux :

— Vous n'avez rien à ajouter, monsieur?

Il revint alors près d'elle, et posa un genou en terre avec une aisance qui donnait à cette posture quelque chose approchant de la galanterie.

— J'ajouterai, dit-il fort tristement, qu'il n'est point de malheur ni de regrets comparables aux miens ; que je verserais volontiers tout mon sang pour pouvoir vous être agréable ; que je voudrais quitter le roi d'Espagne et servir votre majesté contre toute la terre à l'exception de l'Espagne, et que je briserais avec joie tous les liens pour vous consacrer ma vie entière, si je n'avais pour ma maîtresse un amour qui est bien plus que ma vie. J'ajouterai

encore que, malgré la rigueur dont vous m'allez accabler, je vous dois de la reconnaissance pour le grand bonheur que vous m'avez donné dans mes derniers jours, et que, tout innocent que je suis du crime dont on va me punir, je ne maudirai point le nom de votre majesté.

Tandis que Mariamé parlait, le visage de la reine avait pris un air de bienveillance qu'on ne lui connaissait point encore. Elle tendit involontairement une main que le marquis porta aussitôt à ses lèvres; mais cet adoucissement passa plus vite qu'un éclair; Christine retira sa main brusquement, comme si le baiser de Mariamé lui eût brûlé les doigts.

— Relevez-vous, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante. Puisque vous repoussez la grâce que je vous offre, je vous punirai de votre obstination. Vous ne méritez plus les faveurs que je vous avais accordées. Vous mourrez sans revoir votre femme.

— Sans la revoir! Ah! madame, faites-moi donc mourir à l'instant. Par pitié! avancez

l'exécution d'un jour; c'est là toute la faveur que je vous demande.

Nous devons informer le lecteur d'une particularité qui mérite attention. La reine avait quitté pour cet entretien les habits presque masculins dont elle était toujours vêtue, et les avait remplacés par une robe à queue, d'étoffe fort riche, qui lui allait à merveille. Soit que les dernières paroles du marquis l'eussent troublée, ou bien que sa colère ne fût point un jeu, elle parut très-agitée en répondant :

— Adieu ! monsieur, vous apprendrez tout-à-l'heure mes intentions !

Puis elle se tourna, pour sortir, vers une porte qui menait à l'intérieur de l'appartement. Elle avait fait à peine quatre pas, que ses pieds s'embarrassèrent dans les plis de sa grande robe; elle chancela et perdit l'équilibre. Sa majesté serait tombée de son haut par terre, si Mariamé, s'élançant avec agilité, ne l'eût saisie par la taille. Dans l'effroi que cause toujours une chute, Christine se retint aussi après le premier objet qui s'offrit, et il se trouva que

c'était le cou du marquis; elle y passa son bras royal. Les joues de la jeune reine devinrent fort rouges; mais ce pouvait être par suite du saisissement. Quoi qu'il en soit, le bras fut retiré lentement, et Mariamé ayant demandé avec inquiétude si sa majesté ne s'était point fait de mal, Christine répondit avec une émotion extrême :

— Allez! je suis plus malheureuse que vous!

Elle sortit alors en cachant son visage dans son mouchoir, et laissant le marquis étonné, mais disposé à tirer un bon augure de cette circonstance.

En effet, les mousquetaires le vinrent bientôt chercher et le reconduisirent à sa prison, où il trouva la marquise toute éplorée d'une si longue absence. Mariamé était trop sincère pour songer à taire aucun détail de la scène qui venait de se passer. Dona Marie, en apprenant l'aventure de la robe à queue et le dernier mot de sa majesté, s'écria tout d'un coup :

— Ah! sainte Vierge! voilà que la reine est amoureuse de toi! Qu'allons-nous devenir?

— Amoureuse de moi ! répondit le marquis en éclatant de rire ; êtes-vous folle, Marie ?

— Êtes-vous aveugle, vous, de ne le pas voir ? Cette femme vous aime, et c'est pourquoi elle veut que vous divorciez. Ses offres et ses raisons d'état ne sont que supercheries. Bonté divine ! il ne manquait plus que cela !

— Ne vous effrayez pas, Marie ; laissez seulement la reine me faire grâce, et tout ira bien.

— Bien, pour vous, qui deviendrez roi de Suède ; mais moi je retournerai au couvent ; je mourrai de douleur.

— Vous êtes une enfant, marquise.

— J'ai deviné juste, monsieur, vous le verrez bientôt. Hélas ! que je suis malheureuse !

Dans cet instant la porte s'ouvrit et des laquais entrèrent, qui déposèrent dans la chambre des corbeilles de fleurs et des rafraîchissemens. Ces gens gardèrent le silence malgré les questions de dona Marie, et sitôt qu'ils furent sortis :

— Que vous disais-je ? s'écria-t-elle. Quelle

autre personne que la reine peut vous envoyer ce cadeau?

Mariamé commençait à trouver la chose bizarre. Il eut toutes les peines imaginables à rassurer sa femme, qui pleurait chaudement, et se voyait déjà répudiée. Le commandant vint à propos faire une interruption. Il pria les deux époux de le suivre. Un carrosse aux armes de Suède attendait dans les cours de la citadelle. Ils y montèrent et furent menés au palais dans la salle des audiences, où il y avait nombreuse compagnie.

Christine était assise sur le trône du grand Gustave. Autour d'elle se tenaient le chancelier et les membres du conseil; mais on n'y voyait pas, comme d'habitude, les savans ni les gens de plume. On fit avancer le jeune couple jusqu'au pied des degrés.

— Monsieur de Mariamé, dit la reine, je vous fais grâce de la vie; ne vous trompez point sur les motifs de cette faveur. Vous la devez aux prières de messieurs les députés de Moscovie.

C'était la vérité.

— Vous voyez, ajouta-t-elle en s'adressant aux députés, que je ne vous refuse aucunes choses, pas même celles qui touchent à mes affaires intérieures. Monsieur de Mariamé, vous quitterez Stockholm avant trois jours.

La reine avait ainsi parlé sans jeter un seul regard sur le marquis; elle tourna enfin les yeux vers lui, et reprit d'une voix un peu émue :

— C'est une grande faveur du hasard qui vous sauve des mains de la justice, monsieur. Lorsque vous parlerez de cette aventure, faites-le avec réserve.

Le marquis et sa femme comprirent seuls le véritable sens de ces paroles. Elles avaient trait à la scène de la prison, à la chute de sa majesté, ainsi qu'aux ruses employées pour tenter les vertus chevaleresques du condamné.

— Mon langage, répondit Mariamé, sera toujours celui du respect, de l'admiration et de la reconnaissance, quand je parlerai de votre majesté.

— C'est bien, monsieur, reprit Christine

d'un ton fort gracieux. Allez, et que le ciel vous favorise.

L'ordre de quitter la Suède était loin de déplaire à dona Marie, car elle ne voulait pas attendre au lendemain pour partir, tant elle craignait un changement dans les volontés de la reine! Mariamé consentit à se mettre en chemin à l'instant même. Cependant on ne s'éloigna pas assez tôt pour ne point recevoir un message que Christine envoya dès qu'elle eut congédié les envoyés moscovites. La comtesse de La Gardie vint embrasser dona Marie, et lui remit, de la part de la reine, un collier de diamans d'une grande valeur, avec le portrait de sa majesté. Christine n'avait point voulu se montrer généreuse à demi.

En sortant de Stockholm pour n'y jamais revenir, Mariamé rencontra un cavalier qui lui cria d'arrêter. C'était Massaube, arrivant en Suède avec l'ambassadeur de France M. de Chanut.

— J'ai appris vos malheurs et leur fin agréable, dit-il au marquis. Il paraît que vous avez

fait tout comme moi vos petites fredaines. Nous avons enlevé une dame et tué un importun.

— Je n'ai point assassiné Salvius, chevalier; j'étais innocent.

— Oui-dà! et vous fuyez ainsi sans avoir tiré cela au clair?

— Il le faut bien, puisqu'on m'ordonne de partir.

— Vous vous êtes laissé condamner comme un écolier, marquis; cela n'est pas bien. Laissez-moi le soin de faire réparation à votre honneur.

— Je vous donne mes pouvoirs. Eh! que sont devenues vos amours?

— La comtesse d'Isembourg s'est ennuyée de moi comme elle avait fait de son mari, et je l'ai galamment renvoyée dans sa famille.

— Cela est beau, chevalier. La fortune vous a souri, à ce que je vois; vous êtes en bon équipage.

— J'ai gagné soixante mille écus au jeu, par mon habileté à manier les cartes.

— J'entends.

— Et puis je me suis donné à M. de Chanut, pour être à quelqu'un.

— Adieu ! je vous enverrai de mes nouvelles.

Massaube était un garçon à expédiens. Il imagina bien vite un moyen d'éclaircir le démêlé que Mariamé avait eu avec la justice. Il rechercha les valets du seigneur Salvius, et les ayant trouvés, il posa l'épée sur la gorge à l'un de ceux qui avaient témoigné contre le marquis. Cet homme avoua ses mensonges, et donna explication de la manière dont les choses s'étaient passées. On révisa le jugement, et la réhabilitation se fit en bonnes formes. Dans une de ses lettres, le bibliothécaire Naudé parle de cette histoire, et ajoute qu'on pendit le valet pour lui apprendre à dire la vérité.

La reine écrivit de sa main à Mariamé, afin que la réparation fût éclatante, et lui permit de revenir à la cour de Suède ; mais la marquise assura qu'elle mourrait infailliblement si elle revoyait des lieux si pleins de cruels souvenirs.

Il n'est pas besoin de dire que dona Marie et M. de Mariamé vécurent le plus délicieusement du monde à s'aimer de toutes leurs forces. Je ne sais point s'ils eurent beaucoup d'enfans; mais on voit par les correspondances que, vingt-cinq ans plus tard, il vint à Paris un jeune seigneur flamand du nom de Mariamé, qui plut fort aux dames par des airs d'Amadis, et qui faisait des folies de roman. Il est probable que c'était un fils de notre marquis. M. de Brissac ayant servi de second à un gentilhomme que ce Mariamé avait tué en duel, le regardait avec ravissement et disait :

— Ce jeune homme-là est un aimable cavalier, bien mis, riche, de mine galante, et qui tue admirablement son monde.

C'étaient de bien beaux éloges et qui eussent fait plaisir au père de ce jeune seigneur.

Ce que fit la reine Christine par la suite des temps a donné trop d'occupation aux historiens pour que nous ayons à en parler. On connaît ses paroles remarquables aux grands de son royaume, qui la pressaient de se marier :

— Peut-être, leur dit-elle, ce que vous désirez si fort serait-il un malheur pour la Suède, car il se pourrait aussi bien qu'il sortît de moi un Néron qu'un Auguste.

Mais comme les sujets ont souvent plus de souci de savoir à qui donner leur amour que les princes n'en prennent de le conserver, les représentations des Suédois se renouvelèrent en beaucoup d'occasions. Christine répondit une autre fois, en particulier, au général Torstenson, de façon à ne lui laisser aucun espoir :

— Si vous tenez à mon gouvernement, lui disait-elle, gardez-vous de souhaiter que je prenne un mari. Je ne suis point de ces gens qui peuvent mener de front leurs passions et les affaires d'un royaume. Il me faudrait choisir entre les deux, et sitôt que l'amour aura une place dans mon cœur, il étouffera tous les autres sentimens. Je voudrais être aimée pour moi et non pour ma couronne. Celui qui recevrait ma main se devrait résoudre à l'accepter toute seule, car j'abdiquerais la veille

de la célébration. Tenez cela pour certain.

Il ne serait pas impossible que le souvenir des amours de dona Marie et du marquis de Mariamé fût entré pour quelque chose dans les résolutions de la jeune reine. Du reste elle a bien prouvé qu'en parlant ainsi elle disait sincèrement, puisqu'elle abdiqua cinq ans après, non pour une passion, mais pour se livrer simplement à son goût des sciences et du bel esprit.

On a beaucoup écrit sur ces événemens extraordinaires et sur les voyages de Christine. La grande Mademoiselle nous apprend, par ses gros mémoires, que cette reine fut regardée en France avec plus d'étonnement que d'admiration.

Si les passions ont un peu tardé à prendre racine dans le cœur de Christine, elles y ont rapidement poussé. La fille de Gustave-Adolphe a montré qu'elle sentait avec assez de vivacité, le jour qu'elle fit massacrer impitoyablement Monaldeschi dans la galerie des Cerfs de Fontainebleau. Elle eût mieux fait, à mon sens,

d'agir, en cette occasion, comme le commun des femmes, qui pleurent d'une infidélité d'abord, et finalement la pardonnent ou s'en consolent par un autre amour.

Un Mauvais Sujet

EN 1645.

Avant les grandes querelles de M. le cardinal Mazarin avec le parlement, il y avait à Paris un gentilhomme d'une humeur singulière, qui s'appelait Henri de Rénevilliers. Il était de bonne famille et avait du bien. Il ne lui manquait que de prendre soin de lui-même pour être le plus beau garçon de la ville; mais il tenait de feu madame sa mère un goût pro-

fond pour le désordre. Jamais on ne vit de cheveux si mêlés que les siens, de dentelles si chiffonnées, ni d'habits si mal brossés que ceux dont il s'affublait pour courir les rues, la comédie ou la promenade. Son épée seule était soigneusement entretenue, et il s'en servit galamment en plusieurs rencontres. Le reste allait au hasard.

Il aurait pu mettre le pied dans les meilleurs endroits et se marier avantageusement; mais son bonheur était de faire une vie bizarre et d'aller en vrai Bohème. Il demeurait dans la rue Villeneuve, au milieu d'un quartier fort désert qu'on avait incendié ou démoli aux trois quarts pendant la Ligue. Tout son domestique se réduisait à une seule servante, grande fille brunette, nommée Blanche, qui était assez belle, hors qu'elle avait la peau basanée comme une Égyptienne; avec cela pas un pauvre laquais chez M. de Rénevilliers. Blanche soignait les deux chevaux de son maître, portait les lettres, gouvernait le ménage avec économie. Elle était bonne à tout faire, et plus d'une

fois il lui arriva de monter derrière un carrosse de louage, comme un valet de pied; ce qui dut furieusement faire rire les passans.

M. de Rénevilliers ne fréquentait guère la bonne compagnie. On ne citait qu'une occasion où il se fût montré au bal. Il s'était vêtu cette fois-là plus magnifiquement qu'un prince, et avait dansé le mieux du monde. Il avait joué gros jeu et perdu noblement, fait sa cour de bonne grâce aux dames, et s'était tenu en homme de bon lieu; mais le bout de l'oreille du Bohème avait percé par de petits accidens. Blanche, le voyant de l'antichambre jeter des pièces d'or à belles poignées sur les tables, l'était venue tirer par son pourpoint et lui avait dit tout haut :

— Êtes-vous fou, monsieur, de gaspiller ainsi notre argent?

Un autre homme que Rénevilliers eût voulu se cacher sous terre; mais lui ne se démontait pas facilement, et il avait répondu en riant :

— Va, ma fille, je te donnerai une robe neuve si je gagne.

A la sortie on avait encore retrouvé Blanche, à cheval comme un dragon, tenant en bride la monture de son maître, avec un flambeau à sa main et une rapière pendue au cou.

Notre gentilhomme témoignait une horreur naturelle pour le paiement des dettes et mémoires, et comme il courait après tous les jupons de son quartier, on disait qu'il faisait l'amour à sa boulangère et à sa bouchère, afin de ne leur rien donner. Ces choses-là, qui endommageraient fort l'honneur d'un homme de nos jours, étaient regardées alors comme de bons tours qui prouvaient de l'adresse. On a même prétendu que Rénevilliers payait les gages de sa servante en cette monnaie; mais cela n'est rien moins que certain.

M. de Rénevilliers ne savait jamais le compte de ses écus, et il montra bien qu'il n'était pas avare, par les présens superbes qu'il envoya aux filles de la présidente Aubry, le jour des étrennes. Cette maison et celle de madame d'Agamy étaient les seules où il vînt familièrement, parce qu'on le recevait sans prendre

garde à sa toilette. Madame d'Agamy eût été bien aise de lui donner son aînée en mariage; mais sitôt qu'il s'aperçut de cette intention, il changea de manières, et commença de faire des fredaines à le brouiller mortellement avec cette famille. Comme il avait donné à mademoiselle Aubry une belle volière garnie d'oiseaux d'Afrique, madame d'Agamy lui demanda ce qu'il donnerait à sa fille; Rénevilliers répondit que le monde ne renfermait pas d'animaux assez rares pour une si aimable personne, mais qu'il tâcherait de trouver quelque merveille. Le lendemain il envoya une souris dans une cage d'osier avec une lettre fort polie où il disait qu'il n'avait pu rencontrer mieux, et jamais il ne reparut dans la maison. Chez madame Aubry les choses tournèrent à peu près de la même façon. Le mari était bavard et ennuyeux. Déjà Rénevilliers avait dit souvent :

— Si jamais le président me fait bâiller plus de trois coups dans le même jour, il ne me reverra plus.

Un soir que madame Aubry, malgré ses quarante ans, se donnait des airs de jeune femme et prétendait être enceinte, cette comédie parut insupportable à M. de Rénevilliers. Sur ces entrefaites arriva un nouveau laquais que le président avait l'intention de prendre.

— Je n'en veux point, dit madame Aubry, cet homme est trop laid; s'il me jetait un regard, mon enfant aurait une vilaine figure.

Rénevilliers n'y put tenir davantage.

— Pardieu! madame, dit-il en saisissant son chapeau, quand on a devant les yeux une face comme celle de M. le président, on ne risque rien de prendre le diable pour valet. Je suis le vôtre et vous tire ma révérence. Cherchez des gens pour regarder vos singeries; je m'en vais ailleurs.

Le monde n'a pas coutume de rechercher les gens qui ne veulent point faire de concessions. Rénevilliers devint plus vagabond que jamais. Les jeunes gens l'aimaient à cause de sa singularité. Si on riait de lui, c'était par

derrière, car il avait le cœur très-haut. Comme il ne faisait attention à personne, il ne pouvait non plus souffrir qu'on le gênât en rien.

Depuis qu'il existe une société polie, on a toujours vu des originaux de l'espèce de Rénevilliers. On en trouve même encore de notre temps, quoique à un degré moins extrême. Ces hommes-là sont, au fond, des orgueilleux avec un fort grain de paresse, qui ne se veulent montrer que là où ils sont en première ligne, et le monde qu'ils feignent de mépriser serait bien leur fait s'ils étaient sûrs d'y briller tout d'abord autant qu'ils le désirent.

Rénevilliers avait ce qu'il faut pour faire un beau chemin; il aurait pu être de la cour, et ne demeura pas même dans la bourgeoisie. Cependant, s'il ne voyait pas les dames de la ville, la compagnie des filles ne lui plaisait pas davantage. Il courait donc les boutiques, et se mettait en frais pour une petite marchande, comme si c'eût été une duchesse. Aussi n'en manquait-il pas une, et toutes les plus jolies y furent prises. Il lui arriva souvent de dé-

penser au fond d'un méchant comptoir cent fois plus d'esprit et de fine galanterie qu'on n'en faisait en un mois à la ruelle de la reine.

Un jour qu'il passait à cheval sur le pont aux Changeurs, notre gentilhomme s'arrêta devant l'enseigne d'un orfévre nommé Cambrai. Rénevilliers se souvenait tout-à-coup d'une histoire sur madame Cambrai et l'avocat Patru, où il était dit que celui-ci n'avait pu arriver à rien, quoiqu'il fût amoureux de la joaillière, et qu'elle ne le vît pas avec indifférence. Rénevilliers attacha son cheval sous l'auvent, et entra dans la boutique. Madame Cambrai était justement seule à son comptoir.

— Que désirez-vous, monsieur? dit-elle d'un air accort.

— Je pourrais vous demander, répondit Rénevilliers en s'installant sur une chaise, de me montrer des plats d'argent de six marcs, sachant très-bien qu'on n'en fait de ce poids que par commande; mais je préfère vous dire ce qui m'amène. Je voulais savoir si vous étiez

aussi jolie qu'on l'assure, et je reconnais qu'on ne m'a pas trompé.

— Vous êtes en train de badiner, à ce que je vois, mon gentilhomme.

— Pas le moins du monde.

En effet, Rénevilliers paraissait d'un sérieux extraordinaire.

— M. Patru m'a raconté, poursuivit-il, qu'étant pris un jour par la pluie, il se réfugia ici, et que vous chantiez dans le moment une chanson gaillarde. Je voudrais bien l'entendre.

— J'en ai chanté bien d'autres depuis lors, dit la marchande; je ne me souviens plus de celle dont vous parlez. Il y a six ans que je vis pour la première fois M. Patru : c'était en 1639.

— C'est cela; et comme vous aviez vingt ans alors, vous en tenez vingt-six. On ne vous en donnerait pas autant. Patru devint subitement amoureux de vous pendant que vous chantiez, et quand il m'a conté cela, j'éprouvai une furieuse envie d'entendre la même

chanson. Ne me refusez pas ce plaisir, je vous en prie, madame Cambrai.

La marchande tourna la tête sur son épaule d'un air fort coquet; et, après avoir hésité un instant, elle chanta je ne sais quoi de si drôle et de si grivois, que M. de Rénevilliers en fit un bond, et l'embrassa au dernier couplet.

— Me voilà justement amoureux comme Patru, dit-il; quand vous voudrez mettre les gens à vos pieds, vous en avez un moyen certain. Mais, dites-moi, madame Cambrai, puisque vous regardiez Patru d'un bon œil, et que M. Cambrai était en voyage ce jour-là, pourquoi, diable, avez-vous renvoyé ce pauvre avocat après le souper?

— C'est que ce cher garçon poursuivait trois ou quatre belles à la fois. Je me serais attachée à lui, et il m'aurait donné du chagrin. J'ai préféré demeurer sage, par prudence.

— Et je gage que vous vous en repentez. Là! en conscience, n'est-il pas vrai que vous en avez eu quelquefois du regret?

Madame Cambrai se mit à rire, et ne répondit rien.

— J'en étais sûr. Eh bien ! ne faites pas de même avec moi. Je ne suis pas aussi beau cavalier que Patru ; mais je ne recherche pas d'autre femme que vous, et, ma foi, vous me plaisez diablement fort. Si je suis à votre goût, dites-le tout franc, et accommodons-nous ensemble.

— Oh ! mon gentilhomme, cela ne va pas ainsi ; mon mari est là-haut et non pas en voyage, et l'occasion ne le veut point.

— N'y manque-t-il que l'occasion ? dit Rénevilliers.

La marchande, qui était fort délurée, se mit à danser le pas de bourrée, en chantant :

— Il n'y manque rien autre chose.

Rénevilliers s'avança aussitôt sur le devant de la boutique, et fit signe à des porteurs publics qui se tenaient sur la place ; on approcha une chaise.

— Appelez maintenant votre mari, dit-il à la marchande.

— Maître Cambrai, dit Rénevilliers quand l'orfévre fut descendu de son atelier, je suis complètement ruiné, mon pauvre maître Cambrai. Il me faut vendre mon argenterie, qui est considérable. C'est à vous que je m'adresse, parce que vous êtes un honnête homme. J'emmène dans cette chaise madame Cambrai, qui connaît fort bien la valeur de l'argent. Nous partons, maître Cambrai; ne vous dérangez pas de votre travail. Je sais que vous faites les ouvrages les plus beaux du monde.

— Pardon, monsieur, s'écria le marchand, où donc allez-vous mener ma femme?

— Chez moi, maître Cambrai, pour qu'elle examine ma vaisselle; car il faut que je la vende, mon bon Cambrai.

— Mais, monsieur, je pourrais aller aussi bien avec vous; je m'y connais encore mieux que ma femme.

— Vous avez raison, maître Cambrai; je n'y songeais point; vous pourriez venir au lieu de madame Cambrai; mais il importe peu que ce soit elle ou vous. C'est de la belle argenterie

que je vais vous vendre. Montez donc, madame Cambrai. Cette chaise est à mes ordres pour la journée. Partez devant; j'aurai bientôt fait de vous rejoindre avec mon cheval. J'ai de la vaisselle pour plus de cinq cents pistoles, maître Cambrai.

— Cela fait cinq mille livres, monsieur.

— Précisément. Allons! montez, madame Cambrai.

Outre l'ascendant naturel de la personne de qualité sur le petit bourgeois, notre gentilhomme avait le don particulier de savoir prendre un air si grave et d'une bonne foi si apparente qu'on ne s'en pouvait défier. L'orfévre demeura interdit, n'osant se fâcher, tandis que Rénevilliers offrait la main à la jolie marchande, qui monta délibérément dans la chaise.

—Conduisez madame Cambrai rue de Villeneuve, au coin de la porte Saint-Denis! cria Rénevîlliers aux porteurs.

— Comment! murmura l'orfévre, elle s'en va ainsi sans me demander la permission!

— Vous n'avez donc pas entendu, maître

Cambrai? C'est chez moi qu'on mène votre femme; ainsi ne craignez rien.

— Mais, mon gentilhomme, je ne vous ai jamais vu de ma vie.

— Cela est pardieu vrai! J'ai oublié de vous dire mon nom. Je suis le chevalier de Rénevilliers.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Oui, mon brave maître Cambrai, Rénevilliers lui-même. Comme je vous le disais, je me suis ruiné au jeu. J'y ai perdu vingt mille écus.

— Cela fait soixante mille livres, pensa l'orfévre. Le pauvre jeune homme! Je lui achèterai sa vaisselle à un rabais considérable.

— Allons! poursuivit Rénevilliers, je retourne chez moi. Si madame Cambrai m'offre un prix raisonnable, je vous enverrai demain toute mon argenterie. Vous y trouverez plusieurs belles pièces. Adieu, maître Cambrai.

A peine le cavalier fut-il parti, que l'orfévre, n'étant plus étourdi par le prestige des belles

manières, comprit enfin qu'on s'était joué de lui.

— Il faut convenir, se dit-il à lui-même, que tu es un grand fou, et que tu t'es laissé ensorceler d'une ridicule manière.

Comme la nuit approchait, le joaillier ferma aussitôt sa boutique pour courir de toutes ses jambes à la rue Villeneuve. Il trouva sans beaucoup de peine la maison de Rénevilliers; mais la servante avait assurément reçu de bonnes instructions, et s'attendait à cette visite. Elle récurait tranquillement un vieux mors de cheval, et ne prit pas garde à l'air effaré du marchand.

— N'est-ce pas ici, dit l'orfévre, que demeure un grand gentilhomme brun de visage, et qui a un manteau vert un peu râpé? J'ai oublié son nom.

— Mon maître s'appelle le chevalier de Rénevilliers. Son manteau est passablement râpé, comme vous dites; il le porte depuis longtemps et le mène beaucoup à la belle étoile; c'était pourtant du beau velours à six écus l'aune.

— Cela fait dix-huit livres. C'est bien à votre maître que j'ai affaire. Conduisez-moi vitement là-haut.

— Si vous désirez le voir, revenez demain ; il est occupé.

— Oui, je m'en doute : une belle chienne d'occupation.

— Il est en train de vendre notre argenterie à une marchande joaillière.

— Madame Cambrai ! c'est ma femme ; ainsi vous pouvez me faire entrer.

— Il m'a défendu de le laisser déranger par personne. Il a fort à cœur de la bien vendre, notre argenterie.

— Quand je vous dis que je suis maître Cambrai, l'orfévre, et que c'est ma femme qui est là-haut avec M. le chevalier !

— Quand vous seriez le diable, je ne voudrais pas vous faire entrer, car je serais battue.

L'orfévre s'élança dans les escaliers ; mais il trouva les portes closes, et, voyant bien que le bruit ne servirait à rien, il s'assit sur une marche, en attendant qu'il plût à Rénevilliers

de lui rendre sa femme. Une grande demi-heure s'écoula ainsi. Une porte s'ouvrit enfin, et la jeune marchande parut, accompagnée du maître de la maison, qui la reconduisait fort poliment.

— Eh! mon cher Cambrai, s'écria Rénevilliers, je ne savais pas que vous fussiez ici. Je suis fâché qu'on vous ait tenu à l'écart. Il fallait m'appeler en criant de toutes vos forces. Madame Cambrai m'a offert deux cents louis d'or de mon argenterie.

— Cinq mille quatre cents livres? Corbleu! monsieur le chevalier, finissons cette comédie; vous vous êtes gaussé de moi d'une rude façon.

— Que dites-vous donc là, Cambrai?

— Je dis... Eh bien! oui, je dis que cela ressemble à un méchant tour.

— Vous croyez que je me moque de vous, Cambrai? Vous êtes un imbécile. N'avez-vous pas de honte, à votre âge, d'être si sot? Allons! taisez-vous, Cambrai, et préparez-moi de l'argent pour demain, je vous enverrai ma vais-

selle. J'allais faire reconduire votre femme par mes porteurs; mais puisque vous voilà, je la remets entre vos mains.

— Décidément, disait l'orfévre en s'en allant, cet homme est un démon : on ne peut pas le regarder en face, et il vous entortille les gens si bien qu'il est impossible de lui résister.

Le joaillier ne ménagea pas les questions à sa femme sur l'entrevue avec Rénevilliers; mais madame Cambrai n'avait pas la langue engourdie, et comme le mari se fâcha, elle lui rit au nez. Il l'appela pécore, et elle lui répondit qu'il était un bélître. Le soir, il leva une canne pour la battre; mais elle prit une chaise pour lui casser la tête, et ils se couchèrent les meilleurs amis du monde.

Cependant Rénevilliers n'envoya point d'argenterie et ne reparut pas à la boutique de toute la semaine. Un soir, la belle joaillière arrêta l'un des crieurs qui vendaient des oublies dans les rues, et lui acheta toute sa marchandise pour un petit écu, en lui comman-

dant de porter ses gâteaux au chevalier, de la part de madame Cambrai. M. de Rénevilliers fut sensible à ce reproche fait avec modération. Il donna six livres à l'oublieur ; avec l'ordre de retourner chez la joaillière pour lui dire que, le lendemain à huit heures du soir, il irait souper avec elle, et qu'elle eût à faire cuire deux perdrix. Le factotum Blanche porta le lendemain au matin une lettre à l'honnête mari. Rénevilliers s'excusait de n'avoir pas encore envoyé son argenterie, et invitait le marchand à venir souper le soir à huit heures, afin qu'il pût estimer lui-même, tout en mangeant, ce que valait la vaisselle, et aussi pour conclure le marché. Maître Cambrai réfléchit beaucoup avant de se décider ; il retourna la lettre de tous côtés avec méfiance, la relut trois fois, et n'y trouvant rien dont il pût prendre soupçon, il répondit qu'il acceptait l'invitation, et que M. le chevalier lui faisait beaucoup d'honneur.

Au coup de huit heures, l'orfévre tira le cordon de la clochette, à la porte de Ré-

nevilliers; la fidèle Blanche vint ouvrir.

— Vous venez de bonne heure, dit la servante. Vous ne savez donc pas qu'avec nous autres gentilshommes, quand on dit huit heures, il faut entendre neuf heures et demie? N'importe, entrez toujours. Vous prendrez l'air du feu dans la cuisine. M. le chevalier est sorti, mais il rentrera bientôt.

Le marchand eut un moment d'inquiétude; il se rassura pourtant devant les fourneaux allumés, et jeta des regards friands sur une grosse éclanche de mouton qui tournait à la broche. Il pensa que le chevalier n'était pas au fond un homme tout-à-fait méchant; et pour de la fierté, à coup sûr on ne pouvait pas l'accuser d'en trop avoir à l'égard des petits bourgeois. La soirée s'annonçait bien par la perspective d'un bon repas et d'une affaire avantageuse; un noble, prodigue et ruiné, ne pouvait être bien retors, et se laisserait sans doute duper aisément. Maître Cambrai ne trouva pas le temps fort long jusqu'à neuf heures et demie; mais, à dix heures, il se mit

à bâiller cruellement. Le souper était prêt. Blanche s'étonnait que le chevalier n'arrivât pas. A dix heures et demie, l'orfèvre était fort agité. Il serait parti si la servante ne lui eût rendu le courage par une croûte de pain et un verre de Bourgogne. Il recommença ses murmures à onze heures, et il enfonça son chapeau sur ses yeux à onze heures et demie, pour s'en aller, lorsque Blanche assura que M. le chevalier ne rentrait jamais, au grand jamais, passé minuit. Une partie de brelan l'avait assurément retenu; mais c'eût été folie que de renoncer au souper faute d'une demi-heure de patience. On prêta l'oreille au moindre bruit jusqu'à minuit; le découragement s'empara du joaillier quand il eut compté le douzième coup de l'horloge. Il donna au diable tous les chevaliers de l'univers, et sortit à minuit et demi, la rage dans l'ame et l'estomac horriblement creux.

Pendant ce temps-là M. de Rénevilliers faisait chère lie dans l'arrière-boutique de l'orfèvre : il écoutait la voix fraîche de ma-

dame Cambrai, et vidait une bouteille de vin du Rhône que le marchand gardait depuis dix ans en cave sans oser y toucher. Il était une heure, et le chevalier ne pensait pas à se retirer, lorsque maître Cambrai ouvrit la porte d'un air fort tragique. Rénevilliers chantait un refrain et tenait son verre en l'air. Il demeura dans cette posture, en riant de tout son cœur de la mine sombre et des yeux flamboyans du pauvre marchand.

— D'où donc sortez-vous, maître Cambrai? dit-il enfin. Pourquoi n'êtes-vous pas venu chez moi? Le rendez-vous était pour six heures. Je vous ai attendu jusqu'à sept; et ne vous voyant pas, je suis venu ici. Madame Cambrai faisait cuire des perdrix; ma foi, je me suis mis à table avec elle.

— Corbleu! monsieur, le panneau est trop visible. Trouvez bon, s'il vous plaît, que je n'y donne pas, et décampez de céans sur l'heure.

— Vous êtes un drôle, et de plus un homme sans parole, de m'avoir fait attendre et de me

vouloir chasser. Si nous étions au premier étage, je vous ferais sauter par votre propre fenêtre.

Rénevilliers, qui avait les oreilles échauffées, tira sa rapière, et porta deux bottes au marchand par-dessus la table. Maître Cambrai se crut mort.

— Holà! monsieur le chevalier, voulez-vous tuer un pauvre joaillier qui ne vous a point offensé? Dieu me damne si ce n'est pas vous qui avez des torts vis-à-vis de moi; car il est bien évident que je suis c....

— Je le croirais assez, maître Cambrai, vous devez l'être à vingt-deux carats.

— C'est le titre de l'or le plus fin.

— C'est bien cela; mais, rassurez-vous, ce n'est pas par moi. Allons! soyons amis : je vous pardonne votre impertinence.

— Soyons amis si vous voulez; mais moi, je ne pardonnerai pas à ma carogne de femme.

— Je vous défends de la battre, maître Cambrai; si j'apprends que vous ayez levé la main sur elle, je vous envoie trente de mes amis.

qui vous donneront chacun cent coups de bâton.

— Trois mille coups de bâton!

— Tout autant; ainsi faites bon ménage avec madame Cambrai.

Le chevalier sortit, et laissa les époux se quereller à leur aise. Tout autre que l'honnête joaillier eût envoyé la femme au couvent, ou bien eût fait tuer M. de Rénevilliers au coin d'une rue, pour de l'argent, et il faut avouer que le chevalier l'avait bien mérité; mais le bon marchand n'avait pas de fiel, et puis on n'attachait pas alors aux contrariétés conjugales autant d'importance qu'aujourd'hui. Madame Cambrai rachetait ses défauts de jeunesse par beaucoup de qualités: elle était économe, laborieuse, et toujours de bonne humeur. Son mari ne lui garda point rancune et fit bien, car elle passa bientôt la trentaine tout doucement, et devint une mère de famille excellente.

Après madame Cambrai, Rénevilliers mit à mal une foule d'autres marchandes, en sorte qu'il était fort redouté du petit commerce. On

ne lui voulait plus rien vendre, surtout à crédit, et quand il se présentait dans une boutique, il ne trouvait à parler qu'à des hommes. Il voulut donc retourner un peu dans la bonne société; mais la chose n'était pas facile après toutes ses équipées; heureusement M. de Rénevilliers était habile à trouver des expédiens, et voici comment il s'y prit pour se faire ouvrir la maison d'une veuve, madame d'Orgerès, qui recevait de fort beau monde. Le jardin de cette dame n'était séparé de celui de notre gentilhomme que par un mur; Rénevilliers y jeta un matin trente lapins, qu'il avait tenus vingt-quatre heures sans nourriture. Ces animaux dévorèrent toutes les plantes, et mirent le jardin à sac. Madame d'Orgerès et ses gens poussaient de grands cris et donnaient la chasse aux lapins, lorsque Rénevilliers parut. Il se confondit en excuses, disant, avec un sérieux incroyable, qu'il était au désespoir de cet accident, et qu'il ne savait comment ces maudites bêtes avaient pu pénétrer dans le jardin. Il offrit de

payer le dégât, et fit sa visite d'un si bon air, qu'on ne songea plus à se fâcher contre lui. Le lendemain, il envoya chez sa voisine une charrette pleine de fleurs et les trente lapins mis à mort, avec une lettre où il disait que les corps des coupables appartenaient de droit à la personne dont ils avaient gâté le bien. On lui répondit par une invitation à dîner. C'était justement là le compte de Rénevilliers. La compagnie fut nombreuse et le repas fort gai, à cause de l'aventure des lapins. Le chevalier se mit en frais d'esprit; il ne dit rien d'inconvenant, fit admirablement sa cour à la maîtresse du logis, et s'ouvrit en même temps les salons de plusieurs gens de robe et de finance.

Un certain Prunevaux, maître des requêtes, et qui était amoureux de madame d'Orgerès, essaya bien de nuire à M. de Rénevilliers par quelques médisances; mais il était trop tard, on ne l'écouta pas. Le chevalier garda ses entrées dans la maison, et, comme cela se voit souvent, il ne tarda pas à supplanter dans les bonnes grâces de la dame ce-

lui qui l'avait voulu chasser. Ce n'était pas que madame d'Orgerès fût belle; hormis ses mains, qui étaient bien faites, elle n'avait rien de séduisant. Sa taille était trop grande; sa figure, ornée de moustaches un peu fortes, n'aurait pas mal été sur les épaules d'un mousquetaire; mais Rénevilliers tenait du ciel le don de savoir persuader aux femmes qu'il était tout près d'avoir de l'amour pour elles, et c'est un sûr moyen de se bien mettre dans les papiers de celles-là mêmes qui ne voudraient point de vous. Rénevilliers tenait la cheminée; il contait des histoires divertissantes, et avait le dé sur tous les autres visiteurs. Prunevaux, voyant qu'on ne faisait plus aucun état de lui, promit un soir à madame d'Orgerès de lui donner la comédie à l'hôtel de Bourgogne. C'était une dépense que de faire jouer ainsi pour une société particulière. Le maître des requêtes voulait se relever dans l'esprit de sa belle à coups d'argent; il n'invita qu'elle et les personnes qui étaient présentes. Cependant la sœur de M. Prunevaux engagea, de son côté,

beaucoup de monde, et comme c'étaient des gens qui ne savaient pas vivre, ils vinrent les premiers à l'hôtel de Bourgogne, et s'installèrent aux meilleurs endroits. Les places les plus recherchées étaient le devant du parterre, où l'on mettait des chaises. Quand madame d'Orgerès arriva, suivie de sa compagnie, elle ne trouva plus que des loges. Ce qui donna surtout de l'humeur à la dame, c'est que, ne pensant point qu'elle dût rencontrer des étrangers, elle était venue masquée, tandis que les autres femmes étaient en grandes parures. La représentation promettait pourtant d'être fort belle. Le lustre du milieu était de vingt-quatre lumières; il y avait, en outre, deux candélabres à douze bras aux deux côtés de la salle, et seize chandelles sur la planchette de la rampe : un grand seigneur n'aurait pas mieux fait les choses. Les comédiens devaient jouer la pièce nouvelle des *Engagemens du hasard*, qui était à la mode. On craignait que le mécontentement de madame d'Orgerès ne fît manquer le spectacle,

et plusieurs dames, placées sur le devant, lui allaient offrir leurs siéges, lorsqu'elle s'écria d'un ton bourru :

— C'est une plaisante manière de donner la comédie aux gens, que de les inviter pour n'avoir pas une bonne place où les mettre. Monsieur de Rénevilliers, détachez, je vous prie, une de ces chandelles pour m'éclairer, et quittons la salle.

Rénevilliers, ayant pris une chandelle à l'un des candélabres, offrit son bras à madame d'Orgerès pour descendre dans la rue.

— Si vous m'en croyez, dit le chevalier quand ils furent dehors, nous donnerons une leçon à Prunevaux en troublant la fête.

— J'en suis fort d'avis, répondit la dame. Reprenez un peu vos allures bohémiennes, et servez-leur un plat de votre métier.

— Rien n'est plus facile.

A l'entrée de l'hôtel de Bourgogne était une vieille barraque en planches vermoulues, que les valets de madame d'Orgerès entreprirent de démolir sous la direction du chevalier.

Cependant Prunevaux avait donné l'ordre de commencer le spectacle. Le rideau s'était ouvert, et mademoiselle Valiotte, qui était une actrice fort estimée, avait déjà débité quelques vers. Tout-à-coup il se fit à l'extérieur un vacarme effroyable, comme si le bâtiment s'allait écrouler. Les acteurs avaient beau crier, ils ne pouvaient se faire entendre, et les spectateurs n'étaient pas trop rassurés. Ce fut bien pis encore au second acte. Rénevilliers s'animait des rires de madame d'Orgerès et de la compagnie, et trouvant que le bruit n'était pas assez grand, il porta sur l'escalier une grande quantité de paille mouillée à laquelle il mit le feu. L'acteur qui jouait don Fadrique, levant les yeux au ciel et se dressant sur la pointe des pieds, s'écriait d'une voix flûtée :

Oui, mon ardeur pour elle à ce point est extrême,
Que je la veux aimer sans savoir ce que j'aime.
C'est un effet d'amour assez rare et nouveau.
Ce dieu veut qu'avec lui je porte son bandeau,
Et remplissant mon cœur de cette flamme obscure,
M'a choisi pour objet d'une étrange aventure.

Dans ce moment un nuage de fumée noire et puante entra dans la salle. On devina que c'était un tour de Rénevilliers. Quand la première frayeur fut dissipée, on se resserra tout près de la scène, et la comédie continua en dépit des interrupteurs. On aimait prodigieusement le spectacle en ce temps-là. Malheureusement, une fois que le chevalier avait la bride sur le cou, et des rieurs pour le mettre en verve, on ne pouvait plus l'arrêter. La fumée redoubla si furieusement, qu'on ne respirait plus et que les comédiens étaient pris d'une toux opiniâtre; mais comme on persistait encore à rester, M. de Rénevilliers ordonna aux valets de crier *au feu!* Alors la terreur s'empara de la compagnie. On s'élança sur le théâtre, et on s'enfuit par les petites portes, en si grand tumulte, qu'il y eut des gens bien empêchés et bien meurtris; encore Rénevilliers et ses aides eurent-ils la barbarie de jeter de l'eau à tous ceux qui sortaient, sous le prétexte de leur porter secours.

Le lendemain de cette bagarre, quelques

jeunes gens voulaient assommer Rénevilliers; mais c'étaient des avocats qui ne maniaient point les armes, et le chevalier affecta de les narguer en se promenant à cheval, autour du Palais de Justice, d'un air fort rodomont. Le plus mécontent était Prunevaux, qui aurait parlé de se battre avec Rénevilliers, si celui-ci ne lui eût offert le premier une partie de coupe-gosier, avec un air tellement amical, qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir. L'affaire s'apaisa; mais le maître des requêtes vit bien qu'il fallait vider le plancher devant un pareil concurrent; aussi abandonna-t-il madame d'Orgerès, qui se prit de belle passion pour le chevalier. On ne sait pas précisément s'il y eut de l'amour entre eux. Ce qui est certain, c'est que Rénevilliers mit la veuve si fort en train de se divertir, qu'elle mangea en six mois la moitié de sa fortune. Il la laissa ensuite pour courir après une chanteuse qui donnait des concerts dans un cabaret du faubourg Saint-Germain.

Notre homme avait gagné, à toutes ces fo-

lies, une belle réputation de mauvais sujet. Quelques grands seigneurs aussi libertins que lui voulurent qu'il fût de leurs amis. Le duc de Brissac, qui pratiquait fort le tapage nocturne, fit la débauche par occasion avec Rénevilliers, chez le traiteur Renard, et fut charmé de ses manières. Le prince d'Harcourt lui-même se mit avec eux, et c'est à cette réunion qu'on dut la grande mode, qui régna pendant une partie de la minorité, de casser les vitres et de battre les passans et le guet.

Il y avait alors un usage assez singulier. Les jeunes gens qui demeuraient dans la même rue que des demoiselles à marier devaient leur donner le bal une fois chacun à tour de rôle. C'était chez les parens des demoiselles qu'on dansait; mais les jeunes gens payaient les frais. Or une certaine dame Roger, qui était voisine de Rénevilliers, avait une fille de dix-huit ans, à laquelle notre gentilhomme n'avait pas encore donné les violons. Souvent il avait rencontré ces dames, et les avait toujours saluées poliment; mais elles ne s'étaient pas empressées

de l'inviter à les venir voir. Le prince d'Harcourt en raillait un jour le chevalier, en lui disant qu'on ne voulait pas de lui dans cette maison. Rénevilliers se piqua au jeu, et fit gageure qu'avant une semaine il danserait une courante avec mademoiselle Roger. On paria un gros dîner de douze couverts, et M. d'Harcourt donna sa parole que si le bal du chevalier était accepté, il y mènerait les premiers noms de la cour.

Le prince ne songeait pas que cet engagement faisait beau jeu à M. de Rénevilliers. Madame Roger reçut une lettre portée par l'écuyer Blanche.

« Je réclame, disait le chevalier, l'honneur de donner les violons à mademoiselle votre fille, en qualité de voisin. Le prince d'Harcourt, MM. de Roquelaure et de Brissac demandent la permission de venir danser ce jour-là, si leur désir ne vous semble pas indiscret. »

Madame Roger, qui était fort vaniteuse et ne parlait d'autre chose au cours que des ar-

moiries des carrosses, fut transportée d'aise à l'idée d'avoir chez elle de si hauts personnages. Elle répondit le plus gracieusement du monde, et mit une bonne heure à écrire son billet.

Les choses allaient bizarrement toutes les fois que Rénevilliers s'en mêlait : c'est pourquoi le bruit de ce bal s'étant répandu, on pensa que ce serait immanquablement la plus belle fête de la saison ou bien la plus vilaine, suivant le caprice du bohème. Des personnes craintives, qui savaient le tumulte qu'on avait fait à la comédie de l'hôtel de Bourgogne, cherchèrent à effrayer madame Roger, en lui disant qu'il arriverait assurément quelque nouvelle échauffourée dans sa maison, si Rénevilliers y donnait les violons; mais rien ne put entrer en balance dans l'esprit de la dame avec l'ambition de recevoir des ducs et des princes. Quand on eut fixé le jour et envoyé les complimens d'invitation, des familles entières commencèrent par déclarer qu'elles n'iraient point voir un homme sauvage, et qui faisait profes-

sion de jouer de méchantes pièces aux gens. Le prince d'Harcourt et M. de Bouteville assuraient que le bal n'aurait pas lieu faute de danseuses, et offrirent à Rénevilliers de parier cent pistoles outre le dîner. Le chevalier tint cette nouvelle gageure.

Malgré son air assuré, notre gentilhomme se trouva dans un grand embarras lorsqu'il fallut envoyer les tapissiers et décorateurs. Aucun marchand ne voulut le servir à crédit. On lui demandait le dépôt d'une forte somme en garantie du paiement; tant on savait bien sa manie de ne vouloir pas acquitter les mémoires. Or, comme les cartes et les dés avaient fort manqué de complaisance depuis long-temps, Rénevilliers n'était pas en fonds. Il s'en allait un matin, l'oreille basse, par la rue du Temple, et tout honteux de ne point trouver d'expédient, lorsqu'il vit cette inscription au-dessus d'une boutique : « La veuve de maître Jean Dufrêne vend des meubles, tapis et miroirs. »

—Une veuve tapissière! s'écria le chevalier;

voilà qui est bien mon affaire. J'ai toujours eu de bons marchés des femmes.

Et il entra dans le magasin avec une démarche de cour. Madame Dufrêne était une commère de quarante ans, haute en couleurs, qui avait la bouche bien fendue, l'œil noir et furieusement d'embonpoint. Notre homme marchanda quelques tapis pour engager la conversation; puis il glissa, au milieu de ses discours, des mots flatteurs pour les femmes sur le retour. Il fit compliment à la tapissière de la petitesse de son pied, du bon goût de ses ajustemens et de tout ce que l'âge avait encore épargné de ses agrémens naturels.

— Madame Dufrêne, dit-il ensuite, vous voyez en moi Rénevilliers le bohème, celui qui ne paie jamais ses dettes. On a répandu le bruit que je faisais l'amour aux femmes de mes fournisseurs pour ne point leur donner d'argent; c'est une noire calomnie, et afin de le prouver, je vous ferai l'amour d'abord et je vous donnerai de l'argent après. Corbleu! vous me plaisez, madame Dufrêne; eh bien! malgré

cela, vous aurez de mes écus. Le monde est plein de canailles et d'imposteurs ; je vous prie, lorsque je vous aurai payée, de le dire à tout le monde.

— Je n'y manquerai pas, monsieur; mais l'argent suffit, et la galanterie est du superflu.

— L'argent sera votre profit et la galanterie le mien. Je donne à danser à mademoiselle Roger tout exprès pour avoir affaire à vous. Il y aura de fort grands seigneurs à ce bal, madame Dufrêne; les trois MM. d'Harcourt, les Elbœuf, les Créqui, et ces personnes-là vous bâilleront leurs pratiques si vous me décorez les salons comme il faut. Parbleu! puisque les violons sont à moi, j'ai le droit d'engager qui je veux, et s'il vous plaît de venir à la fête, je vous prie bien fort de ne pas vous en gêner, madame Dufrêne.

— Je ne l'oserais pas, mon gentilhomme; on se moquerait de moi.

— Non point, je vous le jure; car on sait que je le souffrirais mal, et que mon épée est fort pointue.

— Eh bien ! cela n'est pas de refus.

La marchande envoya dès le lendemain des tapisseries magnifiques et de beaux décors chez madame Roger; mais, comme plusieurs fournisseurs de ses amis lui dirent qu'elle n'obtiendrait jamais d'argent, elle s'en alla chez Rénevilliers, pour lui rappeler sa promesse de la payer. Notre homme était à déjeuner. Il fit servir un couvert à madame Dufrêne, et lui donna les meilleurs morceaux. On vida une bouteille de vin fin, puis de propos en propos le chevalier chiffonna la gorgerette de la marchande comme si elle eût été une jeunesse, et l'amusa si bien en lui contant des drôleries, qu'elle n'eut pas le courage de se fâcher lorsqu'il avoua tout net qu'il n'avait pas un sou comptant.

— Ma foi, dit-elle en jetant son mémoire au feu, vous me paierez quand il vous plaira ; je n'importunerai pas davantage le gentilhomme le plus aimable que je connaisse.

Rénevilliers n'était pas au bout. Il fallait encore pourvoir aux sucreries et rafraîchisse-

mens. Notre homme tourna ses batteries sur la femme d'un Lombard. Cette marchande avait bien la cinquantaine, et il paraît qu'elle fut plus difficile à manier que la tapissière; car les mauvais plaisans ont assuré que le chevalier avait été contraint de pousser la galanterie jusqu'aux dernières extrémités. On en fit une histoire, vraie ou fausse, où il était dit que la Lombarde avait aussi déchiré ses mémoires, en s'écriant :

— Allez! vous êtes un charmant garçon qui ne méprisez point vieillesse. Je vous fournirai des confitures autant que vous voudrez, et que je sois rouée si je vous demande jamais rien.

Mais on ajoutait que Rénevilliers, ayant trouvé le calice amer, disait de son côté :

— Encore une folie de cette espèce, et je quitte le métier pour me faire plus rangé qu'un procureur.

Quoi qu'il en soit, tout fut admirablement prévu pour le bal. On avait su dans le public les préparatifs, et aussitôt les gens les plus dif-

ficiles avaient changé de résolution. C'était à qui se ferait engager.

Le moment de la fête arrivé, on vit dès six heures une grande file de chaises, de chevaux et de carrosses dans la rue Villeneuve. Les salons se remplirent bientôt de dames qui admirèrent le bel arrangement des décors. Les miroirs, le feuillage vert et les chandelles étaient à profusion chez madame Roger. Des tapisseries à personnages, tendues sur les murs et devant les portes, faisaient singulièrement bien ; les guirlandes qui tournaient à l'entour des corniches donnaient aux appartemens une apparence fort mythologique, et qui rappelait ces temples des anciens, dont le grand poète, M. Croisilles, avait fait des descriptions si fidèles dans ses *Épîtres héroïques*.

Cependant les seigneurs de la cour n'étaient pas encore venus à sept heures, et on n'osait pas commencer les danses avant leur arrivée. Rénevilliers, qui devait ouvrir le bal par une courante avec mademoiselle Roger, perdait patience, et voulait donner le signal aux vio-

lons. Enfin, il se fit un grand bruit de chevaux dans la rue; tout le monde se recueillit. Madame Roger courut au sommet de l'escalier.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi dans l'attente. Les chevaux s'étaient bien arrêtés devant la porte. La lueur des flambeaux de main se voyait des fenêtres; des voix parlaient en nombre considérable, et pourtant les conviés n'entraient point encore. Tout-à-coup on entendit de grands cris, des pas précipités dans la cour et un cliquetis d'armes.

— Messieurs, dit un gentilhomme qui était fort agité, ayant avec lui sa famille entière, ceci nous annonce quelque tour de Bénevilliers. Au lieu de ducs et de princes, il nous amène sans doute des bohèmes comme lui, pour nous dévaliser. Nous sommes des fous d'avoir pu nous fier à un tel homme. Il faut maintenant faire bonne contenance. Quoique nous n'ayons que nos méchantes épées de bal, fermons les portes et défendons-nous.

Mais on avait arraché les portes de leurs

gonds pour danser plus commodément, et il semblait impossible d'éviter une bataille. Les hommes s'avancèrent jusqu'aux degrés, les armes au poing, pour faire face aux assaillans, et les dames se tinrent en arrière en grand désordre. Madame Roger apporta enfin des nouvelles rassurantes, et raconta ce qui venait de se passer.

Des valets qui jouaient entre eux en étaient venus à se battre devant la porte de la rue. Un cuisinier avait mis une épée dans le trou de la serrure, et, par mégarde, il avait lardé le prince d'Harcourt, croyant adresser le coup à l'un de ses camarades. Si le noble seigneur ne se fût tourné par hasard, afin de parler à quelqu'un, la lame lui eût traversé le corps. Heureusement il n'avait reçu qu'une égratignure dans les chairs; mais, se sentant blessé, il avait appelé du secours, et ses gens s'étaient jetés dans la maison, résolus à tout massacrer. Les deux frères du prince étaient en fureur. Un de leurs estafiers avait poursuivi un bourgeois en le couchant en joue avec un mous-

quet, et l'aurait tué, s'il ne se fût réfugié dans les genoux de madame Roger. Trois hommes avaient été abattus à coups de fusil dans la cour; mais, par bonheur, on découvrit plus tard que c'étaient seulement des valets [1].

L'affaire aurait mal fini si M. d'Harcourt ne se fût donné beaucoup de peine pour calmer les esprits. Tout rentra bientôt dans l'ordre; la belle noblesse ayant fait son apparition dans les salons, on se mit à danser. M. d'Harcourt lui-même figura au premier quadrille.

Le bal n'aurait plus été troublé sans M. de Bouteville, qui s'était fort diverti de la bagarre, et qui ne cessait de répéter :

— Je voudrais voir encore un peu de mouvement ici; je me sens une fière démangeaison d'amener un petit tumulte.

Comme M. de Roquelaure passait en dansant, Bouteville lui arracha sa perruque et la jeta au plafond. M. de Roquelaure, tout en colère, riposta par un beau soufflet. Voilà les

[1] C'est ainsi que s'expriment les écrivains du temps.

épées au vent; les deux champions s'allaient égorger si l'on ne se fût jeté entre eux. Il fallut encore une heure entière de cris et de débats pour les accommoder.

Il était bien évident que M. de Rénevilliers n'avait aucune part aux accidens survenus dans son bal; malgré cela, on le voulut rendre responsable de tout.

Le lendemain on fit grand bruit de cette affaire par la ville, et les gens qui n'étaient point venus contèrent les choses d'une manière exagérée. Les dames qu'on avait vues danser, et qui s'étaient fort diverties, n'osaient point l'avouer, et disaient qu'on ne les reprendrait plus à pareilles fêtes. Pendant le temps de la *fronderie*, lorsqu'on voulait parler d'une maison forcée ou d'un pillage, on appelait cela donner les violons comme Rénevilliers.

Le renom de mauvais sujet que le chevalier s'était acquis bien justement prit un nouveau lustre, une fois que l'attention publique se tourna vers lui. Tout ce qui fut brisé de vitres, tout ce qui fut donné de coups de bâ-

ton à la maréchaussée, tout ce qui se coupa de jarrets pendant trois mois dans les rues de Paris, fut mis sur le compte de Rénevilliers; et voyez comme le monde est souvent mal informé! huit jours après le bal de madame Roger, notre gentilhomme avait changé ses manières de vivre et s'était merveilleusement amendé par une faveur particulière du ciel.

Il passait un jour dans la rue des Prouvaires, entre deux vins et cherchant aventure. On voyait alors beaucoup de visages sombres, à cause d'une épidémie qui tuait bon nombre de gens. L'air était vif et le brouillard incommode; mais tandis que les autres se couvraient le nez de leur manteau. Rénevilliers entr'ouvrait sa chemise pour respirer plus à l'aise, et se faisait un éventail des plumes de son chapeau. Depuis le détour de la rue, le chevalier voyait devant lui une jeune fille vêtue de deuil, qui s'en allait toute seule faire ses dévotions à Saint-Eustache. Il doubla le pas afin de la rejoindre; et quand il fut près d'elle, il lui

prit la taille sans façon, et lui demanda poliment la permission de l'embrasser.

Soit que M. de Rénevilliers s'y fût pris avec moins de galanterie que d'habitude, soit que la jeune fille fût en fâcheuse disposition, elle jeta sur le chevalier un regard fort indigné en disant :

— Hélas ! si monsieur mon père n'était pas mort de la fièvre rouge, ce vilain homme-là ne m'insulterait point.

Le chevalier n'était pas habitué à recevoir des réponses de ce genre ; il demeura tout rêveur du regard courroucé de la jeune fille, qui était belle et avait l'air fort décent.

— Par le diable ! pensait-il en se mordant les lèvres, cette jolie enfant me tient pour un manant et un animal. Je lui veux prouver qu'elle se trompe et lui faire réparation.

Notre homme entra dans l'église ; mais il chercha vainement la demoiselle. Il y avait à l'entour de la chaire une grande foule écoutant un prédicateur. Rénevilliers, après avoir rôdé dans les chapelles, prêta un moment l'o-

reille au sermon ; le prêtre commentait ces paroles de l'Évangile : « La conversion d'une ame égarée cause plus de joie dans le ciel que les prières de cent ames fidèles. »

— S'il en est ainsi, pensait le libertin, il ne tiendrait qu'à moi de mettre le paradis en une furieuse allégresse, et si jamais je me convertis, il sera heureux que j'aie commencé par être un impie.

Le sermon touchait les auditeurs ; car les bonnes gens pleuraient de tout leur cœur ; le chevalier lui-même se sentit fort troublé à plusieurs reprises. Il prit une chaise et demeura jusqu'à la fin du discours. On chanta ensuite un salut en musique avec des orgues qui jouaient divinement bien. Rénevilliers n'hésita pas à croire que son émotion était un rayon de la grâce ; il s'achemina vers un confessional, et fit au tribunal de Dieu la confession de toutes ses folies.

Le lendemain il était parti pour sa terre de Rénevilliers, en Picardie, afin d'éviter la compagnie de la jeunesse débauchée, car il com-

prenait bien que l'occasion amènerait une rechute.

Rénevilliers demeura trois ans retiré à la campagne, et se confirma chaque jour davantage dans son beau dessein de se réconcilier avec le ciel. Il mena une vie exemplaire, suivit assidument les offices, et observa les jeûnes et le carême; il fut nommé marguillier de sa paroisse, à laquelle il fit du bien. Ayant eu querelle avec le chapitre de Beauvais, il montra une modération qui acheva de lui gagner l'estime de tout le monde. On le vit même supporter publiquement des paroles injurieuses, ce qui était bien étrange d'un cœur aussi haut placé que le sien; mais il s'était mis en tête de se conduire en vrai chrétien dans cette rencontre, et il s'en acquitta de façon à édifier jusqu'à ses ennemis. Pendant son dernier séjour à Paris, ses anciens compagnons le raillèrent fort de sa conversion et d'une petite croix en or qu'il portait à son cou; mais sa patience ne se démentit pas un instant.

Cependant la fin de M. de Rénevilliers

prouve bien que les mauvaises habitudes ne se perdent jamais entièrement, et que celui qui a long-temps lâché la bride à ses passions ne peut guère être assuré de les dompter tout-à-fait.

Un jour qu'il chassait sur son domaine, le chevalier rencontra un gentilhomme du voisinage, qui prenait le même plaisir sans se gêner et comme s'il eût été chez lui; Rénevilliers envoya un de ses piqueurs donner l'ordre à cet étranger de quitter la place. Le voisin fit une réponse impertinente, et continua de courir un lièvre que ses chiens avaient levé. Les choses se seraient passées tranquillement, si le hasard n'eût amené les deux chasseurs en présence l'un de l'autre. Une querelle s'éleva, dans laquelle le voisin eut tous les torts imaginables. Cet homme poussa l'impudence jusqu'à lever le bâton sur Rénevilliers, qui le tua d'un coup de mousquet à bout portant. Il s'ensuivit un procès dont notre chevalier ne se tira qu'avec grande peine. Cette fâcheuse affaire causa tant de chagrin à M. de Réne-

villiers qu'on ne sait pas bien s'il n'en eut pas la cervelle un peu dérangée. M. de Brissac, dans un voyage qu'il fit au Havre-de-Grâce, reconnut son ancien ami qui montait sur un vaisseau en charge pour l'Amérique.

— Eh ! où allez-vous donc comme cela ? lui cria le duc.

— Je vais au Canada épouser la reine des Hurons, à laquelle je suis fiancé, répondit notre gentilhomme.

Et jamais on ne l'a revu. Il est probable qu'il mourut aux Indes ; car on ne reçut point de ses nouvelles.

Le coadjuteur de Retz, qui l'avait connu, disait un jour :

— Ce garçon-là n'a jamais fait rien à propos : il fut débauché quand il fallait être sage, et s'est jeté dans la dévotion quand la carrière était ouverte aux ambitieux. S'il se fût donné à moi, je l'aurais mené loin.

M. de Gondi se vantait, car il n'a mené loin personne ; mais peut-être disait-il cela dans l'instant où il pensait devenir premier mi-

nistre à la faveur des troubles. Néanmoins le coadjuteur pouvait assurer avec raison que M. de Rénevilliers aurait fini moins tristement s'il eût été dirigé par quelque personne plus sage que lui.

Michel Lambert.

Pendant la première moitié du beau siècle où la poésie était si fort à la mode, on n'avait aucune estime pour les musiciens, quoique la musique fût assez recherchée. On considérait comme du plus mauvais ton de poser ses doigts sur un instrument ou de chanter autre chose que des vaudevilles et chansons à rire; quelques dames seulement cultivaient la musique

sans qu'on leur en fît reproche; mais un gentilhomme ne s'en serait pas avisé sous peine d'être bafoué par tout le monde. M. de Lenclos est le seul qu'on puisse citer comme exception; aussi l'appelait-on maniaque, et ne voulait-il pas avouer son goût pour le luth, dont il jouait à ravir. Assez de gens ont parlé de lui avec mépris, parce qu'ils le savaient fort habile sur plusieurs instrumens. Il n'était pas rare cependant qu'on voulût ouïr de la musique en société ou à la promenade; ceux qui n'étaient pas assez riches pour avoir des valets à violons, envoyaient à leurs maîtresses des musiciens gagés à la journée. Il en arriva que cet art, si long-temps abandonné aux laquais, demeura fort en arrière des autres qui étaient plus estimés. Le fameux Lambert, quoiqu'il fût de basse condition, a travaillé plus que personne à relever la musique, et on peut dire qu'elle lui est particulièrement obligée, car il a préparé les voies à M. Lulli, qui acheva de la remettre en bons lieux.

Michel Lambert naquit en 1610, à Vivonne

en Poitou. Sa mère, qui était une pauvre femme du peuple, avait, étant enceinte, une furieuse passion de musique, et ne bougeait d'une église où chantaient des religieuses aux sons de l'orgue. Nous ne savons si l'on doit attribuer à cela les grandes dispositions de son fils; quoi qu'il en soit, le petit Michel voulut aller au lutrin dès l'âge de dix ans, et fit bien parler de lui dans le pays, à cause de sa voix et de sa manière de chanter. Les bonnes gens le venaient écouter de fort loin. Mouliniez, maître de chapelle de Monsieur, frère du roi, le voulut avoir parmi les pages de la musique, et l'emmena au château de Champigny, où était le prince. Lambert apprit les règles de son art, et il eut bientôt fait de surpasser ses camarades.

Il y avait alors près du roi un homme dont il ne faut pas omettre ici le nom; c'est maître De Niert. Cet homme était un ancien valet de M. de Créqui, l'ambassadeur; il avait suivi ce seigneur à Rome, et avait pris en Italie une façon de chanter nouvelle, qui plut merveilleusement à la cour lorsqu'il y revint. De Niert

avait l'humeur bizarre, et se faisait un peu valoir. M. de Créqui ne lui commandait jamais de chanter ; mais, lorsqu'il l'emmenait quelque part, De Niert demandait s'il devait prendre avec lui son luth : « Comme tu voudras, » répondait le duc ; et il était convenu que ces mots voulaient dire qu'il le devait emporter.

C'était environ dans le temps que le roi avait sa mélancolie, et qu'en se mettant aux fenêtres avec Monsieur le grand, il lui disait : « Ennuyons-nous, ennuyons-nous de toutes nos forces. » Or sa majesté eut toujours assez de goût en musique et jouait du téorbe. M. de Créqui, pour faire sa cour, lui amena De Niert, et le roi en fut si charmé qu'il le voulut mettre de sa maison. Au bout de six mois, notre homme avait la charge de premier valet de chambre. C'eût été une espèce de favori, s'il n'eût commis la faute de s'amouracher d'une suivante de la reine. Louis XIII n'aimait point que ses gens eussent des femmes, et De Niert ne parlait pas de se marier ; mais le roi lui disait souvent avec humeur :

— Vous n'attendez que ma mort pour épouser cette fille.

Et la fortune du chanteur souffrit un peu de cette idée.

Loin de montrer de la jalousie contre le petit Michel, maître De Niert offrit de lui donner des leçons. Il s'en acquitta si bien, que Lambert en sut aussi long que lui en moins de deux ans. Les gens qui avaient quelque jugement se prirent bientôt de mépris pour ces misérables valets à violons qui écorchaient les oreilles. On railla fort ceux qui donnaient de ces musiques d'enfer, et la mode vint de n'écouter plus que de bons instrumens. M. de Benserade, qui, n'ayant alors qu'un laquais, l'avait choisi joueur de flûte, amusa les rieurs à ses dépens. De Niert et Lambert furent si recherchés, qu'on s'étouffait dans les salons où ils allaient chanter; mais ils y étaient toujours sur le pied d'une infériorité qui sentait de loin le domestique. Ils se faisaient payer fort cher; mais on ne les eût point acceptés pour rien. A la ville même on ne pouvait se

défendre de les traiter un peu comme des baladins ; le moyen après cela de songer à mener le train de messieurs les poètes à la mode et de viser à se faire grands seigneurs ! Les pauvres chanteurs n'y auraient gagné que du ridicule et des affronts.

Ceux qui s'y connaissaient le moins comprirent bientôt que Michel avait laissé son maître derrière lui. D'ailleurs De Niert mourut jeune, et Lambert demeura seul en possession de toute la vogue. Sa voix, sans être des plus fortes, ni même très-belle, avait beaucoup de charme par le grand art qu'il savait mettre dans son chant. Il tirait le son de la poitrine le plus qu'il pouvait, rarement du gosier, et montait ainsi à des notes fort élevées ; mais c'était par l'expression qu'il brillait surtout, et l'on disait qu'il n'était pas possible de savoir tout l'agrément d'une musique tant qu'elle n'avait point passé dans la bouche de Lambert.

Michel n'était pas beau. Il avait la taille petite et la tête grosse; mais, lorsqu'il chantait, on le regardait volontiers, à cause d'un certain

air assuré qui tenait à l'aisance avec laquelle il se jouait des difficultés. Beaucoup de savans ont dit que les musiciens avaient toujours un grain de folie. Nous ne sommes pas fixés sur ce point ; mais on verra par cette histoire que Lambert n'était pas pour donner un démenti aux gens de cette opinion.

Le cardinal de Richelieu, qui ne se montra pas trop magnifique pour les poètes, le fut encore moins pour les musiciens. Lambert, il est vrai, ne lui demanda rien ; mais tout le monde pensait que le ministre le devait favoriser d'une pension. Notre chanteur n'était point intéressé ; il se trouvait assez riche par les leçons qu'il donnait aux dames et ce qu'on lui payait pour aller dans les salons ; s'il eût voulu y chanter plus souvent, il eût bientôt gagné de quoi rouler carrosse ; mais on ne vit jamais de cervelle plus éventée que la sienne, ni d'homme plus inexact. Il donnait parole à tout le monde chaque matin pour le soir, et de la meilleure foi possible ; puis il n'allait chez personne. Celui qui le voulait avoir ne le devait point quit-

ter d'une minute, autrement on ne le voyait plus. Ce n'est point trop dire, que d'assurer qu'il y avait bien tous les jours dix maisons dans Paris où l'on se flattait d'entendre Lambert; c'était miracle quand il allait dans une de celles-là. Ordinairement quelque passant assez heureux pour le trouver par hasard dans la rue, l'emmenait et profitait de la rencontre. Michel s'accoutuma ainsi à faire une vie rompue et vagabonde, qui l'amusait fort, mais où il dépensait tous ses profits. Une foule de vauriens s'accrochaient à lui dans les cabarets; le plus souvent il payait leur dépense, et leur faisait entendre gratis ce qu'on lui eût acheté ailleurs à beaux louis d'or. Ces gens du commun l'écoutaient, à vrai dire, avec une joie frénétique, et Lambert disait quelquefois :

— Il n'y a que le populaire pour vous applaudir comme il faut, sans crainte de chiffonner ses hardes ou de perdre son quant-à-soi.

Un autre chapitre de dépense considérable pour maître Michel était celui des femmes : il fut un peu libertin, comme tous ceux qui n'ont

point d'ordre. Aujourd'hui les dames de la belle société se laissent prendre par la musique bien plus volontiers que par la poésie. Le moindre chanteur trouvera plus vite le chemin de leur cœur que le plus bel esprit ou le premier poète. C'était justement le contraire dans le siècle dix-septième. Lambert n'eut donc point de bonnes fortunes parmi les femmes de haute volée; mais il n'en manqua pas dans la petite bourgeoisie; car il était assez d'amoureuses manières. Il donnait beaucoup à ses maîtresses, et, par-dessus tout cela, il entretenait encore des filles. L'argent ne lui durait pas longtemps en poche; mais il s'estimait heureux, et ne souhaitait rien. Pour ce qui est de la bonne chère, il ne la méprisait pas, et se mettait la tête en compote une fois ou deux par semaine.

Un jour que bien des gens avaient parlé du petit Michel au déjeuner de M. le cardinal, son éminence promit à plusieurs dames, qui ne le connaissaient que par renommée, de leur faire entendre ce grand chanteur le soir même

à Ruel, après la comédie. Le ministre envoya sur-le-champ le sieur de Bautru à Paris avec un carrosse pour ramener Lambert. M. de Bautru battit long-temps la ville avant de trouver son homme, qui courait alors pour donner ses leçons. Il le joignit enfin chez le président Lepailleur :

— Maître Michel, lui dit-il, nous irons ensemble à Ruel ce soir, s'il vous plaît. M. le cardinal vous a promis à des dames de qualité.

— Je n'ai fait que chanter toute la matinée, monsieur, et je ne serai guère en voix ce soir ; mais on ne peut manquer à M. le cardinal. Disposez de moi.

— Je vous viendrai prendre en carrosse chez vous à six heures précises. Tenez-vous habillé d'avance, et n'allez pas nous faire faux-bond. Le roi sera peut-être à Ruel, et la princesse Marie a fort envie de vous entendre.

— Il suffit, monsieur, vous pouvez compter sur moi. A quelle heure me voulez-vous avoir ?

— Je vous ai dit à six heures précises et chez vous.

— C'est convenu ; j'y serai.

Il pouvait être alors environ midi. M. de Bautru n'eut pas plus tôt tourné les talons que Lambert ne songea plus à son engagement, et s'en fut chez ses bonnes amies. Il y serait demeuré jusqu'à minuit, si un marchand de vin ne l'eût envoyé avertir qu'il venait de recevoir un tonneau de muscat délicieux. Vers quatre heures, Michel alla dîner chez ce marchand, qui avait sa cave à la Croix du Trahoir : c'était un endroit fameux par plusieurs cabarets où venaient des buveurs illustres [1].

Les dîneurs firent grande fête au petit maître Michel, et lui proposèrent une partie de boire. On se mit quinze ou vingt en même tablée. Le dîner dura trois belles heures, et pendant la dernière on vida un si fier chapelet de bouteilles que deux convives disparurent sous leurs chaises ; mais Lambert, avec son air dé-

[1] La Croix du Trahoir était placée au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré. C'est sans doute pour purifier ce lieu souillé par l'intempérance qu'on y a mis depuis une fontaine.

licat et ses vingt-trois ans, tint ferme jusqu'à la fin. La plupart de ces bons vivans étaient des clercs ou des écoliers, qui n'avaient pas la tête plus forte que lui. Au dessert, on cria tout d'une voix que maître Michel devait chanter pour payer son écot, et il ne fallut pas le lui dire deux fois. Lambert entonna une chanson joyeuse, de sa composition, où il avait imaginé, pour ces occasions, un accompagnement de gobelets d'étain, qui produisit un effet merveilleux. Le vacarme alla si grand train qu'on n'eût pas entendu le ciel tonner. L'auditoire n'était que cervelles naturellement chaudes ; on applaudit avec une telle fureur que les passans s'attroupèrent devant la maison.

— Qu'y a-t-il donc ici ? demanda un monsieur par la glace de son carrosse.

— C'est, lui dit-on, le petit maître Michel qui chante dans ce cabaret.

— Dieu soit loué ! s'écria le monsieur.

Ce n'était autre que Bautru courant la ville pour trouver son musicien. Il s'élança au milieu de la compagnie :

— Êtes-vous fou, Lambert? dit-il tout essoufflé. Je vous cherche depuis une heure. M. le cardinal vous attend ce soir.

— Foin de moi! je l'ai oublié. S'il en est encore temps, marchons; je suis à vous.

— Venez au plus vite; allons! Malheureux! Vous êtes ivre comme un Suisse.

— Ce n'est rien. Je dormirai pendant la route.

Michel monta en carrosse et ronfla en effet du meilleur cœur jusqu'à Ruel. La comédie venait de commencer lorsqu'ils arrivèrent. On coucha Lambert sur un lit, dans un étage supérieur du château. Bautru, qui aurait empoché les gourmades du cardinal si la musique avait manqué, veillait sur son homme, et tremblait qu'il ne fût malade. Heureusement on soupa en sortant du spectacle, ce qui traîna les choses en longueur. Dix heures étaient sonnées lorsqu'on vint avertir le musicien que la compagnie l'attendait.

— Comment vous sentez-vous? demanda M. de Bautru avec inquiétude.

— Eh ! répondit notre homme en chavirant, les jambes seraient fort d'avis du repos, et la tête pèse cent livres ; voyons un peu ce que dit la voix.

Lambert respira une grosse bouffée d'air, et lança un son à pleine poitrine, qui fit vibrer les fenêtres.

— La voix est à son poste, ajouta-t-il, nous pouvons descendre sans crainte.

Les écrivains du temps ont parlé dans leurs lettres et mémoires de cette soirée chez M. le cardinal, et tous se sont accordés sur ce point que Michel n'avait jamais chanté avec plus d'agrément. Le premier morceau qu'il fit entendre était un air militaire de sa façon, sur le mode phrygien ; Moulinier l'accompagnait avec un théorbe, et préluda divinement par une manière de marche guerrière. Messieurs les officiers en furent si transportés d'aise, qu'ils eurent toutes les peines imaginables à ne pas interrrompre la musique par leurs cris. Le fameux colonel Gassion était présent, et s'écria au dernier accord :

— Mordieu! je n'ai jamais ouï de bruit plus charmant; ce morceau m'allait mettre hors de moi s'il eût continué sur ce ton. Voilà un petit homme qui doit avoir du cœur.

— Chantez-nous quelque chose de plus galant, demanda M. le cardinal, pour voir si vous saurez attendrir l'ame sauvage de Gassion.

Lambert prit lui-même le théorbe et chanta une sérénade dont les paroles étaient fort amoureuses et dues à la plume de Benserade. C'étaient des plaintes d'un amant sur les rigueurs de sa maîtresse, où les antithèses, qu'on préférait alors à toutes choses, n'étaient point ménagées. Il y eut un frémissement de plaisir parmi les dames lorsque le chanteur fit entendre ces mots avec l'expression d'une extrême douleur :

Non, je ne prétends pas, dégaigneuse Sylvie,
Que vous favorisiez mon amoureux transport;
Seulement, en m'ôtant la vie,
Confessez que c'est vous qui me donnez la mort.

M. l'évêque de Lyon dit tout bas au cardinal, son frère :

— Cette musique est dangereuse ; elle pousse les femmes à mal faire en amollissant les cœurs. Je gage que demain il y aura des maris dont l'honneur sera endommagé à cause de cet air. Voyez les filles de la reine, elles en ont les yeux tout à l'envers.

M. de Bussy a raconté quelque part, dans ses lettres, que plusieurs dames, qui tenaient rigueurs à leurs soupirans, s'étaient rendues après avoir écouté des chansons amoureuses du petit Michel. Il ne serait pas étonnant que ce fût à cette réunion chez M. le cardinal ; mais nous ne pouvons nous empêcher de plaindre Lambert de ce qu'avec un si beau talent il travaillait pour faire profit aux autres, et de ce qu'il ne trouva pas, au milieu de toutes ces belles, une seule personne qui eût seulement l'idée de rêver au musicien.

A cause de l'avis donné par M. de Lyon, le concert fut terminé par une chanson populaire, que De Niert avait rapportée d'Ita-

lie. Elle ne causa qu'un médiocre plaisir, et ne put détruire l'impression laissée par la sérénade. M. l'archevêque de Reims, qui portait sa robe diablement courte, et qui devint par la suite ce fameux duc de Guise, le dernier, tomba en une passion extrême pour la princesse Anne de Gonzague pendant ce morceau de Lambert, et commença, dès ce jour, toutes ses folies dont nous parlerons ailleurs. M. le chevalier de Bois-Dauphin, à qui on refusait la main d'une grande dame, s'en fut droit à M. le cardinal et lui dit d'un ton fort animé :

— Cet air ne vous prouve-t-il pas que le ciel ne veut point qu'on rende les amans malheureux ?

Et le ministre se tira d'affaire en riant de l'apostrophe ; mais, en réalité, il n'avait su que dire, car il aimait Bois-Dauphin, et le morceau l'avait attendri. Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'il trouva une bonne réponse; il prétendit même l'avoir faite sur le moment, bien qu'on sût que cela n'était pas vrai.

— Les raisons de Bois-Dauphin, disait-il, ne sont que chansons.

De tout son beau triomphe, Lambert ne tira qu'un rouleau de pièces d'or et des compliments, comme de maître à valet ; pas une caresse ni une poignée de main. Si c'eût été un poète aussi grand qu'il était bon musicien, des princes l'eussent baisé aux deux joues, et le roi l'eût fait gentilhomme sur la place.

Il y avait alors une dame de la ville fort courtisée par la jeunesse galante. C'était la femme de M. Turcan, le conseiller au Châtelet. On n'avait pas encore fait, en ce temps-là, les malices qu'on débita sur elle depuis, et parmi ses adorateurs deux seulement pouvaient se flatter d'avoir quelques chances de réussir. L'un était Canillac, chevalier d'Auvergne, qui venait de perdre beaucoup au jeu, et l'autre, M. d'Avaugour, qui se disait parent de M. l'archevêque. Or madame Turcan était tourmentée par deux désirs qui ne lui donnaient aucune trêve, et dont elle parlait sans cesse. Elle souhaitait passionnément d'entendre Lambert et de posséder un morceau de la vraie croix. C'étaient assurément là deux envies d'honnête

femme; mais le démon tourne bien des choses à son profit, et madame Turcan avait de ces imaginations vives qui désirent ardemment et sur lesquelles la raison perd aisément son empire. Un jour que Canillac se consumait à lui conter son amour, elle commit l'imprudence de lui déclarer qu'elle ne saurait rien refuser à celui qui amènerait chez elle le petit Michel, et le lendemain, étant dans un accès de dévotion, elle avoua tout bas à d'Avaugour qu'elle aimerait quiconque lui apporterait un morceau de la vraie croix. Voilà nos deux jeunes gens en campagne, l'un importunant M. l'archevêque, et l'autre courant après maître Lambert.

M. de Canillac exposa franchement au musicien sa position cruelle : il avoua que le reste de son argent comptant ne faisait pas le prix que Lambert demandait; mais il le supplia de ne point regarder à quelques pièces de plus pour rendre heureux un galant homme qui se mourait d'amour. Lambert était bon et point intéressé; il eut pitié du martyre de

Canillac, et promit de chanter pour rien chez madame Turcan; seulement, comme il manquait de parole à un cardinal, premier ministre, il oublia trois fois de suite celle qu'il avait donnée au gentilhomme besoigneux: cela n'est pas surprenant. Canillac tout en fureur pensa que le chanteur se jouait de lui, et il l'attendit un matin dans le jardin du Luxembourg pour l'assommer. Fort heureusement, Michel n'y passa point ce jour-là. L'amoureux employa un dernier moyen, qui était meilleur. Il chiffonna ses rubans, ramena ses cheveux sur sa figure, et se frotta les joues avec du blanc, de façon à représenter un homme qui va se noyer de désespoir. Il se montra en cet état chez Lambert.

— Puisque vous ne voulez pas me tirer de peine, lui dit-il, avec une chanson qui vous coûterait bien peu, je viens vous faire mes adieux, maître Michel! vous voyez en moi un homme mort.

— Ah! monsieur le chevalier, s'écria Lambert, ne croyez pas que ce soit par cupidité

que je vous ai manqué. J'ai une tête si légère que je ne puis répondre de moi. Si vous le voulez, nous allons partir sur-le-champ et je chanterai pour votre maîtresse toute seule autant qu'elle le désirera.

— Vous me sauvez la vie, mon bon Michel. Prenez votre luth et venez avec moi.

— Faut-il, pensait Canillac, que j'en sois réduit à supplier ainsi un misérable baladin ! En quelles extrémités l'amour ne peut-il pas jeter un gentilhomme !

Chemin faisant, le chevalier pria bien fort maître Michel de choisir pour madame Turcan sa musique la plus amoureuse et la plus propre à toucher le cœur.

— Votre maîtresse a-t-elle la voix juste? demanda Lambert; sait-elle mettre un vaudeville sur l'air sans détonner?

— Elle chante admirablement *la Feuillantine* [1].

— En ce cas, soyez assuré que je vous la rendrai plus douce qu'une tourterelle.

[1] Satire contre la présidente Lescalopier, et qui a fait du bruit.

Ils trouvèrent madame Turcan assise sur le gazon dans son jardin, et le seul nom de Lambert, que le chevalier prononça d'un air de triomphe, fit un effet prodigieux sur l'esprit de la belle, en la mettant aussitôt en humeur aimable. Notre Orphée savait à fond le chemin des cœurs les plus durs; il prépara la cruelle à l'attendrissement par des airs mélancoliques, et lui chanta ensuite les délices de deux personnes unies par la passion. La bonne musique ne courait point les rues alors : elle était rare, et d'ailleurs elle avait sans doute sur les ames un empire qu'elle a perdu; car, dès le second morceau, la dame regarda le chevalier moins sévèrement. Au bout d'une heure, Lambert vit bien qu'il avait opéré un miracle, et que les amans auraient plus de plaisir à demeurer en tête-à-tête qu'à l'écouter plus long-temps.

— Il faut avouer, pensait Michel en sortant, que j'ai fait là un plaisant métier, et je conçois que les magistrats de Sparte aient condamné Timothée à l'amende pour avoir chanté des airs trop voluptueux devant la jeunesse.

Le lendemain, Canillac, au comble de ses vœux, rencontra Michel, et l'eût embrassé s'il n'eût été en pleine rue. Il voulait du moins le faire dîner avec lui et le bien régaler; mais Lambert s'excusa, ayant promis de se rendre chez le président d'Émery, où on l'attendait. Il serait allé en effet chez le président, s'il n'eût trouvé, à deux pas de là, une troupe de bons vivans, qui lui offrirent sa part d'un godiveau de gibier; ce qui l'entraîna fort loin.

La musique de maître Michel pensa être funeste à madame Turcan. Le mari entra en suspicion des visites de Canillac. Un jour qu'il vit passer dans la rue un carrosse de louage, M. le conseiller s'imagina, on ne sait pourquoi, que sa femme était dedans, bien que les stores en fussent baissés. Il monta subtilement derrière le carrosse, et aurait surpris les amans, s'ils ne se fussent arrêtés par bonheur devant l'église de Saint-Severin. Canillac assura qu'il avait mené madame Turcan faire ses dévotions; mais le mari trouva l'explication mauvaise, et comme il s'emporta, le chevalier l'allait battre

à grands coups de canne si on ne les eût séparés. Cette affaire a remué quelque peu la ville en ce temps-là ; mais elle n'a qu'un faible rapport avec l'histoire de Lambert, et pour cette raison, nous ne pouvons nous y arrêter.

Nous dirons cependant un mot de d'Avaugour et de son bois de la vraie croix. M. l'archevêque, ravi du désir que ce gentilhomme lui disait avoir de posséder une si belle relique, et croyant à la conversion de ce jeune débauché, remua ciel et terre pour le contenter. Depuis environ huit jours Canillac n'avait pas vu d'Avaugour chez madame Turcan, lorsqu'il le rencontra sur les escaliers. Il le salua d'un air fort ironique, et lui laissa volontiers le plancher libre, ayant sur lui de grandes avances ; mais il se fourvoyait en cela lourdement, car d'Avaugour tenait en poche son morceau de la vraie croix, avec une lettre de M. l'archevêque qui en garantissait l'origine. Madame Turcan tomba aussitôt dans les bras de d'Avaugour, et ne se souvint plus ni de Canillac ni des chansons de Lambert.

Si maître Michel savait inspirer par sa musique les sentimens qu'il lui plaisait d'exprimer, il lui arriva aussi de se prendre dans ses propres filets. Il donnait des leçons à une certaine mademoiselle Lepuis, qui était sa meilleure écolière, et de plus assez jolie. Lambert en devint amoureux. Le père n'était pas à préjugés, ni d'une condition à faire trop le difficile. On accorda les jeunes gens ensemble; mais Michel, tout épris qu'il se montrait, usait de sa négligence habituelle, et demeurait fort long-temps sans parler de la célébration. M. Lepuis crut qu'on se jouait de sa fille : il courut à la duchesse d'Aiguillon, qui le protégeait, et fit ses plaintes. Lambert reçut un matin des vers à mettre en musique de la part de M. le cardinal. C'était un duo pour Michel et son écolière. Tircis et Philis se promettaient au refrain de *s'aimer pour jamais*, et le berger chantait :

Philis, j'arrête enfin mon humeur vagabonde.

— Il est temps en effet qu'elle finisse, maî-

tre Michel, dit le cardinal en faisant ses gros yeux. Vous avez annoncé partout votre mariage avec mademoiselle Lepuis; il faut que ce qui a été beaucoup dit soit une fois fait.

Lambert s'inclina respectueusement, et le lendemain il se maria sans regrets, car il aimait son accordée. M. le cardinal avait une belle occasion d'être généreux; mais il ne savait pas toujours profiter de ces rencontres, et il ne donna sou ni maille aux jeunes époux. On l'en a blâmé généralement.

Madame Lambert essaya par mille moyens de ranger un peu son mari et de lui ôter ses goûts de vagabondage. Elle n'y put jamais réussir. Souvent il rentrait au logis fort avant dans la nuit, ayant dépensé tout ce qu'on lui avait donné pendant le jour, et c'étaient quelquefois de grosses sommes. La pauvre femme aimait naturellement l'argent, le bon ordre et l'économie. Lambert lui apprêta tant de soucis par ses négligences, qu'elle en mourut de chagrin après trois ans de mariage.

Cette bonne dame avait une jeune sœur, chez

qui notre musicien découvrit un beau jour une voix admirable et des dispositions extraordinaires. Il l'instruisit, toute enfant, aux secrets de son art, et en fit une chanteuse si habile, qu'elle eut bientôt une célébrité égale à la sienne. Ce n'était plus rien que d'entendre Lambert si l'on n'avait pas avec lui mademoiselle Hilaire. Cette petite fille était jolie; Michel en devint amoureux; mais elle avait de la raison pour deux personnes, et ce fut elle qui opéra le miracle que madame Lambert avait demandé au ciel. Michel ne quitta presque plus le logis, pour demeurer près de son élève; et cependant on n'a jamais mal parlé de leur intimité. Ce n'était pas pour un pauvre diable de chanteur qu'on faisait des dispenses. Si Michel eût demandé la permission d'épouser sa belle-sœur, on l'eût excommunié pour toute réponse.

Un jour qu'on l'avait appelé à la cour avec Hilaire, M. le duc de Guise se mit à railler Michel sur son amour. Lambert perdit la patience et le respect :

— Par ma foi! monsieur le duc, répondit-il, je ne sais si les engagemens des grands seigneurs sont moins que les nôtres par-devant le ciel; mais le pape pourrait bien, sans se faire tort, donner une dispense à un homme qui ne s'est point démarié deux fois sans permission.

M. de Guise avait rompu ses deux mariages de sa propre autorité, sans attendre les bulles, et cette allusion de Lambert ne lui fit pas plaisir. Heureusement ses occupations ne lui laissèrent pas le loisir de songer à procurer des coups de bâton à Michel.

Le cardinal Mazarin ne se montra guère plus généreux que Richelieu pour notre musicien. La protection du président d'Emery ne lui valut, à grande peine, qu'une pension de quatre cents livres, et autant pour la petite Hilaire. Michel prit de l'âge et se guérit insensiblement de son fol amour; mais il garda rancune à la cour des railleries que daignaient lui adresser ces grands à qui Rome n'avait rien à refuser, et qui usaient largement de leur crédit. Les di-

voroes étaient fort communs depuis un demi-siècle, et l'on vit bien des scandales. Le jeune roi Louis XIV put seul y mettre un terme par sa fermeté.

Lambert se fit long-temps un malin plaisir de se jouer des gens de haut lieu. Il ne regardait pas à laisser échapper de belles recettes, ni aux risques de perdre pensions et protecteurs, quand il s'agissait de mettre un grand seigneur dans l'embarras. Tantôt il faisait le malade, ou bien il feignait une extinction de voix ; tantôt c'était Hilaire qu'il obligeait à prétexter un catarrhe ou une fièvre. Il se vengea ainsi selon ses petits moyens, et finit par ne chanter presque plus que pour la ville. Cependant, comme sa bourse en souffrait notablement, il imagina un moyen ingénieux de gagner de l'argent sans avoir affaire à la cour ; ce qui était chose réputée impossible. Plusieurs fois déjà le traiteur Renard l'avait voulu engager, par un marché, à faire de la musique dans son jardin, où venait dîner la noblesse ; mais ce n'était pas le compte de Michel. Il donna la pré-

férence au maître d'un mince cabaret situé dans le faubourg Saint-Germain. On n'y voyait guère que des écoliers, des avocats et des clercs ; c'était justement cet auditoire jeune et passionné que notre homme aimait de prédilection. Lambert et sa belle-sœur prirent domicile dans cet endroit, et chantèrent tous les soirs devant les dîneurs, dont le nombre augmenta prodigieusement en peu de jours. Le gargotier en fit du coup une fortune, et Michel y trouva aussi un beau profit.

La cour comprit enfin que ce petit musicien lui voulait faire pièce, et des gentilshommes parlèrent de le corriger sévèrement. Par bonheur, c'était pendant les troubles de la régence, et beaucoup de nobles, qui flattaient le populaire pour se servir de lui, prirent fait et cause pour le chanteur, et déclarèrent que si on le battait, il faudrait leur en donner satisfaction. La grande Mademoiselle demeurait alors au Luxembourg, qui n'était pas éloigné du domicile de Lambert ; elle envoya un matin son secrétaire, M. de Ségrais, au cabaret, pour

assurer le musicien de sa protection. La princesse était alors dans son bel accès de *fronderie;* elle avoue en ses gros mémoires le plaisir que lui causaient les cris d'amour du menu peuple, tout en s'accusant de cela comme d'une faiblesse : car c'était la plus altière personne de la famille royale, après S. M. Michel fut sensible à tant de déférences, et malgré les rhumatismes dont il s'était dit affligé pour n'être point forcé de sortir, il se remit à parcourir la ville avec assurance, et chanta au Luxembourg autant que la princesse le désira. Il y gagna beaucoup, parce que Mademoiselle tenait de son aïeul, M. de Monpensier, une générosité incroyable.

Quand les troubles furent apaisés, il se fit une réconciliation générale, et Lambert y prit part comme tout le monde, en reparaissant à la cour; mais le roi ne lui accorda jamais la considération dont il favorisa les peintres et les écrivains.

Un jour, une personne de qualité, à qui Lambert avait plus d'une fois manqué de parole, lui demandait avec impatience s'il voulait

ou non venir chanter chez elle ; il lui répondit comme Ninon de Lenclos faisait aux amoureux dont elle n'avait pas les soins pour agréables : « Attendez mon caprice. » C'est, je crois, à un duc que Michel osa parler ainsi, et cette fois il fut en grand danger de recevoir une correction. M. de la Sablière, qui l'aimait, s'employa pour obtenir son pardon, et y eut bien de la peine. Le duc lui voulait casser les épaules. Ninon s'amusa fort de cette réponse de Lambert, et témoigna le désir de voir le musicien. Michel, la sachant mal en cour, l'alla visiter avec plaisir, et devint familier dans la maison. Il y chantait souvent, et y fit amitié avec beaucoup de gens de mérite, comme M. Molière, dont le nom devenait fameux ; M. Despréaux, qui lisait de beaux vers à ses intimes ; Jean La Fontaine, un chimérique d'humeur fantasque, et plusieurs gentilshommes que les galanteries de la demoiselle attiraient au logis. Cette coterie n'avait point le renom de l'hôtel de Rambouillet, ni des samedis de *Sapho*[1] ;

[1] Mademoiselle de Scudéry.

mais Lambert s'y plaisait bien davantage, et l'estime que la postérité a faite plus tard des amis de Ninon prouve assez que le goût de Michel n'était pas mauvais.

Lambert demeurait encore près du Luxembourg, lorsqu'un jeune homme, portant la livrée d'Orléans, se présenta devant lui un matin.

— Maître Michel, dit ce jeune homme avec modestie, je ne suis qu'un marmiton de cuisine de Mademoiselle, et je n'ai pas de quoi vous payer des leçons ; mais j'ai si grande envie d'apprendre, que je vous supplie de me donner seulement quelques avis et de m'indiquer les études que je dois faire. Je chante peu, n'ayant point de voix ; mais je joue assez joliment du violon, et j'ai une idée du contre-point et de la composition.

— J'entends, mon garçon, tu es un vrai valet à musique. Tu sais de tout juste ce qui est nécessaire pour ne rien faire de bon ; mais voyons comme tu joues du violon, je te vais juger sur-le-champ.

Le marmiton prit son instrument et exécuta un morceau de sa façon. Dès les premières mesures, Lambert marqua les temps avec sa tête d'un air satisfait; il s'anima ensuite peu à peu, et finit par s'écrier :

— Mais ceci est admirablement joué ! Je n'ai jamais ouï tirer si bon parti d'un violon. Holà, mon ami, tu es un excellent musicien. Il faut quitter le château. Viens demeurer avec moi, je me charge de te pousser; je t'enseignerai les règles, et te donnerai le tour qui te manque encore [1]. Comment t'appelles-tu ?

— Baptiste Lulli.

—Eh bien ! Baptiste, je te prédis que tu feras ton chemin.

Lambert s'en fut demander audience à Mademoiselle, et déclara devant son altesse qu'un garçon de ce talent ne devait point rester enfoui dans les cuisines. Malgré son amitié pour Lambert, la princesse, charmée d'avoir un bon musicien parmi ses valets, ne voulut point

[1] Michel voulait dire sans doute ce que nous appelons aujourd'hui le *style*.

donner congé au petit Baptiste ; mais elle lui permit de quitter aussitôt le tablier pour les chausses retroussées. Elle autorisa Lulli à voir Michel autant qu'il le voudrait, et donna sa parole que, s'il profitait bien des leçons, elle prendrait une troupe de musiciens dont il ferait partie.

Au bout de six mois, Baptiste portait le pourpoint noir comme les secrétaires, et avait sous ses ordres douze violons qu'il conduisait, et qui jouaient si joliment ses compositions, que sa majesté elle-même en fut étonnée. Lambert n'était pas jaloux : il disait partout que ce petit Baptiste, qu'on traitait encore comme un baladin, ferait un jour de si belles choses, que les princes lui porteraient respect. En effet, après avoir composé des sérénades et des airs de danse pour les ballets du Luxembourg, Baptiste fut enlevé à Mademoiselle par le roi. Il dirigea les fameux vingt-quatre petits violons ; puis il fonda l'Opéra, et la musique devint entre ses mains un art du premier ordre, à cause des chefs-d'œuvre qu'il composa sur les poèmes

de M. Quinault. On peut juger de tout ce qu'il eut à faire, puisqu'on lui doit non seulement d'avoir écrit ces beaux ouvrages, mais aussi d'avoir formé les chanteurs, les chœurs et les orchestres.

Lambert avait eu de sa femme une fille dont Baptiste était devenu amoureux comme elle n'avait que quatorze ans. Il l'épousa dès qu'elle fut nubile, et prit chez lui son beau-père. Maître Michel, à soixante ans, ne chantait plus guère; mais il aida merveilleusement Lulli à créer un théâtre lyrique, et sa vieillesse fut fort adoucie par cette pensée que la musique, dont il avait fait sa vie, allait enfin marcher de pair avec l'art de Raphaël et celui de Corneille. Il disait en écoutant les premières pièces de son gendre :

— Ah! si j'avais encore mes trente ans, comme je chanterais ces belles mélodies!

Le célèbre médecin Fagon employa plusieurs fois avec succès la musique dans la guérison de certaines maladies des nerfs, comme la catalepsie, le mal caduc et l'hystérie. Il eut à

ce sujet des conférences avec Lulli et Lambert, qui le secondèrent puissamment dans ses expériences. Hilaire, dont la voix avait une douceur et un charme particuliers, fut d'un grand secours à messieurs de la faculté dans leurs essais.

Il se forma bientôt à Paris des écoles de chant et de composition, pour fournir des sujets au théâtre lyrique. La musique prit en quelques années un essor prodigieux. Lambert mourut dans l'instant où cette révolution achevait de s'opérer. Il n'en jouit pas longtemps ; mais il eut du moins la consolation de voir son gendre recevoir du roi les complimens les plus flatteurs après la représentation de l'opéra d'*Armide*.

— Monsieur Lulli, dit sa majesté, voilà un ouvrage qui s'en ira devant la postérité ; je tiens mon règne pour honoré par votre beau génie.

— Je le crois bien ! s'écria involontairement Lambert ; c'est un chef-d'œuvre à mettre auprès du *Cid*.

— Vous allez loin, maître Michel, reprit le roi en souriant; mais nous vous accordons que la musique doit beaucoup à Baptiste.

Peu de temps après cette soirée de triomphe, Michel n'existait plus.

Tout le monde sait quel grand relief avait alors le nom de Lambert par ces vers de M. Despréaux;

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle,
Et Lambert, *qui plus est*, m'a donné sa parole. —
Quoi ! Lambert ? — Oui, Lambert. — A demain, c'est assez.

S'il ne se fallait pas défier des vers en matière de renseignemens, et si on avait l'assurance que le *qui plus est* de M. Boileau n'est point là pour la mesure, à cause de ses trois syllabes, on en pourrait conclure que Michel avait plus de célébrité que Molière lui-même; cependant la chose n'est pas suffisamment établie par ce passage de la satire du dîner pour que nous l'osions garantir. Aujourd'hui on ne connaît Lambert que de nom, et chacun a répété cent fois ces vers de M. Despréaux sans

penser seulement à demander qui donc était cet homme plus recherché que Molière. Si quelqu'un m'adressait cette question, je n'hésiterais pas à dire :

— Michel Lambert fut le père du chant en France aussi bien que Corneille le fut de la tragédie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

OXO-TAYLOR INST.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

Pages.

Le premier Favori de Monsieur (Gaston d'Orléans) 1

Le Cheval de Créqui 51

Mademoiselle Paulet 103

Le marquis de Mariamé et la reine Christine. 169

Un Mauvais Sujet en 1645 257

Michel Lambert. 309

67682820